
3 1761 07063797 0

LA GRANDEUR D'AME.

Exultavit ut gigas ad currendam viam, à ſummo cœlo egreſſio ejus.

Pſal. 18. ℣. 6.

Louis Antoine de Caraccioli

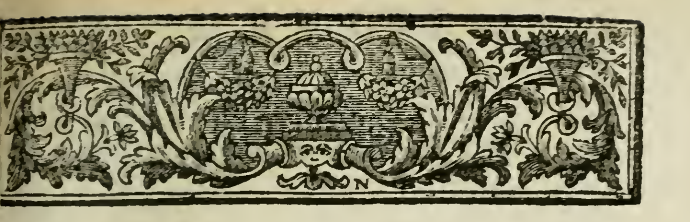


A PARIS,

Chez NYON, Quai des Auguſtins, à l'Occaſion.

M. DCC. LXIV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



A SA MAJESTÉ IMPERIALE ET ROYALE APOSTOLIQUE.

MADAME,

Si la Grandeur d'Ame venoit à se perdre, on la trouveroit toute entiere dans le cœur de VOTRE MAJESTE'. Celle que je décris dans cet Ouvrage n'est qu'une ombre de l'Héroïsme qui vous caracterise. L'imagination ne sauroit s'élever autant que

ces vertus magnanimes qui rendent votre Regne l'école des Monarques. La Religion citera dans ses fastes l'heureuse époque de votre auguste Naissance, de votre Couronnement, de vos Triomphes, comme ses plus beaux jours de solemnité. Elle vengera les Ecrivains, du silence rigoureux que leur impose votre modestie, en devenant elle-même votre Panégyriste.

Je dois sans doute craindre qu'en parcourant ce Livre, on ne me taxe d'une présomption trop indiscrette; mais cette gracieuse bienveillance, si naturelle à VOTRE MAJESTE', & avec laquelle elle a daigné lire mes ouvrages, & même les louer, excusera ma témérité. Il est naturel de desirer la plus grande gloire à laquelle un Auteur puisse jamais aspirer, celle de rendre public le profond respect avec lequel je suis,

MADAME,

DE VOTRE SACRÉE MAJESTÉ,

Le très humble, très obéissant & très soumis Serviteur,
LE MARQUIS CARACCIOLI, Colonel au Service du Roi de Pologne, Electeur de Saxe.

AVANT-PROPOS.

IL eſt tems de démaſquer cette vanité mondaine qui oſe ſe parer du titre de Grandeur, & de faire voir aux hommes qu'ils ne ſont véritablement grands que lorſqu'ils ſe rapprochent de Dieu. Ceux qui ne connoiſſent d'autre gloire que les triomphes du monde, & le bruit des exploits, n'approuveront ſûrement pas cet Ouvrage, & même le titre les aura trompés : mais l'immortel *Fléchier* fera mon apologie. Voici comme il s'exprime dans la magnifique Oraiſon funebre de l'illuſtre Turenne:

Si ce Héros, dit-il, *n'avoit ſu que combattre & vaincre, s'il ne s'étoit élevé au-deſſus des vertus humaines, ſi ſa valeur ou ſa prudence n'avoient été animées d'un eſprit de foi & de charité, je le mettrois au rang des Scipions & des Fabius, & je laiſſerois à la vanité le ſoin d'honorer la vanité.... S'il avoit fini ſes jours dans l'aveuglement & dans l'erreur, je louerois en vain des vertus que Dieu n'auroit pas couronnées; je répandrois des larmes inutiles ſur ſon tombeau; & ſi je parlois de ſa gloire, ce ne ſeroit que pour déplorer ſon malheur.*

On s'éleve au-deſſus de l'Univers, lorſqu'on puiſe en

Dieu la ſource de ſa grandeur ; & l'on rampe avec l'inſecte, quand on ſe borne à la terre. La dignité d'une ame immortelle ne ſauroit ſe contenter d'un éclat momentané. Tous ces hommes prophanes, qu'on nous vante comme des demi-Dieux, ne furent que des Héros poſtiches. Le préjugé les encenſe, & la raiſon les plaint.

Je ſais qu'il faut du courage pour oſer fronder les opinions d'un monde qui croit la grandeur d'ame indépendante de la Religion ; mais on eſt toujours aſſez fort lorſqu'on a la Vérité pour ſoi. C'eſt un axiome de morale, que les circonſtances, l'objet & la fin

ſont néceſſaires pour toute bonne action, & que le moindre vice corrompt la meilleure.

On ſera ſans doute frappé de la diſproportion qui ſe trouve entre la ſublimité du ſujet, & la médiocrité du ſtyle & des penſées : mais je me flatte qu'en faveur de la Religion, qui fait la baſe de cet Ouvrage, les perſonnes raiſonnables m'excuſeront. J'oſe même dire que ces malheureux tems, où l'incrédulité s'efforce d'ériger l'orgueil en héroïſme, exigeoient un pareil Livre. Toute ambition dépouillée de ſon éclat n'offre plus que des avantages tem-

porels, & conſéquemment des intérêts ſordides.

L'ame comprenant le cœur & l'eſprit, m'a paru le terme le plus propre à exprimer nos idées & nos ſentimens. Perſonne n'ignore que cette ſubſtance, purement ſpirituelle, produit toutes les opérations que nous diſtinguons par différens noms : l'eſprit n'eſt que ſon action, & le cœur que ſa volonté.

L'Univers étant borné, c'eſt-à-dire, petit, il réſulte qu'on ne ſauroit être grand, lorſqu'on ne s'étend pas au-delà de ſes limites. Ainſi voilà le procès jugé entre ceux qui reſtreignent la grandeur d'ame

aux actions de cette vie, & ceux qui ne lui aſſignent point d'autre terme que l'Eternité. Il s'agit ſeulement d'en inſtruire le Public; & c'eſt ce que je vais faire.

On s'étonnera, & l'on aura raiſon, de voir une matiere de cette importance auſſi négligée. Il ſemble qu'il ne ſoit plus permis de parler de l'ame que pour l'attaquer, & pour la confondre avec l'inſtinct des animaux. Cependant ſes droits ſubſiſtent en nous-mêmes, & tout homme eſt coupable, s'il ne travaille pas à les faire revivre. Le monde ne ſe corrompt & ne s'avilit, que parcequ'on ne place pas la gloire où

elle doit être. Les Ravageurs de Provinces ſe croient des amis de l'humanité ; les Incrédules, des Philoſophes ; & les Beaux-Eſprits, des Génies.

Dieu ſeul peut élever l'ame, & lui inſpirer des ſentimens magnanimes, parcequ'il eſt lui ſeul le principe de toute élévation. Tandis qu'on croira l'amour-propre ſource des vertus, dit l'inimitable *Fénelon*, on ne fera jamais rien de grand. La ſphere eſt trop bornée pour pouvoir y prendre un vol hardi, noble & ſublime. Toutes les actions de la créature ſont ſtériles par elles-mêmes, ſi elles ne ſe rapportent au Créateur.

On diroit que nous revenons à la premiere enfance du monde; car il faut aujourd'hui prouver des vérités qu'on a enſeignées pendant ſix mille ans. La nouvelle Philoſophie a tellement défiguré les choſes, qu'on prend pour des paradoxes ce qui eſt démontré. La plûpart des hommes ſe reglent ſelon la mode, & non ſuivant la raiſon.

Toute ame eſt naturellement grande quant à ſon origine, ſon eſſence & ſa deſtinée; mais ce qu'on appelle grandeur d'ame, conſiſte dans la ſublimité des actions. Il y a une chymie pour les eſprits, comme pour les corps; ceux-

ci s'exaltent par l'entremiſe du feu, ceux-là par le ſecours de la Religion : ſans elle, toute élévation n'eſt qu'une foible vapeur.

La grandeur d'ame, qui a Dieu pour objet, ne meurt jamais ; celle, au contraire, qui n'a que la fortune ou l'éclat de ce monde en vue, expire avec ſon héros. On a beau la révérer, & lui ériger des marbres précieux ; elle demeure dans un ſilence éternel, parcequ'elle n'eſt plus. Mais victimes des ſens, des paſſions, des honneurs, nous dénaturons la véritable gloire, & nous en faiſons un fantome relatif à nos préjugés & à nos goûts.

Ce n'eſt qu'en renverſant l'idolâtrie du *Moi*, ſource de toute préſomption, qu'on peut voir éclore la véritable grandeur d'ame. Nous uſurpons les droits mêmes de la Divinité, lorſque nous oſons nous attribuer nos vertus. Elles dérivent du principe immuable & infini, dont chaque homme ſent l'impreſſion. Le grand crime des Payens, fut de ſe complaire dans leurs propres Ouvrages. Il ne faut rien retenir d'une action éclatante, que l'humilité. Que ſerviroit d'avoir gagné l'Univers, ſi l'on venoit à perdre ſon ame?

Le tonnerre fait plus de bruit que tous nos exploits;

les Démons ont plus d'eſprit que tous nos beaux Génies ; & les animaux mêmes, plus de force & plus de ruſe : de ſorte qu'il n'y a qu'un motif ſublime, qui puiſſe relever nos actions. C'eſt ce que je vais eſſayer de prouver, en parcourant toutes les facultés de l'homme, & toutes les choſes extérieures qui doivent l'affecter. Je ſouhaite avoir rempli mon objet.

Cet Avant-Propos a ſuffiſamment développé tout le plan de l'ouvrage, que je devois intituler l'*Elevation de l'Ame*, lorſque j'appris de Monſeigneur *Zaluski*, Evêque de Kiovie, Prélat d'une érudition immenſe, qu'il exiſ-

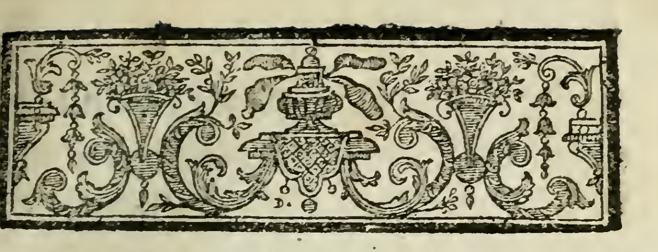
toit un Livre ſous le même titre. On écrit tant, que, ſi cela dure, il ſera auſſi difficile d'imaginer des titres nouveaux, que de produire des penſées neuves.

OUVRAGES

De M. le Marquis CARACCIOLI.

La Grandeur d'Ame.	2 l.	10 ſ.
La Jouiſſance de Soi-même.	3	
La Converſation avec Soi-même.	2	10
Le Tableau de la Mort.	2	10
Le Véritable Mentor.	2	10
Les Caracteres de l'Amitié.	2	
L'Univers Enigmatique.	2	
De la Gaieté,	2	10
Le Langage de la Raiſon.	2	10
Le Lang ge de la Raiſon.	2	10
La Vie du Cardinal de Berulle,	2	10
La Vie du R. P. de Condren,	2	5

LA GRANDEUR



LA GRANDEUR D'AME.

CHAPITRE PREMIER.

Des Idées.

QUAND j'aurois toute la fineſſe d'eſprit qu'on peut deſirer dans les plus agréables Sociétés ; quand j'aurois composé des Ouvrages où brilleroit tout le feu de l'imagination & du génie ; quand j'aurois trouvé des ſyſtêmes capables de tenir l'Univers dans le ſilence & dans l'admiration ; quand j'aurois formé des projets dignes de ſoutenir les Empires,

ou de les relever ; quand je me ſerois ſignalé par des conquêtes auſſi rapides que celles d'Alexandre : ſi je n'ai la Religion pour objet, mon ame a perdu ſes travaux & ſes talens, & elle reſte, malgré tout ſon éclat, dans une ſituation qui la dégrade. Tout ce qui doit périr ne ſauroit être le terme d'un être immatériel : il faut à l'ame, des objets immortels à contempler, parcequ'elle eſt elle-même immortelle ; & c'eſt ſeulement alors qu'on peut dire qu'elle s'exalte & qu'elle ſe connoît.

Nous parcourrons d'abord les idées ; mais ſans examiner ſi elles ſont factices ou innées, & ſans vouloir les définir, parceque nous n'avons point intention de faire un Ouvrage de controverſe. Il vaut beaucoup mieux travailler à relever

l'ame, de l'humiliation où elle est, que se livrer à des questions métaphysiques dont il ne résulte souvent que des visions & des mots.

Les idées, chez tous les hommes, naissent du bon sens, de l'esprit, ou du génie : mais sous quelqu'aspect qu'on les envisage, elles se perfectionnent chacune à sa maniere, lorsque l'ame vient à s'élever. Ce ne sont plus alors des points de vue matériels qui nous fixent, mais des objets tels qu'on en découvre dans les espaces immenses. Ainsi Platon, quoique Payen, entrevit des vérités qui échappoient à la multitude; ainsi d'âge en âge il y eut des hommes privilegiés qui s'éleverent au-dessus de leur siecle, & qui, par le secours d'une méditation raisonnable & profonde, sortirent du cercle

de cet Univers. Sans doute nous aurions de tems en tems le même bonheur, ſi nous voulions nous dégager de la matiere qui nous environne & nous opprime ; mais victimes de nos ſens, nous contemplons la ſurface des êtres, au lieu de remonter à leur principe. En vain nous ſentons que notre ame, créée pour la Divinité, cherche à ſe faire jour à travers les brouillards qui nous offuſquent ; nous nous endormons dans le ſein de la pouſſiere, & nous prenons à peine la réſolution de penſer. Il n'y a que l'ambition d'obtenir des honneurs périſſables, qui nous ſemble une véritable élévation.

Cependant pour peu que nous rentrions en nous-mêmes, nous oublions les corps, & nous ſem-

blons être tout esprit. L'homme, en tant qu'image de Dieu, ne sauroit se représenter deux & deux faisant quatre, & le tout plus grand que sa partie, sans entrevoir un ordre invariable & primordial qui donne le mouvement à cet Univers, & que nous ne sommes pas maîtres de changer ni d'altérer. Les essences des objets exposés à nos regards, essences indépendantes de nos réflexions, de nos desirs, & même de notre existence, sont autant de degrés qui nous élevent jusqu'à l'Etre des êtres. Quelle gloire que celle de s'élancer avec sublimité vers la Lumiere incréée, & de pénétrer dans le Sanctuaire de l'Eternel & de l'Infini, où tous les siecles vont se perdre en quelque sorte, pour renaître continuellement! C'est ici que l'on

peut bien s'écrier avec Tertullien : *O homme ! reconnois ta dignité.*

L'ame, qui paroît éteinte chez la plupart des hommes, ou par l'abus qu'ils font de ſa lumiere, ou par le peu de connoiſſance qu'ils en ont, eſt plus active que le feu chez le Sage qui en profite. C'eſt-là qu'il faut l'examiner, & en ſuivre les progrès, pour avoir une juſte idée de ſa grandeur. S. Auguſtin, que nous imiterions ſi nous étions moins charnels, eſt le vrai modele d'une ame ſublime. On ne ſauroit lire ſans tranſport ſes Confeſſions & ſes Soliloques ; il n'y conſerve que les yeux de l'eſprit, & le langage de la vérité.

Nous avons tous, deux ſortes d'idées ; celles qui ſe bornent à la figure de ce monde, & celles qui entre-

voient un Univers tout ſpirituel. Notre raiſon, convaincue de ſon immortalité, ne peut ſe replier ſur elle-même, ſans découvrir un inſtant où nous vivrons d'une maniere toute céleſte. En vain les objets matériels qui nous inveſtiſſent de toutes parts, s'efforcent de nous courber vers la terre; l'ame ſe réveille par intervalles, & nous fait ſentir que les idées ſpirituelles seront à jamais ſon centre & ſon élément. Il s'agit d'être attentif à ces impreſſions, & de les ſuivre, ſi nous voulons honorer notre origine, & nous ſouvenir de notre derniere fin; mais je rougis pour l'humanité, quand je me figure combien on l'avilit & on la dégrade. Si l'on diſpute aujourd'hui ſur les idées, ce n'eſt que pour conteſter leur ſpiritualité, &

les ranger dans la même claſſe que l'inſtinct. La Philoſophie à la mode tend au Matérialiſme, & dérobe conſéquemment à nos yeux l'excellence de notre eſprit, & la grandeur de ſa deſtinée. Qui auroit cru que, dans le ſein même d'une Religion toute ſpirituelle & toute divine, nous oublirions ce que les Payens n'ont pû méconnoître au milieu des ténebres de l'idolâtrie, & que nous regarderions comme fable, ce qui leur parut une vérité inconteſtable, & ce qui fit l'objet de leur conſolation & de leur eſperance ?

Mais, pour l'honneur de la raiſon, ne rappellons pas des ſyſtêmes qui lui ſont ſi contraires. Laiſſons les inſenſés ſe complaire dans leurs folies, & ſe glorifier de leur préten-

due reſſemblance avec la taupe & le hibou ; occupons-nous plutôt à contempler notre ame dans ces inſtans, où ſupérieure à tout ce qui doit périr, elle converſe avec elle, elle jouit d'elle, & elle s'éleve juſqu'à la véritable ſource des idées, qui ne peut être que Dieu, notre élément & notre vie. Il eſt une lumiere indéfectible qui éclaire tout homme venant en ce monde, & qui frappe notre entendement de ſes rayons ; nous ſommes réellement coupables ſi nous en détournons les yeux. C'eſt elle qui ſous l'aſpect des choſes viſibles, ſe communique juſqu'aux Payens mêmes, & dont nous devons nous ſervir pour arriver aux choſes inviſibles. Tous les différens êtres qui conſtituent cet Univers, ſont autant de miroir

qui nous renvoient les clartés céleſtes, autant d'échos qui nous répetent à chaque inſtant la voix toute puiſſante de la Sageſſe infinie dont ils émanent.

Tous les mortels apperçoivent les mêmes objets, mais tous ne les conſiderent pas du même œil. Les ſenſuels ne découvrent dans ce monde qu'une ſuperficie qui les amuſe; les Philoſophes y reconnoiſſent la magnificence d'un Ouvrier immenſe dans ſes productions; & les Chrétiens y apperçoivent une perſpective qui n'eſt digne de nos regards, qu'autant qu'elle s'avance vers le Ciel. Salomon n'appercevoit que vanité ſous le ſoleil, parceque ſon ame s'élevoit au-deſſus des aſtres. Lorſqu'on parvient à ce degré, bien différent de tous ceux que

l'Aſtronomie compte & détermine, on voit les coloſſes ſe réduire en atômes, & le monde lui-même fondre comme la cire. On voit les richeſſes, les honneurs & les plaiſirs, tomber en poudre comme l'Idole de Dagon en preſence de l'Arche ſainte ; on voit notre vie animale comme un jour dans la ſucceſſion des tems, & moins qu'une ſeconde dans l'ordre de l'éternité.

Je ſais que notre ame ne peut briller par elle-même, & que ſes lueurs ne ſoint qu'une réfraction de la lumiere indéfectible ; mais c'eſt en cela que nous pouvons diſtinguer le ſolide du frivole, le durable du momentané, le faux du vraiſemblable. Si l'on en doute, il ſuffira de parcourir les actions & les ouvrages de nos Philoſophes Chré-

tiens, qui beaucoup plus à Dieu qu'à eux-mêmes, & par conséquent bien plus citoyens du ciel que de cette terre, semblent avoir déja commencé leur éternité. Que j'aime à les suivre dans ces sentiers lumineux, où, appuyés sur des connoissances indubitables, ils marchent d'un pas tranquille vers la source de tous les biens! Leur intellect paroît se transfigurer dans un rayon, à l'aide duquel on entrevoit la grandeur d'une ame remplie de son Dieu, & toute extasiée à la vue des splendeurs éternelles. Voilà le véritable prisme qui nous représente ces beautés toujours anciennes & toujours nouvelles, que le grand Augustin se repentoit d'avoir aimées si tard.

Les idées, qui chez tous les hom-

mes ſont, pour ainſi dire, des tableaux de l'Archétype univerſel dont ils tiennent leur exiſtence, devroient par elles-mêmes conduire au grand & au vrai; mais jouets des paſſions, & victimes d'une mauvaiſe éducation, nous n'ouvrons les yeux que pour admirer des objets ſenſibles & périſſables. Où ſont les maîtres qui nous avertiſſent, auſſitôt que nous pouvons raiſonner, que la figure de ce monde paſſe, & qu'il n'y a que notre ame, qui dans tout cet Univers mérite la prééminence? où ſont les maîtres qui ſaiſiſſent la vue d'une plante, ou d'un inſecte, pour nous rappeller au Créateur; qui nous accoutument de bonne heure à deſirer le Ciel, à mépriſer la terre, à ne goûter de plaiſir que celui de penſer, & à trouver Dieu au fond de nous-

mêmes, où il réside plus que par-tout ailleurs? Ces pratiques paroissent si chimériques, que peut-être nos Lecteurs nous ont déja regardé comme visionnaire : cependant si nous examinons l'origine, la nature, & la destinée de notre être, cette méthode nous paroît, & raisonnable, & nécessaire. Toute éducation des Nobles ainsi que des Roturiers, des Souverains ainsi que des Sujets, doit avoir pour fin l'exaltation de l'ame. On doit rectifier les idées, épurer les pensées, & les diriger de maniere que l'éternité soit le premier & le dernier objet qu'on envisage. Si, pour exciter les enfans à se distinguer & à s'appliquer, on ne manque jamais de leur rappeller la grandeur de leur Maison, & de leur remettre devant les yeux les exploits de leurs Ancêtres,

n'eſt-il pas plus juſte d'exciter leur émulation & leur vertu par le ſouvenir d'une ame qui émane de Dieu, qui ſubſiſte en Dieu, & qui doit retourner à Dieu ?

Toutes les idées ont entr'elles une chaîne, ou plutôt une filiation. La maniere dont nous voyons aujourd'hui les objets, n'eſt peut-être qu'une ſuite des premieres impreſſions que nous avons reçues dans notre enfance. Les plus petites choſes en apparence influent ſur nos perceptions & ſur nos ſentimens. Notre vie n'eſt qu'une complication de mille hazards, & de mille circonſtances; le plus brillant exploit, ainſi que le plus magnifique ouvrage, ne tirent ſouvent leur ſource que d'une ſimple phraſe, ou d'une ſeule entrevue. Combien de

paroles qui ont paru ne pas nous affecter dans le tems qu'elles étoient prononcées, & qui ſont devenues par la ſuite l'occaſion de nos préjugés, de nos goûts, de notre conduite, & peut-être de notre vocation ? Combien d'hommes dont la fortune n'eſt que le réſultat d'une viſite, d'une lecture, & même d'un regard ?

Ceux qui ont ſoin de la jeuneſſe doivent ſans doute trembler à ce récit, & penſer qu'ils ne ſauroient jamais être trop attentifs & circonſpects. L'ame d'un enfant eſt, pour ainſi dire, entre les mains d'un Gouverneur ; il l'abaiſſe, ou il l'éleve, ſelon les idées qu'il inſpire. Chez lui tout parle, tout inſtruit, tout eſt ſignificatif. Ces générations d'hommes charnels & puſillanimes, qui ne connoiſſent d'éternité que le jour

qu'ils coulent, d'immenſité, que le pays qu'ils habitent, d'infinité, que la penſée qu'ils produiſent, ſont ordinairement le fruit d'une mauvaiſe éducation. L'eſprit ſe concentre facilement dans la ſphere des ſenſations, lorſqu'il n'eſt point excité; de même que le feu reſte au ſein d'un caillou, quand on ne travaille pas à l'en faire ſortir. Et voilà pourquoi les grandes idées ſont ſi rares; pourquoi des hommes qui auroient pu réformer leur Nation, ne ſont que des hommes de routine; pourquoi des ames qui s'éleveroient au-deſſus des aſtres, rampent dans la pouſſiere.

Mais au lieu de nous abandonner à ces réflexions qui humilient & affligent, conſidérons ces perſonnes qu'une heureuſe culture a dégagées

de toute affection terrestre. On les voit, comme un géant, parcourir une brillante carriere, & s'étendre d'un bout du ciel jusqu'à l'autre, sans intervalle & sans interruption. Les idées confuses dont le monde est rempli, & qui causent les faux jugemens, émanent d'un esprit sensuel & rampant ; mais les idées claires naissent d'une ame qui s'approfondit & s'exalte. C'est par cette raison que toutes celles qu'on admire chez les grands hommes, paroissent dans l'ordre le plus systématique, & dans la plus belle liaison. Telle est, par exemple, la *Théodicée* de Leibnitz, telle *la Recherche de la Vérité* de Mallebranche, où l'on découvre plus de génie que dans les négociations & dans les exploits. On s'étonne, à la lecture de ces ou-

vrages, de voir juſqu'où l'ame peut arriver. Plût au Ciel que nos beaux eſprits, qui les appellent un jeu d'imagination, vouluſſent ou puſſent les approfondir ! Ils verroient comme les paſſions peuvent ſe ſpiritualiſer, les ſens ſe taire, le corps ſe rétrecir, l'eſprit s'exalter. Les ides iſolées ne produiſent rien que des ſaillies ou des chimeres; mais les idées, lorſqu'elles ſe lient, enfantent ces principes & ces ſyſtêmes que nous appellons les Sciences. Ainſi les Mathématiques ſont le fruit des combinaiſons, & la Métaphyſique le réſultat de la méditation.

Tous les eſprits ſans doute n'ont pas la capacité de percevoir les choſes avec la même pénétration. Dieu, immenſe dans ſes productions, qui

n'a pas fait deux grains de ſable qui ſe reſſemblent, n'a pas créé deux eſprits qui ſoient parfaitement égaux, mais comme cette différence n'eſt que du plus au moins, chaque homme peut ſe dégager de la matiere, & s'élancer ſelon ſa force au-delà de ce monde périſſable. Le Payſan lui-même, tout groſſier qu'il nous paroît, ſait faire abſtraction des objets qu'il apperçoit, & ſe figurer un inſtant où les cieux & la terre paſſeront; les ſaiſons qu'il voit ſucceſſivement revenir & s'en aller, ſervent à le convaincre que l'univers doit finir comme il a commencé, & qu'il n'y a rien d'éternel que Dieu, dont les années ne ſauroient s'atténuer. D'ailleurs, quel eſt l'homme qui, par le moyen des nombres & des jours qu'il peut mul-

tiplier autant qu'il veut, n'ait pas l'idée de l'éternel & de l'infini? Nous avons donc le germe des plus grandes idées: & ſi les hommes s'étudioient à les développer, leurs actions ne ſeroient que des conſéquences tirées de la raiſon; & la vanité, qui paroît être aujourd'hui la ſeule élévation, s'anéantiroit pour faire place à la magnanimité. Nous ne verrions plus ces orgueilleux qui confondent la grandeur avec la fatuité; mais nous trouverions des perſonnages décens qui s'oublieroient pour faire reſpecter la Divinité. Nous ne verrions plus ces ames baſſes qui mendient des honneurs pour s'attirer de la conſidération; mais nous rencontrerions des Héros, qui, grands par eux-mêmes, rougiroient d'une gloire

empruntée. Nous ne verrions plus des êtres raiſonnables ſe glorifier d'un auſſi vil objet qu'un équipage ou un habit; mais nous appercevrions des Sages, dont l'ambition conſiſteroit à acquérir des connoiſſances, & à faire du bien.

Périſſent donc à jamais toutes les idées qui ne tendent pas à la véritable grandeur ! Le monde ne gémit, que parcequ'on n'apperçoit les objets que du mauvais côté. Les riches en conſéquence n'ont que des honneurs à prétendre, & les pauvres que des diſgraces & des humiliations. On fuit la vertu comme un objet hideux, ou tout au moins importun, tandis qu'on court au-devant du crédit, & qu'on l'encenſe. Si les idées ſublimes étoient le partage des grandes ames, c'eſt-à-dire,

ces idées qui remontent à leur ſource, & qui n'entrevoient rien que par rapport à l'éternité ; ne craignons pas de le dire, il n'y auroit guere d'homme en place, qui, dépouillé de ſon rang, ne devînt un individu bien médiocre. Les dignités, chez la plupart des Grands, ſont une affection léthargique, qui rend leur eſprit inſenſible aux objets les plus intéreſſants. Ils ne voient & n'entendent que d'une maniere toute matérielle, qui ne leur donne que des réponſes de mort. Ils devroient s'élever ſur les debris de leurs paſſions, & ce ſont les paſſions qui les élevent.

CHAPITRE II.

Des Penſées.

TOUTES les beautés de l'Univers ne ſont que des ombres en comparaiſon de la penſée. C'eſt elle qui, plus rapide que l'éclair, vole d'un pôle à l'autre, parcourt l'univers, anatomiſe la matiere, décompoſe les éléments, fixe le ſoleil, nous reproduit, nous multiplie, ſe connoît en un mot, & s'élance juſques dans le ſein de la Divinité même. Que n'eſt-il poſſible de ſaiſir cette penſée, ſi féconde dans ſes opérations, ſi exacte dans ſes recherches, ſi active dans ſes découvertes, ſi préciſe dans ſes combinaiſons, ſi vaſte dans ſes projets, ſi ſublime dans ſes méditations!

tions ! Par-tout elle pénetre, & par-tout on ne peut la pénétrer.

Rien de plus magnifique que ce monde intérieur que nous portons tous en nous-mêmes, & dont nous éprouvons à chaque inſtant l'action & l'utilité. La faculté de penſer nous rend en quelque ſorte des êtres immenſes, capables de nous ſuffire juſqu'à un certain point; & ſoit en dormant, ſoit en veillant, nous conſervons le ſentiment de notre exiſtence, qui ne nous abandonne jamais. Combien d'hommes répandus ſur la ſurface de la terre, & qui tous, ſans en excepter un ſeul, roulent, dans une eſpece de ſanctuaire, des projets, des plaiſirs, des chagrins! Le corps n'eſt qu'un rideau qui ſemble dérober aux yeux du Public les opérations de l'ame, & qui

lui laiſſe toute la liberté de penſer ce qu'elle veut, & comme elle veut, en préſence même des Tyrans les plus deſpotiques.

Mais ces avantages, quoiqu'infiniment précieux perdent tout leur mérite, ſi, au lieu d'élever nos penſées, nous avons la ſtupidité de les confondre avec nos ſenſations. Il faut que notre eſprit, ſe reſſouvenant toujours de ſa premiere origine, ſoutienne ſa dignité juſques dans les plus petites choſes. Cette précaution eſt d'autant plus néceſſaire, que notre ſiecle ridiculement orgueilleux, anéantit la véritable grandeur de l'homme, pour ne lui préſenter que des ſimulacres de gloire, ou des monſtres de vanité.

Combien de penſées produites

tous les jours à pure perte ! Les uns s'égarent au milieu d'eux-mêmes, de maniere à ne pouvoir ſe retrouver ; les autres ne projettent que des chimeres, qui ne ſauroient ſe réaliſer : ceux-ci bornent toute leur exiſtence à cette miſérable vie ; ceux-là s'endorment dans le ſein des plaiſirs criminels. On doit ſe contenter, ſi, ſur mille perſonnes, on en trouve une ſeule qui penſe avec ſolidité. Il ſemble que ces tems heureux, illuſtrés par la préſence des Anciens, reprochent à notre âge ſa dépravation & ſa frivolité. On ne ſauroit les parcourir, ſans s'appercevoir d'un contraſte qui doit bien nous allarmer & nous humilier.

Si l'on connoiſſoit tout le prix d'une ſeule penſée, ſi l'on ſavoit qu'elle eſt une image du Verbe éter-

nel, la production d'une ſubſtance vraiment incorruptible, & peut-être le réſultat de mille coups d'œil, de mille circonſtances & de mille combinaiſons qui nous ont échappé, on ne penſeroit qu'avec un vrai plaiſir, & l'on regarderoit comme une eſpece d'enfantement chaque réflexion qu'on fait. Quelle merveille, que cette fécondité avec laquelle l'homme le plus brut engendre à chaque inſtant des penſées ſur tous les objets! Ce phénomêne toujours renaiſſant mérite ſans doute de notre part, & une attention ſpéciale, & un véritable reſpect: car nous devenons en quelque ſorte créateurs, toutes les fois que nous imaginons; & c'eſt ici que nous paroiſſons dans toute notre grandeur, & que, pour ne pas mécon-

noître une telle gloire, nous devons continuellement élever nos esprits.

S'il nous étoit plus difficile de penser, & si cette opération ne se réitéroit que par intervalles, nous en serions sans doute bien plus émerveillés. C'est ainsi que nous méconnoissons le bienfait de l'Etre souverain, & que nous sommes ingrats, parcequ'il est trop magnifique & trop bon; & c'est ainsi que l'habitude nous rend insipides les choses les plus précieuses. On admire tous les jours le méchanisme d'une pendule, on s'extasie à la vue de ces ressorts qui font mouvoir un automate, on vante avec emphase les ruses d'un animal: & la faculté de penser, chose unique & infiniment plus admirable que la structure des cieux, ne réveille pas notre attention. Nous

doutons des miracles, ou nous en allons chercher dans des hiſtoires apocryphes que l'Egliſe rejette ; & le prodige d'une ame qui toujours engendre & jamais ne s'épuiſe, d'une ame que toutes les révolutions des ſiecles ne ſauroient altérer, parcequ'elle eſt eſſentiellement indiviſible, nous ſemble une opération très ordinaire. Mais aurions-nous oublié que nous ſommes le ſouffle de Dieu même, que nous agiſſons & penſons en lui, que nos réflexions, purement ſpirituelles, ſurnagent en quelque ſorte ſur des flots de ſang, & ne pouvant jamais s'allier avec le moindre grain de matiere, produiſent une agilité qui nous tranſporte au-delà des aſtres & des mers, qui nous introduit dans le ſanctuaire des ſciences, & nous rend capables

d'examiner, de connoître & de juger? L'eſprit donne, pour ainſi dire, commiſſion à ſa penſée de tourner autour du ſoleil, de pénétrer juſqu'aux entrailles de la terre; & cette penſée, auſſi fidelle que ſubtile, revient ſelon ſes deſirs, après avoir parcouru tous les recoins de l'Univers ſans autre véhicule que ſa propre ſpiritualité.

Nos penſées, en tant que les rayons de l'ame, peuvent ſe comparer au feu dont l'utilité dépend de l'uſage. Si elles ſont employées à propos & avec diſcernement, elles éclairent & elles échauffent; au lieu que ſi on les abandonne à leur volubilité, elles cauſent les plus terribles embraſemens. Il ne s'agit, pour nous en convaincre, que d'ouvrir les Livres qui traitent de la Religion

& des mœurs. Ceux-ci calment les paſſions, illuminent l'entendement, inſpirent l'amour du bon ordre; ceux-là renverſent les idées, offuſquent la raiſon, & ne laiſſent après eux que des regrets & des débris. On ne peut lire qu'en frémiſſant les penſées de nos Philoſophes modernes : échappées de leur cœur, comme des étincelles d'une fournaiſe, quel ravage n'ont-elles point excité !

Il n'y a pas une plus grande marque d'aveuglement, que la fureur de vouloir écrire tout ce qui paſſe par l'eſprit. Notre ame étant aſſujettie en quelque ſorte à la circulation du ſang, & s'élevant ou s'abaiſſant à meſure que les objets matériels nous affectent & nous remuent, nous ne pouvons manquer d'avoir des illuſions, des doutes & des

ſonges. Mais convient-il de divulguer ces miſeres qui nous humilient ? & n'eſt-ce pas imiter une perſonne qui nous raconteroit ſes rêves ? Cependant voilà notre malheur : on ne diſtingue pas les penſées d'aventure, des penſées de réflexion, & l'on oſe préſenter au Public des idées qui prouvent la foibleſſe du cerveau, & les donner pour des argumens invincibles, ou pour de merveilleuſes découvertes. La nouveauté, qui a toujours l'art de plaire & d'en impoſer, pique la curioſité des Lecteurs, & inſenſiblement ils admirent & ils adoptent des viſions qu'ils prennent pour des vérités. Ils ne font pas attention que quiconque veut laiſſer errer ſon imagination à ſon gré, peut produire les plus monſtrueuſes ſingularités.

Ceci nous prouve la néceſſité indiſpenſable d'épurer nos penſées, & de les rendre conformes aux intentions de la Divinité, qui nous ordonne d'eſtimer notre ame plus que le monde entier. Le Sage agit en Chymiſte à l'égard des productions de ſon eſprit : il les analyſe, les examine ; & après en avoir extrait les choſes les plus ſublimes qu'il conſerve, il rejette ce *caput mortuum* que certains Auteurs oſent nous offrir comme un chef-d'œuvre.

Inſiſtons encore ſur la penſée, cette production merveilleuſe, qui tantôt devient l'occaſion d'un ouvrage ſolide, & tantôt d'une vie toute employée à mériter un bonheur éternel. Quels eſpaces que ceux qu'elle parcourt ! quels obſtacles que ceux dont elle triomphe !

quelles perfections que celles qu'elle acquiert ! Elle ne paroît d'abord qu'une lueur presqu'imperceptible, & elle devient insensiblement un astre qui dissipe les ténebres de l'ignorance & des préjugés, & qui rend, pour ainsi dire, tous les objets transparens. Avec quelle subtilité ne s'insinue-t elle pas dans les corps les plus compactes pour en faire l'anatomie ! avec quelle précision ne débrouille-t-elle pas les affaires les plus compliquées !

C'est en nous, & non dans les entrailles de la terre, qu'il faut puiser les véritables trésors. L'argent se détruit, les diamans périront ; mais nos pensées, qui ont Dieu pour fin, triomphent de la rigueur des tems, & vont s'unir à ces intelligences célestes qu'on ne peut trop admirer.

Ceux qui aiment paſſionnément la Poéſie, s'imaginent que l'ame ne s'exalte véritablement que lorſqu'elle s'exprime dans des vers pompeux ; & ceux qui courent après des phraſes cadencées, croient que ſa ſublimité dépend d'un ſtyle orné : mais le Philoſophe oublie les mots qui ſont arbitraires, pour examiner l'objet qui fixe l'eſprit ; & c'eſt ce qui le décide dans le jugement qu'il porte de l'élévation ou de la baſſeſſe d'une penſée. Ni les négociations que le monde admire, ni les exploits que les hiſtoires vantent, ne peuvent l'éblouir. Il ſait que nos penſées naiſſent d'un principe immortel ; & que ſi elles n'y retournent pas, elles ſont vaines & défectueuſes, quelque bruit qu'elles faſſent dans l'Univers. Que de Héros, en

conſéquence, qui, malgré l'éclat de leur réputation, ont dégradé leur ame! que de Savans, qui ne l'ont employée qu'à leur perte, & ſouvent à celle des autres! que de Politiques, qui ne l'ont fait ſervir qu'à des chimeres! que de Souverains, qui ne l'ont pas connue, & qui même ont agi comme s'ils avoient honte de la connoître! Le monde n'eſt qu'un aſſemblage de Matérialiſtes de pratique ou de ſpéculation; & ſi quelques hommes ſpirituels échappent à la multitude, ils paſſent pour des originaux, & peut-être pour des inſenſés. Quelle idée en effet a-t-on de ces perſonnes qui vivent au fond des ſolitudes, & dont tout le bonheur conſiſte à s'entretenir avec leurs penſées, & à méditer les années éternelles? On les re-

garde comme des êtres inutiles, parcequ'ils ne jouent plus, ne babillent plus, & ne perdent plus leur tems dans des visites de désœuvrement & d'ennui.

Pensons, mais d'une maniere qui fasse honneur à la sublimité de notre être ; & nous gémirons bien sincerement à la vue de ces erreurs. Chaque siecle nous apporte peu de bonnes réflexions, parceque les années se perdent dans le sein des bagatelles & des plaisirs. Ne secouerons-nous jamais cette misérable poussiere qui voltige autour de nous sous mille formes différentes ? La Métaphysique, quoiqu'un champ si fertile en hypotheses, & où l'imagination se promene tant qu'on veut, est le vrai laboratoire des pensées. Les autres sciences les rectifient,

mais celle-ci les excite, & leur imprime un ſceau de grandeur qu'on ne peut méconnoître. Cela ſe voit dans Saint Auguſtin, qui n'eſt jamais plus ſublime que lorſqu'il raiſonne en Méthaphycien. Alors toutes les puiſſances de ſon ame ſe déploient avec magnificence, & l'on croit entendre la Vérité même prononcer des oracles éternels. Plût à Dieu qu'on eût de pareilles idées ! la face de l'Univers changeroit indubitablement. Au lieu de ces objets périſſables qui nous occupent, l'éternité deviendroit le terme immuable de nos affections.

Pluſieurs perſonnes s'imagineront peut-être, & ſur-tout après l'exemple du grand Auguſtin, que l'ame ne peut s'élever ſans le ſecours du génie : mais c'eſt une erreur ;

d'autant plus que le génie, presque toujours limitrophe de la folie, s'égare très facilement s'il n'est bien dirigé. L'histoire nous en offre une multitude d'exemples dans la chûte de tant d'hommes célebres qu'un excès d'esprit a perdus. On hazarde tout, quand on se croit des ressources pour suffire à tout. Dès que nos pensées sont raisonnables, & qu'elles tendent à celui qui en est le principe, elles ont l'élévation qu'on doit desirer. Mais nous, qui avons tant de capacité pour discuter des intérêts, former des intrigues, ménager une fortune, nous nous croyons stupides sitôt qu'il s'agit d'élever nos ames jusqu'à Dieu. Nos pensées ne sont plus alors que des distractions, ou plutôt des illusions qui nous rappellent à la terre.

S'il étoit poſſible d'extraire & de produire à nos yeux tout ce qui ſe paſſe dans l'intérieur des hommes, on ſeroit effrayé de voir leur baſſeſſe, leur corruption, leur frivolité. On trouveroit que leur cœur eſt ce ſanctuaire profané dont parle Ezéchiel, où l'on a mis des objets immondes à la place du vrai Dieu. On trouveroit, au lieu de tant de ſages réflexions que la raiſon auroit droit d'eſpérer, les plus abſurdes chimeres & les projets les plus inſenſés. Notre eſprit n'eſt fécond que lorſqu'il s'agit d'imaginer les modes, ou de favoriſer les paſſions: ainſi l'ame, abſorbée par notre maniere d'agir, fait en vain des efforts pour pouvoir s'exalter. Ces malheurs, n'en doutons pas, ont enfanté le monſtrueux dogme du Ma-

térialiſme. On ſe perſuade facilement qu'on eſt de même nature que les bêtes, lorſqu'on en ſuit l'inſtinct.

Cependant les Peuples dont la conception eſt tardive ayant plus le tems de réfléchir, & ceux dont la pénétration eſt vive plus d'aptitude à comprendre, chaque Nation peut enviſager les objets immatériels. En vain on voudroit accuſer les climats. Nous ſavons que le phyſique d'un Pays, malgré l'influence qu'il a réellement ſur les eſprits, ſelon les juſtes obſervations de l'immortel *Monteſquieu*, n'eſt pas cauſe ſi nos penſées toujours errantes n'ont pas un point d'appui. C'eſt dans nos viſites, nos ſpectacles & nos jeux, ce malheureux tourbillon qui nous entraîne, que nous devons chercher le principe de notre diſſipa-

tion. Eh ! comment tout le jour abandonnés à des folies que nous chérissons plus que nous-mêmes, pourrions-nous méditer avec plaisir sur des vérités qui les condamnent !

Mais quelle sera la digue que nous opposerons à ce torrent, si nous voulons rendre à notre ame le lustre qu'elle a perdu ? Tous les Philosophes nous l'ont enseignée, eux qui par de sages entretiens, des lectures solides, & des méditations fréquentes, conserverent la gloire de vivre en êtres raisonnables. On ne sauroit croire combien les discours des personnes prudentes & éclairées influent sur nos jugemens & sur notre humeur. Leurs pensées s'identifient avec les nôtres, & nous prenons, sans nous en appercevoir, les nuances & les tons de leur esprit.

Ainſi les hommes célebres de tous les tems ſe recherchent & s'électriſent dans une communication mutuelle de réflexions & de ſentimens, qui engendrent des étincelles vives & pures. Que j'aime à me repréſenter, non ces Académies où préſident la jalouſie & l'oſtentation, mais ces Sociétés tranquilles, qui, ſans prétention & ſans faſte, ſe défient du merveilleux, cherchent le vrai, gémiſſent ſur les préjugés, & n'eſtiment de biens & d'honneurs que l'exaltation de l'ame & l'humiliation du corps! C'eſt un avantage que procurent les Villes, & ſur-tout celles, qui par le grand nombre des Habitans laiſſent le choix des converſations. On ne trouve dans les petits endroits, que des Sociétés fort bornées, & ſouvent de peti-

tes idées & de petits ſentimens.

Ce n'eſt pas que je veuille louer ces grandes aſſemblées où l'on ne s'applique qu'à jouer, à admirer la frivolité, à étaler le luxe, à railler la vertu; ces aſſemblées, où l'on regarde d'un œil dédaigneux les Sages qui par bienſéance ont dû s'y trouver. Quel entretien que celui des gens du monde! & quel malheur d'être obligé de toujours l'écouter! tout y eſt révéré comme la vérité excepté la vérité même. Les penſées, qui de leur nature cherchent à s'élancer, tombent & s'abſorbent dans le plus profond oubli; & il ne reſte de notre ame immortelle, que des mots futiles qui roulent ſur le tems, les intrigues, & les modes. Voilà comme ſe paſſe notre vie, ſi nous n'avons ſoin de la ſpiritualiſer par des lectures ſolides.

Rien n'eſt auſſi excellent qu'un bon Livre, qui, fidele tableau d'un cœur pur & d'un eſprit éclairé, inſpire l'amour de la vérité. On a beau multiplier les productions à l'infini, & trouver des Ecrivains preſqu'à chaque pas; un Ouvrage ſolide n'en ſera pas moins admirable aux yeux de la ſaine raiſon. Les choſes utiles ont toujours leur valeur; & les bons Livres ſont en plus petit nombre que jamais, ſi on les compare à cette multitude énorme de compoſitions déteſtables qui circulent de toutes parts. Nos penſées ont beſoin d'être nourries par la lecture. Plus on converſe avec les morts, plus on apprend à vivre. Quel profit l'Ange de l'Ecole ne tira-t-il pas des Ouvrages du grand Auguſtin! c'eſt-là qu'il puiſa ces idées ſublimes qui furent

l'aurore de ſon excellente morale. Les eſprits des Auteurs & des Lecteurs ſe confondent, pour ainſi dire, enſemble, & il en-réſulte une parfaite harmonie qui met l'ame à l'uniſſon de la vérité.

Je ne parle point de ces lectures qu'on peut appeller tumultueuſes, parcequ'on ne les fait que par intervalle, & au milieu d'une vie toute diſſipée; mais j'entends une application aſſidue, qui nous arrache aux folies du monde, qui nous inſpire du goût pour la retraite, & qui nous perſuade que nous ſommes indigens & malheureux, ſi nous n'avons le tems ou le courage de demeurer ſeuls. Voilà dès-lors la plupart des ouvrages à la mode qu'on doit laiſſer à l'écart, comme plus capables de diſſiper l'eſprit que de le

recueillir. Toute ame qui ſe concentre dans la ſphere des Romans, ou qui s'égare dans des lectures à l'infini, ne peut plus prendre l'eſſor, & les penſées réflechies s'évanouiſſent inſenſiblement. Nous avons beſoin d'une lecture qui intéreſſe, qui convainque, & qui nous éleve. Continuellement tyranniſés par les ſens, nous devenons tout corps, ſi quelque lumiere ne nous réveille, & ne nous fait appercevoir l'excellence de notre raiſon. Mais cette lumiere ne brille ſûrement pas dans ces livres ténébreux où l'homme eſt relégué dans la claſſe des bêtes, ni dans ces diſſertations impies où l'on nous ravit la douce eſpérance d'une heureuſe éternité. Cependant on oſe ſe familiariſer avec des erreurs auſſi pitoyables; & à l'aide de quelques

jolies phraſes, & de quelques définitions qui ſemblent toutes neuves, croire d'auſſi étranges paradoxes.

L' Art de ſe connoître, par Abbadie; *les Eſſais de Morale*, par Nicole; *l'Exiſtence de Dieu*, par Fénélon; *les Elévations ſur les Myſteres*, par Boſſuet; *l'Antilucrece*, par Polignac; tels ſont les Ouvrages immortels qui apprendront à notre ame à s'exalter: Ouvrages, qui par leurs principes réduiſent en poudre nos Philoſophes modernes & leurs objections, & qui couvrent à jamais de confuſion tant de liſeurs aſſez imbécilles pour les admirer. S'il eſt vrai qu'une penſée en amene une autre, & que de conſéquence en conſéquence on s'éleve à l'Etre des êtres, on ne peut trop étudier les Auteurs qui nous apprennent à

penſer. Cet art qu'on ignore, parcequ'on ne veut pas le connoître, fait tout le mérite de notre raiſon : car quiconque ne penſe que par avanture, n'eſt homme qu'à demi. Il faut ſavoir méditer, & puiſer, dans un ſi noble exercice, la ſublimité d'eſprit qui ſe trouve en chacun de nous.

Quelle digne occupation que celle de réfléchir ! elle eſt le dépouillement de nos affections terreſtres, & l'agrandiſſement de notre être. Je vois tous les Sages méditer par préférence, & s'abſorber dans l'abyſme de cette Puiſſance infinie qui nous fait reſpirer. L'eſprit ſe diviniſe en quelque ſorte lorſqu'il ſe contemple lui-même ; car alors il communique intimement avec Dieu, dont il eſt la vive expreſſion.

Si la Société exige que nous conversions, la dignité de notre ame veut que nous méditions. Heureux tempérament, qui nous rend Philosophes & Citoyens ! Il ne s'agit pas de faire des efforts pour méditer : la pente naturelle de notre intelligence nous entraîne vers la réflexion. Se réserver quelques momens dans la journée pour se rendre compte de ses actions, & s'abandonner simplement à la seule idée de son existence, voilà tout le mystere, & toute l'économie de la méditation. On voit alors son néant & sa grandeur ; & l'on appelle la révélation au secours, comme l'unique moyen de concilier deux choses aussi disparates. Nos pensées, presque toujours fruit de la frivolité, se fixent dans la méditation ; &

nous les ſentons alors s'épurer, ſe multiplier, & s'exhaler comme un parfum qui va rendre hommage à l'Eternel.

L'homme eſt tellement né pour réfléchir, que lorſqu'il ne médite pas, il rentre dans la claſſe des animaux, dont un inſtinct méchanique détermine les opérations. Lorſqu'on ne ſe donne pas le tems d'unir deux idées, l'eſprit s'évapore en ſaillies ou en illuſions. C'eſt le malheur de notre ſiecle, qui, ſemblable à un tourbillon d'étincelles, dont la lueur ſe diſſipe ſur-le-champ, n'a ni la force de produire une lumiere vive & durable, ni celle d'engendrer une chaleur capable de nous exciter à la vertu.

La faculté de penſer étant le plus bel appanage de l'homme, & la

pensée la premiere fonction de sa vie, on ne doit jamais perdre l'habitude de s'étudier. Cette étude, bien différente des connoissances profanes, n'a pas besoin d'autre maître que de la raison. Ce ne sont ni les projets vastes, ni les systêmes extraordinaires, ni les exploits bruyans, qui forment notre grandeur. *Cicéron* fut le plus éloquent personnage, *Seneque* le plus ingénieux; & la vérité ne les regarde que comme des cymbales rétentissantes. Il suffit d'observer combien nos pensées charnelles ont peu de durée, & de jetter un coup d'œil sur cette misérable terre couverte de tombeaux & de débris, pour en être persuadé.

Il faut distinguer les pensées qui s'égarent, de celles qui s'élevent.

Celles de nos beaux eſprits, par exemple, qui s'efforcent de vouloir ſonder les profondeurs de la Sageſſe éternelle, bien loin d'avoir aucune élévation, ne ſont que baſſes & puériles. S'il ne s'agiſſoit que de penſer ſans frein & ſans juſteſſe, les foux ſeroient les hommes les plus ſublimes. Ainſi ces ouvrages téméraires, où l'on oſe ſecouer le joug de la Foi, ne ſont que le fruit d'une extravagance capable d'humilier. On ſait que ce n'eſt que par dériſion qu'on appelle les incrédules Eſprits forts, & qu'il n'y a rien de plus foible que leur prétendue raiſon.

Nous pouvons nous abſtenir de penſer ſi le ſoleil eſt immobile, ſi la lune eſt cauſe du flux & reflux, ſi les planetes ont des habitans, ſi les

couleurs ſont dans les yeux ou dans les objets, ſi les bêtes ſont de pures machines ; mais nous devons penſer que notre ame vient immédiatement de Dieu, qu'elle doit vivre en lui, retourner à lui, & ne jamais éprouver la moindre altération ; nous devons penſer que l'Etre ſuprême eſt l'ordre, & que l'ordre exige que nous ſoyons ſobres, dociles, laborieux & prudens ; nous devons penſer que la Religion Chrétienne eſt toute divine, que ſon culte eſt abſolument néceſſaire, & que ſans elle toute grandeur n'eſt qu'orgueil. Voilà les penſées qui s'exaltent, & non celles qui ſe repaiſſent de plaiſirs, de richeſſes & d'honneurs. Il ne s'agit que de les exciter en nous, & la choſe eſt facile, ſi, comme nous l'avons dit,

nous recherchons l'entretien des Sages, nous aimons les bonnes lectures, & nous employons la méditation; trois pratiques qu'il faut entremêler avec ſoin & ſans confuſion. Mais on tient une conduite toute différente. Lit-on un ouvrage ſolide; on ne s'en applique point les réflexions : vit-on dans la retraite; on s'abandonne à la pareſſe ou à la miſantrhopie : & c'eſt ainſi qu'on étouffe l'eſprit, au lieu de l'exciter.

Quant à la liberté de penſer, que nos beaux eſprits préconiſent de toutes parts comme la ſuprême félicité, nous dirons qu'elle n'eſt qu'un vrai libertinage. Il n'y a point d'homme qui ne doive compte de ſes penſées à celui qui ſonde les cœurs & les reins; & ſi elles ne ſont

pas conformes aux Loix divines, on devient réellement criminel. L'indépendance de notre ame ne ſauroit avoir lieu à l'égard de l'Etre ſuprême, toujours Maître abſolu de ſes créatures; mais ſeulement à l'égard de nos ſemblables, parce-qu'ils ne peuvent nous pénétrer. Les opérations de l'ame ſont ſacrées, appartenantes à Dieu, de ſorte que c'eſt même une révolte d'en douter; autrement nous ſerions libres de penſer tout le mal que notre corruption peut nous ſuggérer. Les hommes, il eſt vrai, n'ont inſpection que ſur nos diſcours & ſur nos actions; mais la Divinité qui a créé notre entendement, peut le captiver ſelon ſa volonté.

CHAPITRE III.

Des Sentimens.

EN vain les Poètes & les Romanciers osent s'ériger parmi nous comme les inspirateurs des beaux sentimens : si la Religion, qui seule nous enseigne le pardon des ennemis & le renoncement à nous-mêmes, n'agit pas sur nos cœurs, que pourrons-nous attendre des fictions & des maximes du Théâtre ? Tout ce qui tient à l'illusion, n'opere que des conversions momentanées ; nous en avons des exemples dans ces personnes qui pleurent tendrement aux Spectacles, & qui en sortent avec un œil sec & dédaigneux à la vue d'un pauvre expirant de mi-

ſere. Il n'y a que l'ame, lorſqu'elle s'éleve, qui devienne réellement héroïque, parcequ'alors elle puiſe dans la Divinité même ſa véritable grandeur.

Notre cœur, tout ſemblable au calice de ces fleurs qui s'épanouiſſent aux premiers rayons du ſoleil, ſe dilate toutes les fois que la généroſité, la valeur, ou l'amitié s'en emparent; mais ce cœur, comme l'obſerve Saint Auguſtin, ſe trouvant élargi vers le Ciel, & rétréci vers la terre, nous apprend, par ſa poſition, qu'il n'y a qu'en Dieu, notre lumiere & notre vie, où les grands ſentimens aient leur ſource. Je me perſuade ici volontiers qu'on ne confondra pas les affections dont je parle, avec ces amours craſſes que le monde excite, qu'il admire,

& qu'il croit être ſa félicité. L'ame a trop en horreur de pareils ſentimens, ou plutôt ſenſations, & elle eſt trop avilie dans leur commerce, pour les ſuppoſer capables de fixer nos regards. Que des Poétes laſcifs, & des Comédiens profanes réveillent les paſſions, les amuſent, les irritent; cette œuvre ſans doute eſt digne de leur profeſſion: mais des Philoſophes qui n'écrivent que ce que la vérité leur dicte, ſont bien éloignés de ſuivre ces maximes. Ne ſeroit-ce pas métamorphoſer les vices en vertus, & imiter ces malheureux Auteurs qui tendent des pieges à l'innocence, & qui triomphent de ſa perte?

Il eſt, parmi nos ſentimens, ou plutôt dans notre nature même, un amour légitime, qui, rejetton de

celui que nous devons à Dieu, & fidelle image de cette attraction générale dont l'Univers résulte, ennoblit l'ame & l'éleve. Tel est l'amour d'un fils, celui d'un époux, qui n'offrent rien que de grand & de digne de notre immortalité ; telle est l'amitié, cette vertu sociale, qui semble tout à la fois le fruit de la sympathie & de la réflexion. Les Payens, qui l'adorent comme une Divinité, nous apprennent qu'il faut dans son commerce de la noblesse & de l'élévation; & les Saints, qui l'adopterent comme une consolation au milieu de leurs souffrances, nous enseignent qu'elle doit avoir l'éternité pour objet : & c'est ainsi que dans toutes les Religions on estime les sentimens épurés, & l'on veut qu'ils soient magnanimes,

Je me réjouis, pour l'honneur des amis, de ce que le Chriſtianiſme & la Philoſophie jugent l'amitié capable de l'héroïſme. Il eſt vrai qu'on vit toujours dans ſon ſein des ames ſublimes & généreuſes, ſe dépouiller de tout intérêt, & ne ſe réſerver que le plaiſir d'aimer & d'obliger. Si notre cœur étoit moins tyranniſé par les paſſions, nous ne ſerions pas expoſés à croire les amis une belle chimere; nous en verrions, & nous le deviendrions. Quelle félicité que celle de ſe retrouver dans une autre perſonne, & d'y reconnoître les mêmes deſirs, les mêmes idées, les mêmes goûts! C'eſt vivre doublement: mais on ne ſent cette double vie, que lorſque nos ſenſations s'épurent, & que notre raiſon s'éleve. Il faut faire taire l'avarice,

l'amour & l'ambition, ces trois Divinités auxquelles presque toute la terre sacrifie, pour entrevoir les douceurs de l'amitié, & pour s'y livrer.

Passons à un autre sentiment, qui ne demande pas moins d'élévation ; je veux dire la générosité. Mais où est-elle ? où la rencontre-t-on. Il y a des siecles qu'on ne l'apperçoit que chez quelques personnes privilégiées, dont le monde n'est pas digne. Cependant notre ame constitue l'humanité, &, à moins d'être barbares, nous n'avons pû oublier cette voix intérieure qui nous persuade continuellement la bienfaisance. Douterions-nous qu'il est bien plus gracieux de donner que de recevoir, que nous ne sommes nés que pour secourir nos freres, &

que quiconque n'a point d'entrailles de miſéricorde, vaut moins qu'un arbre qui donne des fruits, moins qu'une brebis qui nous habille de ſa toiſon, moins qu'un ver à ſoie qui nous pare de ſon travail ?

On peut donner tous ſes tréſors, & n'avoir pas la charité ; & l'on peut également ſe dépouiller de tout ce que l'on poſſede, ſans être généreux. La plupart des Grands ne comprendront rien à ce langage, & parcequ'ils ignorent que c'eſt l'à-propos qui fait la généroſité, & parcequ'ils confondent la profuſion avec cette vertu. Mille ducats répandus hier, étoient un acte de libéralité ; deux mille donnés aujourd'hui, ſont une oſtentation ; & trois mille accordés demain, feront l'effet de l'humeur.

Si nous allons maintenant à la ſource de ces miſeres, nous découvrirons que la Providence, pour punir la plupart des riches de leur orgueil, leur a refuſé des ſentimens qu'on trouve ordinairement chez les perſonnes d'un état obſcur, où les a livrés à des économes infideles, qui, ſous prétexte de regler les dépenſes, s'enrichiſſent ſourdement, & font crier le Public ; nous découvrirons que les largeſſes faites en ſecret, n'ayant aucune ſorte de publicité, ſont regardées comme abſolument perdues, & qu'en conſéquence, il n'y a que ceux qui demandent avec éclat, qui puiſſent recevoir ; nous découvrirons que le vrai mérite demeurant pour l'ordinaire à l'écart, ſans appui, ſans recommandation, ſans eſpérance,

parcequ'il n'eſt plus guere d'uſage de faire des recherches pour trouver les gens de biens, la cabale obtient la plupart des graces; nous découvrirons que les Grands logés dans les plus ſuperbes Palais, raſſaſiés des mets les plus délicieux, ſervis par l'adulation, endormis par la moleſſe, & revêtus de tout l'attirail du luxe & de la vanité, ne ſauroient ſe perſuader qu'il y a des milliers d'hommes ſans habit & ſans pain.

Que l'âme vienne à s'exalter tout-à-coup chez ces mêmes Grands; quel changement n'arrivera-t-il pas! Alors ils ſentiront que le genre humain ne forme qu'une ſeule & même famille, que chaque pauvre a, par droit de nature, une hypotheque ſur leurs biens, & qu'ils ne ſauroient conquérir le Ciel, qu'en ſa-

crifiant leurs richeſſes ſans oſtentation & ſans chagrin : alors ils démêleront le mérite qui languit dans l'obſcurité, & ils le recompenſeront : alors ils jetteront un coup d'œil ſur ces miſérables Laboureurs qui portent le poids de la chaleur & du joúr, qui nous donnent un pain de joie, pendant qu'ils en mangent un de larmes, & qui ſouvent accablés de miſeres & d'impôts, invoquent la mort comme le ſeul remede à leurs maux : alors ils ſouffriront quand les domeſtiques qui les environnent, ſe trouveront expoſés aux injures de l'air & à de trop rudes fatigues ; alors ils ne feront pas couler leurs bienfaits goutte à goutte, & d'une maniere qui annonce le regret & l'humeur ; mais au lieu de maintenir des hommes inutiles,

& de ſatisfaire tous leurs caprices avec une indécente prodigalité, ils répandront des aumônes abondantes dans ces endroits ténébreux, où la maladie, le déſeſpoir & la faim exercent toute leur rigueur.

Telle eſt l'ame lorſqu'on la ſonde ; telles ſont ſes réponſes, lorſqu'on la dégage de la matiere & des ſens. L'humanité qui nous mérite le nom d'homme, crie ſans ceſſe au milieu de nous, & plaide la cauſe de tous les infortunés ; mais nous bouchons nos oreilles, & nous ne connoiſſons de beſoins dans l'Univers, que nos fantaiſies, nos plaiſirs, & notre ambition. Cependant quelle gloire que celle de faire du bien ! Nous devenons en quelque ſorte immenſes & infinis, lorſque nous multiplions notre être par des

actes de générosité. Mais cette vertu, que l'éducation épure & perfectionne, est l'ouvrage même de la nature. On ne doit rien esperer de grand, de ces personnes dont il faut continuellement exciter la pitié. La véritable générosité devine, prévient, & n'a besoin ni de paraboles, ni de discours étudiés, pour se déterminer à répandre des largesses. Elle fait plus : elle ne dit jamais, c'est assez ; & elle témoigne sa reconnoissance à ceux qui lui procurent l'occasion d'agir & de se signaler.

Ces sentimens si nobles, & pris dans la nature de notre être, sont bien différens de la réserve avec laquelle les gens en place savent obliger. Chez eux un bienfait de l'an dernier empêche celui qu'on a droit

d'eſpérer, & leurs aumônes partagées en mille petites portions, pour qu'elles aient plus d'éclat, n'arrachent perſonne à la miſere, & ne font que prolonger les ſouffrances. D'ailleurs, on donne avec tant de hauteur, & de ſi mauvaiſe grace, que les bienfaiteurs eux-mêmes ſont cauſe qu'il y a tant d'ingrats.

On n'eſt donc véritablement généreux, que lorſqu'on s'éleve; car alors il ſe forme une heureuſe harmonie entre l'eſprit & le cœur: & les ſentimens, qui ſe filtrent, pour ainſi dire, par le moyen de la raiſon, expriment ce qu'il y a de plus magnanime. Je parle des vrais ſentimens, & non de ceux qui naiſſant tout-à-coup par un pur hazard s'en vont comme ils viennent. L'eſprit n'ayant point acquieſcé, le cœur

ſe reſſerre avec la même promptitude qu'il s'étoit dilaté. Ce qui nous prouve que ſi l'ame ne s'exalte pas, il n'y a ſur nos mœurs & ſur nos ſentimens qu'un vernis de caprice ou d'oſtentation, qui tombe à la premiere circonſtance, & qui nous laiſſe tels que nous étions.

La clémence, qu'on peut appeller la ſœur de la générosité, vient, pour ainſi dire, ſe préſenter ici d'elle-même, & nous apprendre que toute bonté n'eſt pas digne d'admiration. Il y a des bontés qui naiſſent de nonchalance ou de ſtupidité, & d'autres de tempérament. Les motifs qui perfectionnent les ſentimens, ont une ſource bien différente. Ils dérivent de la vertu même & de la réflexion, & c'eſt par cette raiſon qu'une clémence qui

ſouffre le mal, & qui ne travaille point à remédier aux abus, peut s'appeller cruelle. Souvent en épargnant un coupable, on ſacrifie mille innocens. Ces malheurs trop communs n'arrivent, que parcequ'on n'a pas le courage de s'élever au-deſſus de ſoi-même. La bonté dégénere en foibleſſe, & ce qui devoit faire notre gloire devient notre confuſion.

Le Philoſophe conçoit la vraie clémence toujours éclairée, toujours agiſſante, toujours riante, toujours inclinée à exaucer & à pardonner, à moins que la raiſon ne s'y oppoſe. Cette qualité fut toujours le partage des grandes ames; & il n'y a point d'hiſtoire qui ne préconiſe les hommes bienfaiſans. La Divinité ne fait tomber ſon tonnerre

nerre que de tems en tems ; & la rosée, ainsi que le soleil, viennent chaque jour rafraîchir la terre & l'échauffer. Bel exemple, qui doit nous engager, & sur-tout les Souverains qui sont spécialement l'image du Très-Haut, à user d'indulgence, & à répandre des bienfaits! La bonté n'est jamais gâtée par l'orgueil, ou par l'humeur, chez les personnes qui ont de l'élévation.

Que dirons-nous maintenant de la valeur, qu'on croit ordinairement le plus parfait héroïsme? Nous oserons avancer qu'elle n'est qu'un simulacre, & même qu'une pusillanimité, si on ne la dégage des motifs de vengeance & d'intérêt. La véritable valeur ne souffre ni éclipse, ni tache : elle peut perdre des batailles, être en butte aux contra-

dictions, & s'attirer la haine du Public ; mais elle n'agira jamais qu'avec honneur, & qu'en vue de la céleste Patrie. Tous ceux qui n'envisagent que cette terre, sont des hommes bornés, indignes du nom de Héros. La vraie grandeur ne connoît point de terme ; elle s'étend à l'infini. Je suis fâché de ce que cette réflexion vient rabaisser la plupart de nos Conquérans, & démonter l'échafaudage de leur réputation ; mais soit que je parle ou que je me taise, soit qu'on attaque ces vérités ou qu'on les adopte, la chose n'en sera pas moins réelle, & il sera toujours certain que les sentimens sublimes doivent avoir l'éternité pour objet. Les Payens eux-mêmes l'ont reconnu, & leurs livres sont pleins de ces maximes. Je ne sais où trou-

ver la grandeur des Alexandres & des Césars ; au lieu que je ſuis aſſuré que celle de la Légion Thébaine qui ſe laiſſa égorger pour la foi, revit dans le Ciel, & y eſt triomphante.

Ce n'eſt ni le ſacrifice des biens, ni le dépouillement de la vie, qui forment la valeur ; mais le motif & la circonſtance. Ainſi tous les duels ne ſont que frénéſie, & la plupart des exploits qu'oſtentation : mais quelle ſublimité d'ame, que celle qui ſans reſpect humain, ſans vue d'intérêt, & ſans animoſité, affronte les périls, demeure immobile au milieu du fer & du feu, étouffe toute plainte, ſuſpend toute douleur, ſauve la Patrie, & rend hommage au Dieu des Armées. La vraie valeur ne ravage qu'à regret, n'eſ-

time que le devoir, ne recherche aucun témoin, &, toute intrépide qu'elle eſt, pleure ceux qu'elle détruit. Turenne l'eut en partage, lui, qui plus jaloux de la gloire de Dieu que de la ſienne, & qui plus à l'Etat qu'à lui-même, ſe fit aimer des Soldats, redouter des Ennemis, & reſpecter dans l'Univers.

Heureuſes les armées conduites par des ames qui s'exaltent! Il ne faut qu'un ſublime penſeur, pour ranimer la diſcipline, inſpirer le courage, fixer la victoire, & rendre la guerre une école de ſcience & de vertu. Les Commentaires de Céſar excitent avec juſtice notre admiration; mais ils ne ſont que le piédeſtal du Héros: c'eſt la Religion, comme le ſiege de la raiſon & de la vérité, qui finit l'ouvrage, & qui le

place dans le Sanctuaire de l'immortalité. Si la valeur n'avoit pas besoin d'envisager une autre vie, & qu'elle fût assez grande par elle-même pour oublier un pareil objet, les lions & les léopards, qui n'ont ni idée ni espérance de l'éternité, mais qui se déchirent à belles dents & combattent avec adresse & fureur, seroient les premiers conquérans. Voilà comme nous nous identifions avec les bêtes mêmes, toutes les fois que nous n'élevons pas nos esprits, & que nous les laissons se resserrer dans des bornes aussi étroites que cette terre.

En vain l'amour propre, toujours séduisant, vient nous vanter les triomphes d'une valeur qui n'agit que pour obtenir un nom & des faveurs; la vérité proscrit ceux que

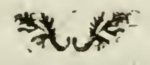
l'orgueil anime, & elle arrache le titre de grand & d'immortel à tous ces Héros profanes, qui ne furent que des tyrans & des monſtres de vanité. Elle nous apprend qu'une ambition concentrée dans la ſphere d'une Province ou d'un Royaume, n'eſt qu'un atome aux yeux de la ſaine raiſon. D'ailleurs, toute action ſouillée par l'orgueil, fut-ce l'honneur d'avoir ſubjugué l'Univers, annonce une ame eſclave des paſſions. L'homme, quand il penſe (& il eſt né pour penſer), ſe ſent un être fini, & par conſéquent coupable s'il oſe ſe complaire en lui-même. Nous n'avons qu'un centre dans le Phyſique, ainſi que dans le Moral; celui qui a tout fait, & par qui tout ſubſiſte. On ſe creuſe un abyſme, pour peu qu'on s'en éloi-

gne. Il eſt un œil éternel qui nous voit, qui nous dirige, qui nous ſert de lumiere ; mais qui s'enflamme, & qui s'irrite, lorſque l'ambition nous domine. L'amour propre a mille ramifications qu'il nous eſt impoſſible de démêler ; mais tel qu'il ſoit, il nous avilit, à moins qu'il ne ſe change dans une certaine dignité qui convient à notre ame. C'eſt alors qu'on s'éleve au-deſſus des idées terreſtres, & qu'on ne trouve plus rien de grand que cette immenſité où l'Univers n'eſt qu'un point. C'eſt alors qu'on deſcend juſqu'aux plus malheureux, qu'on n'affecte pas ces politeſſes impérieuſes ſi capables d'humilier, qu'on tempere l'éclat du rang par la clémence & l'affabilité, & qu'on ne s'eſtime enfin qu'à titre de créature

raiſonnable, formée pour jouir éternellement de Dieu.

Mais pourquoi ces ſentimens ſi magnanimes, & que tout homme eſt forcé d'admirer, ſont-ils ſi rares dans le ſein d'une Religion, qui, toute divine, & toute merveilleuſe, n'inſpire que l'élévation & la vertu? Pourquoi voyons-nous la baſſeſſe la plus mépriſable s'honorer du nom de grandeur, & dédaigner avec inſolence le Laboureur qui nous nourrit, le Domeſtique qui nous ſert, le ſujet qui nous obéit, le Philoſophe qui nous éclaire? Pourquoi n'eſt-on plus conſidéré qu'autant qu'on eſt riche, ou qu'on favoriſe les paſſions des gens en place? Ah! j'en vois la cauſe. Les ſens ont éclipſé notre ame; ils ont mis entre elle & Dieu un voile épais que

toute la Philoſophie ne ſauroit arracher. Les idées devroient engendrer les réflexions, & enſuite les ſentimens; telle eſt la marche de l'eſprit & du cœur : mais on aime, où l'on hait, avant d'avoir penſé. Il n'y a plus dans l'homme qu'un cahos formé par les illuſions du monde, & qu'il ne ſauroit lui-même débrouiller. Il ſemble qu'à l'exemple des arbres, nous n'avons qu'une ſeve qui nous fait végéter : nos actions paroiſſent auſſi méchaniques que la progreſſion de ces feuilles qui naiſſent au Printems.



CHAPITRE IV.

Des Desirs.

QUELLE multiplicité que nos desirs! & quelle impossibilité de les satisfaire! ils semblent suivre le cours de notre sang, dont le flux & reflux ne s'interrompt qu'à la mort; ou plutôt ils sont comme ces roues qui tournent & retournent continuellement, sans jamais trouver un point d'appui. En vain la terre nous déploie ses richesses, le tems ses saisons, la nature ses plaisirs, le monde ses honneurs, la Philosophie ses préceptes; toujours impatiens, & toujours inquiets, nous ne goûtons un bien que pour arriver à un autre, & nous ne supportons le présent

que dans l'eſpérance de voir l'avenir. Il n'y a point de ſituation, quelque riante qu'on la ſuppoſe, qui n'entraîne bientôt avec elle une certaine ſatiété, ou plutôt un ennui dont on cherche inutilement à ſe diſtraire. Tout nous paroît magnifique dans le lointain, & tout nous devient inſipide lorſque nous en jouiſſons. C'eſt que notre cœur, comme le dit admirablement Saint Auguſtin, ne peut ſe repoſer qu'en Dieu. Notre ame prouve par l'abondance de ſes deſirs, qui ne ſont jamais ſatisfaits, ſon immortalité.

Ce ſeroit donc une entrepriſe inſenſée de vouloir nous empêcher de deſirer; mais c'eſt un devoir raiſonnable de ne former que des ſouhaits juſtes, & dignes du ſouverain bonheur. Il faut nous accoutumer à ne

regarder les objets, que comme des choses qui méritent un simple coup d'œil. Le monde est un magnifique parterre, mais que nous ne voyons jamais qu'à l'heure de midi, c'est-à-dire, dans toute sa beauté; & il faudroit attendre le soir pour en bien juger: alors une flétrissure répandue sur toutes les fleurs, nous apprendroit qu'il n'y a que Dieu seul d'immuable, d'indéfectible, & par cette raison, digne de fixer notre cœur. Quelle confusion pour les hommes, si tous leurs desirs étoient produits au grand jour! Que de miseres, que d'impostures, que de frivolités, qu'on souhaite avec ardeur! La cupidité se travestit au-dedans de nous mêmes, & vient à bout de nous persuader que nous ne desirons que des choses excellentes,

dans le tems même que nous convoitons le mensonge & la vanité. Ainsi le Conquérant qui ne cherche qu'à s'agrandir aux dépens de la justice, croit avoir tout le bon droit; ainsi le Courtisan, qui travaille à supplanter ses amis apparens, interprete en bien ses intentions; ainsi le fils dénaturé, qui voudroit la mort de son pere, s'imagine penser sagement; ainsi le Poéte, qui n'a pas d'autre envie que de corrompre les mœurs & d'éteindre la foi, s'imagine éclairer son siecle & illustrer l'humanité; ainsi nous tous qui soupirons après la fortune, & qui l'invoquons, nous osons nous justifier.

Voilà comme le cœur, séduit par les passions, prend toujours le change, si l'ame ne s'éleve sur les débris

de la cupidité. Alors, envisageant son origine & sa destinée, elle dissipe les fausses lueurs qui nous éblouissent, & nous ne voyons plus que d'affreuses ténébres qui font horreur : mais que ce prodige est rare ! Nos desirs, assez violens pour entraîner l'ame avec eux, la promenent continuellement dans cet Univers au milieu des préjugés, des scandales, & des erreurs. Elle a beau gémir, ses gémissemens n'excitent que de la dérision, & le désordre devient presque général. Il faut avouer que ce combat de l'esprit & du cœur, est quelque chose de bien terrible & de bien humiliant. A peine sommes-nous nés, qu'on en découvre des marques dans nos gestes & dans nos yeux. Toutes ces grimaces d'un enfant,

que nous croyons l'effet du hazard, tous ces airs mutins, que nous regardons comme un mouvement machinal, dénotent la guerre intestine qui nous tourmente sans interruption. Le cœur veut raisonner, & l'esprit aimer; les sensations veulent voir, & les perceptions sentir; de sorte que les desirs, au milieu d'une pareille confusion, ne peuvent être que déraisonnables, & conséquemment criminels.

Le Sage, chez qui l'ame s'exalte, remet l'ordre en lui-même autant que le comportent nos passions & notre fragilité. Il ne veut pas que sa raison soit un thermometre, qui monte ou baisse selon le tems, mais un point fixe qui lui serve de regle invariable. Il n'y a pas d'autre moyen d'arrêter ces desirs vagabonds, qui

tantôt ardens pour le vice, & tantôt pour la vertu, nous rendent le jouet du hazard & des modes. On peut diviser les hommes en trois classes, par rapport à leur maniere de desirer. Les uns soupirent après des chimeres, les autres après des choses criminelles, les derniers enfin, mais dont le nombre se réduit presqu'à rien, souhaitent le regne des vertus, le triomphe de la raison, la paix en tout lieu, l'illustration du mérite, & l'extinction de l'impiété. On trouvera peut-être ces souhaits trop religieux, & cependant nous n'avons pas encore parlé de ceux du Chrétien : ce ne sont ici que les vœux du Paganisme. Notre Religion, beaucoup plus éclairée, va bien plus loin dans ses desirs. Elle demande chaque jour,

par notre bouche, que le regne de Dieu arrive au plutôt, c'eſt à-dire, la ceſſation de cette vie, & le commencement de l'autre; mais nous proferons ces paroles ſans y penſer, & peut-être croyons-nous enſuite qu'il n'appartient qu'aux dévots de deſirer l'éternité. Ainſi notre vie n'eſt qu'un aſſemblage de contradiction, & notre langue, qui devroit être l'interprete du cœur, le dément en toute occaſion.

On ne ſauroit trop s'étonner de ce que l'homme, toujours actif à ſe porter vers les extrêmités, n'embraſſe que celles qui le rapprochent de la terre. Les deſirs ſublimes l'incommodent, quoiqu'il ſoit né pour eux; & ſa volonté ne lui paroît libre & précieuſe, que lorſqu'elle l'incline au mal. L'Evangile

a beau nous dire, que quiconque desire commettre un péché, l'a déja commis dans son cœur; nous multiplions les fautes à cet égard, de maniere qu'il y a très peu de personnes qui, par leurs mauvais desirs, ne se trouvent continuellement sous l'anathême. Le libertin forme des vœux du matin au soir, pour se livrer à l'ardeur de ses passions; l'ambitieux n'imagine que des projets, pour s'élever de plus en plus. Que de réflexions à faire sur cette misérable ambition, qui tient dans ses fers les trois quarts du genre humain, & qui, source inépuisable de desirs terrestres, nous persuade que ce monde est notre ciel! Le cœur en conséquence voltige d'objets en objets, & se prostitue dans l'amour des choses futiles &

momentanées. On ne voit plus l'homme immortel, mais ſeulement une ombre de lui-même qui erre dans les Palais des Grands, & qui court après d'autres ombres qu'elle ne peut ſaiſir. Les dignités ſont des fantômes que toutes nos préventions ne réaliſeront jamais. Nous traînons avec nous une immenſité de deſirs, mais qui n'ont rien d'immenſe.

Il y a cependant une maniere de deſirer les choſes temporelles, qui n'empêche pas l'élevation de l'ame. Souhaiter, par exemple, la conſervation de l'héritage de ſes peres, ou la revendication, ſi par hazard des ennemis l'ont envahi; ſouhaiter la proſpérité de ſa famille, & des biens relatifs à ſa qualité; ſouhaiter une ſituation qui tire de la miſere,

lorſqu'on languit dans l'indigence, ou la ſanté, lorſqu'on ſouffre, ſont des ſouhaits naturels que la Religion permet, pourvu qu'on les faſſe avec reſignation & tempérance. Salomon demandoit à Dieu de le délivrer des grandes richeſſes, & de la pauvreté ; & ſa demande étoit juſte.

Toutes les créatures ne doivent être que des moyens d'arriver au Créateur. Malheur, dit l'Ecriture, à celui qui s'appuie ſur un bras de chair. Tantôt l'inconſtance de nos Protecteurs, ou tantôt leur prévention, renverſe nos eſpérances, & ne nous laiſſe que le chagrin d'avoir ſi mal appuyé nos deſirs. Il ne faut que le plus petit incident, qu'un mot dicté par l'envie & ſoufflé à l'oreille des Princes, pour empêcher la fortune d'un homme plein

de mérite & de talens. Il ne faut qu'une goutte de ſang extravaſée, qu'un grain de matiere deplacé, pour réduire auſſi-tôt en poudre la perſonne la plus puiſſante, & la plus capable d'obliger. Tout deſir qui tend à Dieu eſt raiſonnable & ſublime, parceque Dieu éternellement immuable, & immuablement éternel, ſe trouve toujours, & donne des biens infinis.

C'eſt à l'aide de telles réflexions qu'on vient à bout de corriger les deſirs, & de leur imprimer une certaine défiance, ou plutôt diſcrétion, qui les tient dans l'ordre. Quel trouble ne mettent-ils pas en nous-mêmes, ſi nous lâchons la bride à leur gré! Nous ne roulons plus que d'inconſéquences en inconſéquences: nous deſirons de paſſer rapide-

ment d'une ſaiſon à l'autre, & nous craignons de vieillir; nous ſouhaitons les journées plus courtes, & nous ne trouvons pas la vie aſſez longue; nous voudrions entaſſer heures ſur heures, nouvelles ſur nouvelles, & être toujours au lendemain du jour que nous coulons. Ainſi nos volontés, & même nos velléités n'ont rien de ſolide. Elles vont ſe perdre dans un labyrinthe de projets ſuperflus. Deſirons le calme de nos paſſions, l'humiliation de nos ſens, l'élévation de notre eſprit, & nous deſirerons grandement. Que le monde erre au gré de ſa frivolité, forme des ſouhaits auſſi inutiles qu'extravagans, ſe faſſe un ſpectacle profane de toutes les guerres & de toutes les révolutions, & ne mette ſon eſpérance qu'en lui-

même ; ces miſeres ont été de tout tems, & nous ne penſons pas à les réformer. Le Philoſophe Chrétien, bien plus mépriſable en apparence, mais ſublime aux yeux de la vérité, ne croit de deſirs raiſonnables & ſolides, que ceux qui, paſſant rapidement à travers les objets terreſtres, vont ſe repoſer en Dieu.



CHAPITRE V.

Des Passions.

QUELQUE force & quelqu'influence qu'aient les passions sur les foibles mortels, nous sommes bien èloignés de les croire capables de ce pouvoir absolu que certains Auteurs téméraires osent leur attribuer. On voudroit aujourd'hui nous persuader que l'amour propre & l'intérêt sont le seul mobile de nos opérations, afin de nous disposer insensiblement à regarder la vertu comme une chimere, ou comme une chose entierement inutile. Tel paroît être le but de ces Ouvrages que l'ignorance ou la cabale ont enfantés; mais quelque peine qu'on se donne pour

pour accréditer des paradoxes, & les colorer, il n'en ſera pas moins inconteſtable qu'il y a des ames magnanimes qui triomphent des paſſions. Eh ! quel ſeroit notre état, ſi nous ne pouvions nous ſouſtraire au joug de la chair & du ſang, & ſi, toujours obligés de ramper dans la fange, nous ne produiſions que des idées toutes terreſtres ? Nous avons des devoirs à remplir, & que les Sages rempliſſent réellement ſans aucune vue d'intérêt. Ceux qui ne ſauroient le croire ont une ame baſſe, qu'ils ſuppoſent commune à tous les hommes.

Les paſſions ont fait la matiere d'une multitude de Livres, & le ſujet de diſputes interminables, tant parmi les anciens, que parmi les Modernes. Chacun s'eſt étudié à les

définir, au lieu de travailler à les modifier. On a ignoré que les passions étoient néceſſaires, ou l'on a agi comme ſi elles étoient incorrigibles. Les uns en conſéquence ont eſſayé de les déraciner, & les autres n'ont pas ſu qu'il y avoit moyen de les tempérer : mais l'ame qui s'exalte tient le milieu, & parcequ'elle ſent le beſoin qu'elle a des paſſions, & parcequ'elle connoît la poſſibilité de les réduire. Il ne s'agit que d'ôter le plus ou le moins. Car ſi, par exemple, la peur qui nous rend puſillanimes vient à diminuer, elle ſe change en prudence; & ſi l'ambition que la ſageſſe condamne baiſſe de quelques degrés, elle devient émulation : les paſſions ſont auſſi utiles, lorſqu'on les modifie, qu'elles ſont pernicieuſes quand on

les laiſſe dans toute leur fermentation.

L'homme ne peut vivre ſans paſſions, ou il ſeroit automate. Elles excitent nos appétits, elles réveillent l'amour de nous-mêmes, elles piquent notre curioſité, elles developpent nos talens, elles nous provoquent au travail, elles nous inſpirent du courage. Mais ce n'eſt ici que le côté lumineux : il y a des ténebres qui ſe trouvent à leur ſuite, & qui cauſent une nuit profonde au-dedans de nous-mêmes, ſi la raiſon ne vient nous éclairer. Ainſi nous ſommes un contraſte de faux & de vrai, de bas & de grand, de frivole & de ſolide : ſi d'une part nous ſemblons atteindre au ciel, nous paroiſſons de l'autre toucher aux entrailles de la terre. Il nous

falloit un pareil équilibre, pour nous empêcher de nous croire des animaux, ou des Dieux; notre imagination, qui souvent s'égare, eût bientôt donné dans cet excès.

Si les passions n'étoient provoquées que par les mouvemens de la volonté, elles seroient moins turbulentes; mais la circulation du sang étant un véhicule qui les pousse & les irrite, elles fermentent selon que notre pouls est agité: & c'est par cette raison qu'on doit distinguer les défauts qui naissent du tempérament, & pardonner à la jeunesse des écarts qu'on n'excuseroit pas dans un âge avancé. Il y a telle colere qui ne vient que des humeurs, ou d'une mauvaise digestion; comme il y a telle valeur qui ne tire son mérite que des esprits

animaux. Il eſt donc néceſſaire que l'ame exerce ſon empire ſur le cœur & ſur le corps, & qu'elle tâche de les tenir dans la ſubordination. On vient ſouvent à bout de calmer la violence d'un deſir, ou d'arrêter un premier mouvement, par l'idée de l'Eternité. Il ſe fait une eſpece de révulſion, qui abſorbe les paſſions & les ſens; de même qu'une liqueur en précipite une autre au fond d'un vaſe, ou que cette plante, nommée Senſitive, ſe reſſerre & ſe retire, lorſqu'on vient à la toucher. L'habitude de penſer férieuſement nous eſt abſolument néceſſaire; nous ſuccombons dans mille circonſtances, ſi nous n'avons pas cette reſſource. L'homme diſſipé ſe voit au milieu de lui-même, comme un Pilote ignorant au milieu des flots. Il

ne ſait quel moyen employer, & il périt, triſte victime de la tempête & de ſon inhabileté.

La véritable grandeur conſiſte à ne ſe ſervir des paſſions qu'autant qu'elles peuvent contribuer à l'harmonie de l'eſprit & du cœur, & à ne les lâcher, ou à les retenir, que lorſqu'elles doivent être utiles à notre ame ou à la Société. On peut les rendre capables des exploits les plus ſublimes, & des travaux les plus aſſidus. L'amour-propre & la curioſité furent le germe des Sciences & des Arts. Tout dans l'ordre moral, ainſi que dans le phyſique, trouve ſa place & peut être ſagement employé. Le fumier engraiſſe nos terres, la ciguë devient remede; & l'orgueil, & l'envie même, quoique paſſions baſſes & deshono-

rantes, ſe rectifient par le moyen de la raiſon, & ſervent au bien public. Mais au lieu d'apporter ce tempérament néceſſaire à la correction de nos deſirs, nous les laiſſons devenir tout ce qu'ils veulent : alors impétueux, ils ſe déchaînent avec fureur, & ne cauſent que de la confuſion & du ravage.

S'il n'étoit pas trop humiliant de parcourir les annales de nos erreurs, nous verrions comme de ſiecle en ſiecle les paſſions dégraderent l'humanité; nous verrions les Alexandre paſſer comme une flamme rapide, & dévaſter les Peuples & les Cités; nous verrions les Néron, altérés du ſang de leurs freres, ſe faire un triomphe & un plaiſir des plus horribles carnages; nous verrions les Julien abjurer la Religion, ſe li-

vrer à des ſuperſtitions barbares, & arborer l'impiété comme le ſignal de la gloire ; nous verrions les Diogene défigurer par la corruption de leurs mœurs les belles maximes de leur morale, & les Socrate démentir par un ſacrifice idolâtre leurs beaux ſentimens ſur l'unité d'un Dieu ; nous verrions les Cicéron plein d'un orgueil impardonnable rapporter tout à eux-mêmes, & ſe croire le centre de la lumiere & de la raiſon ; nous verrions l'Univers en proie aux ſcandales, aux diſputes, aux erreurs, donner un ſpectacle d'humiliation & d'effroi : de ſorte que ſi l'ame ne s'étoit exaltée de tems en tems chez des perſonnages qu'on ne ſauroit aſſez admirer, nous ne trouverions plus qu'un cahos formé par les paſſions, & nous

ne marcherions que ſur des ruines.

Plût à Dieu que cette peinture ne fût que le tableau des ſiecles reculés! mais des maux qu'il eſt inutile de détailler, parcequ'on les ſent, nous perſuadent qu'il y a encore des hommes qui agiſſent avec le même orgueil, la même irréligion, la même inhumanité, quoique ſous un extérieur moins farouche & moins révoltant. Quand l'ame ne ſera point écoutée, & quand on aura la ſtupidité de la croire une chimere, & la témérité de la déclarer telle, les paſſions mugiront & n'auront plus aucun frein. On s'imagine qu'à force de vouloir étouffer les remors, & accoutumer les Peuples aux plus horribles excès, on viendra enfin à bout de mettre les vices au niveau des vertus : mais la vérité, contre

laquelle on ne prescrit jamais, suscite des vengeurs de ses droits, & couvre de honte les prôneurs du mensonge & de l'impiété. Le fanatisme qu'on a pour certains personnages, parcequ'ils ont quelques qualités brillantes, n'est qu'un délire de quelques jours. Le merveilleux cede enfin à la raison, & l'on n'apperçoit plus qu'un phosphore, où l'on croyoit voir le soleil.

Les passions cabalent ordinairement contre le bon sens, & ce sont elles qui fomentent la division dans les familles, les factions dans les Armées, les intrigues dans les Cours, les trahisons dans les Sociétés. On les voit d'abord timides, & presque modestes, contrefaire en quelque sorte les vertus & n'agir qu'avec retenue, jusqu'à ce qu'une cir-

constance favorable donne carriere à leur emportement. Ainsi un jeune homme bouillant qui vit en tutelle, attend sa majorité pour se livrer à la dissipation & au libertinage. Combien de Courtisans, dévorés par une jalousie qu'on croit zele, décrient tous les jours les personnes les plus respectables ! Combien d'ambitieux, sous prétexte du bien public, immolent à leurs haines les talens & la candeur ! Les passions se servent de toutes sortes d'artifices pour arriver à leurs fins ; tantôt elles emploient une plume envenimée, & tantôt une langue caustique ; la plupart des livres & des discours ne sont que leur ouvrage. C'est ici que l'exaltation de l'ame, plus nécessaire que jamais, nous met en état de deviner les mo-

tifs qui font agir, & de découvrir le ſerpent caché ſous les fleurs. Le vrai Philoſophe ne ſe ſert des paſſions qu'en homme qui s'en défie, qui connoît leurs ruſes, & qui n'eſt point dupe de leur hypocriſie. Il ſait que, par une ſuite de la corruption générale, les penſées & les ſentimens ſe traveſtiſſent ſi ſouvent au fond de nous-mêmes, qu'on eſt toujours prêt à confondre l'orgueil avec la dignité, la crainte avec la prudence, l'oſtentation avec la généroſité, l'humeur avec la piété. Il ſait que toute perſonne donne des impreſſions, & en reçoit; & que de cette mutuelle communication, il en réſulte des paſſions qui entretiennent ou troublent la Société.

Il y a dans cette vie une telle compenſation de biens & de maux, que

la même Providence, qui a permis que ceux qui ont le plus de richesses eussent le plus de besoins, a aussi voulu que notre ame ressentît des humiliations à proportion de sa sublimité. Les passions nous rapprochent des animaux, & les idées nous égalent aux Anges. D'ailleurs, nés pour mériter, nous devons avoir des combats à soutenir, & des victoires à remporter. Tout homme éprouve en lui-même une agitation semblable à celle des armées. Les préjugés, les sens, les passions, les desirs forment une attaque contre la raison, qui appelle à son secours les pensées les plus fortes & les plus sublimes. Si elle gagne, nous sentons le prix de notre immortalité; si elle perd, nous tombons dans une espece de néant. Ce ne sont ici ni des méta-

phores, ni des jeux d'imagination. Nous éprouvons à chaque inſtant ces guerres inteſtines, & le tems même du ſommeil ne fait ſouvent que les augmenter; car alors des fantômes, triſte réminiſcence de nos paſſions, nous agitent, nous allarment, & nous mettent en déſordre.

Je ne déſigne aucune paſſion en particulier, parcequ'elles ſont toutes ſuſceptibles du bien ou du mal. Les Sages les déterminent vers l'ordre primitif qui tient tout à ſa place, & les libertins les inclinent vers la ſource de leur corruption. Nous voyons ces deux exemples dans ſaint Auguſtin, qui, après avoir ſuivi le torrent du monde & de ſes plaiſirs, ſe rapproche de la vérité, & retrouve ſon ame qu'il avoit perdue. Cette

découverte eſt beaucoup plus rare qu'on ne s'imagine ; car nous vivons ordinairement bien plus éloignés de nous-mêmes que des aſtres. Il n'y a que le Philoſophe Chrétien qui ſe ſente réellement exiſter, & chez qui le ſens intime triomphe de la violence des paſſions. Elles ont beau frémir ; il les tient captives, & ne leur permet aucun exercice que de l'aveu de la raiſon.



CHAPITRE VI.

Des Sens.

INTERROGEZ les Laboureurs & Artiſans ſur leur maniere de vivre, & chacun vous dira, je dors, je mange, je travaille : interrogez les Grands, & chacun vous répondra, je me fais traîner par des chevaux, je rends des viſites, j'aſſiſte aux ſpectacles & je joue : interrogez les perſonnes du ſexe, & vous apprendrez que les unes toutes concentrées dans des occupations temporelles n'ont pas le tems de réfléchir, & que les autres ne connoiſſent d'exiſtence que celle d'avoir un miroir ſous leurs yeux, des cartes en main, & des mots à l'infini ſur

le bout de la langue. Quelles réponses, & quels coups-d'œil ! la raison en frémit ; & voilà comme la vie animale a pris la place de cette vie toute spirituelle pour laquelle nous avons été créés. Il ne résulte de toutes nos actions que des mouvemens, des gestes, des tons ; & la réflexion nous est entierement étrangere. Nous ignorons (car nous aimons l'ignorance) que les besoins du corps & les bienséances de la Société ne doivent rien prendre sur les opérations de l'ame, & que c'est une véritable profanation de nous-mêmes que d'abandonner tout notre être aux plaisirs & aux nécessités corporelles.

Les sens qui entourent notre raison, & qui devroient lui servir de sentinelles, usurpent tout pouvoir,

& se font révérer comme nos Maîtres. Il semble qu'on n'existe que pour eux, qu'on ne travaille que pour eux, & que leurs décisions sont des oracles infaillibles. Quel ravage les yeux ne font ils pas chez le libertin; les oreilles chez le curieux! Nous n'éprouvons à tout instant que des sensations agréables ou douloureuses, qui absorbent l'ame, & qui nous persuadent que le corps mérite toute nôtre attention. Je ne suis plus étonné si, dans le sein du luxe qui nous énerve, il s'est élevé une multitude d'hommes voluptueux qui ont osé faire honneur à la matiere de nos sentimens & de nos pensées : on ne connoît & l'on n'aime d'êtres, que ceux qui sont savoureux, sonores, ou colorés.

Il semble que le siecle dernier,

plus ſublime & plus lumineux, nous faſſe maintenant payer l'intérêt des génies qu'il produiſoit en abondance. Il ne nous reſte qu'une vapeur de ces Philoſophes dont les Ecrits ſont inimitables. On remarque en eux ces grandes idées, ces éclairs, ces traits magnanimes qui annoncent l'homme ; & on ne trouve en nous que des ſaillies, des gentilleſſes, & de beaux mots. Quelle différence ! mais quelle chûte ! Il faut que l'éducation ſoit vicieuſe, & que les Maîtres, plus attentifs à polir la ſurface qu'à réformer l'intérieur, aient oublié l'ame, pour relever les ſens. Je ſais que l'eſprit n'eſt point factice, qu'il ne vient ni par le ſecours des lectures, ni à l'aide des converſations ; mais il reſte brut, & demeure dans l'obſcurité,

ſi l'on ignore l'art de le brillanter. On ne parle aux enfans que de choſes relatives à la vue, au goût, à l'odorat; on les accoutume à regarder la privation d'une promenade, ou d'un fruit, comme un très grand malheur; on leur vante les décorations, les ſpectacles, les bals; on les récompenſe avec des images; on les punit avec des verges; on leur donne une grande idée d'un bel ameublement, ou d'un bel habit; on laiſſe, en un mot, errer leurs yeux & leurs mains ſur tous les objets, & on ne manque jamais de raconter des fables ou des hiſtoires, qui remuent beaucoup les ſens. L'ame, qui n'eſt ni viſible, ni harmonieuſe, ni odoriférante, demeure conſéquemment à l'écart; & l'éducation, toute ſenſuelle, ne paroît qu'un

exercice imaginé pour l'avilir & l'étouffer.

Telle devroit être la méthode d'élever les enfans, si l'on veut les spiritualiser : après avoir commencé par leur faire sentir la différence de l'esprit & du corps, & leur avoir bien inculqué qu'il n'y a rien d'aussi grand que notre ame, que c'est elle qui voit, qui entend, & qui fait tout, on exciteroit en eux le plaisir de penser. On leur diroit, à chaque objet qu'ils verroient & qu'ils toucheroient, que tout cela doit périr, & que la seule éternité doit fixer une créature raisonnable; on leur parleroit de cette vie, comme d'une scene de Théâtre qui va finir; on les accoutumeroit à ne regarder les besoins de dormir & de manger, que comme des miseres capables d'hu-

milier ; on leur demanderoit de tems en tems leurs petites réflexions, & on flatteroit leur amour-propre, en leur faisant concevoir que c'est un bien tout à eux, mais qu'il faut cultiver par le moyen de la lecture & de la conversation ; on leur expliqueroit le mal que peuvent nous faire les passions & les sens, & on leur représenteroit les personnes qui se livrent à la mollesse, comme des monstres qui troublent l'harmonie de l'Univers ; on leur répéteroit souvent qu'il n'y a d'homme heureux, que celui qui peut rester seul de tems en tems, & s'occuper ; on leur défendroit de lire lorsqu'on voudroit les punir, ou bien on leur interdiroit la conversation des Savans, & l'on attacheroit une grosse honte à cette privation.

Les jeunes gens, par ce moyen deviendroient insensiblement raisonnables; ils se défieroient de tout ce qui flatteroit leurs oreilles & leurs yeux, & ils auroient toujours la ressource de leur ame, qu'ils connoîtroient & qu'ils interrogeroient.

Rien ne seroit plus admirable que la fonction des sens, s'ils ne s'écartoient pas de leur devoir. Ils furent institués pour servir l'ame, pour la répandre dans le commerce de la Société, & pour l'avertir, par des impressions subites, de la qualité des alimens, de la variété des couleurs, & de la différence des tons. Mais quel désordre, lorsque les sens, se substituant insensiblement à la place de la raison, viennent à bout de nous persuader qu'il ne se fait rien en nous & hors de nous,

qui ne ſoit leur unique opération ! Cette erreur qui nous eſt chere, erreur que *Locke* révéra comme un dogme & qu'on ne travaille point à détruire, s'accroît de jour en jour ; & nous voilà dès-lors des eſpeces d'automates pour le reſte de notre vie. Tout nous éblouit, & tout nous en impoſe, lorſque les ſens nous careſſent & nous dominent. Une nouvelle mode fait époque, une futile brochure ſemble un chef-d'œuvre, un équipage s'appelle divin, un ballet paroît miraculeux, une partie de chaſſe ſe divulgue comme un exploit ; & il n'y a que l'Eternité, ce grand objet qui abſorbe tous les autres, qu'on ne conſidere point, ou qu'on croit une chimere.

On ne ſauroit s'imaginer combien les ſens ont acquis d'autorité

dans ce malheureux ſiecle. On ſacrifie tout ce qu'on a de plus cher pour goûter les charmes du luxe, qui perce au milieu de nos Palais & de nos Jardins avec une profuſion dont la raiſon gémit. Les habits ſe parfument, les viſages ſe colorent, les corps ſe brillantent, les eſprits ſe diſſipent. Jamais on n'eut des concerts plus voluptueux, des ſpectacles plus ſenſuels, des repas plus délicats, des fêtes plus élégantes, des converſations plus ſémillantes, des lectures plus frivoles. On ne peut faire un pas ſans reſpirer ces plaiſirs efféminés, que les Petits Maîtres ſemblent traîner en triomphe, & que les vrais Héros rougiſſent de connoître. Chaque jour nous enſeigne des rafinemens & des ſenſualités, que toute la volupté des

Grecs n'auroit jamais pu imaginer : nous ſurnageons ſur des flots d'eau roſe, & notre vie toute entiere ſe paſſe à ſentir & à ſavourer.

Si l'ame vient à s'exalter, les ſens changent bientôt de ſyſtême : ſoumis, humiliés, & n'agiſſant qu'avec diſcrétion, ils ne s'avancent ou ne ſe retirent qu'après un ordre émané de la raiſon ; ils ne favoriſent plus la molleſſe, mais ſeulement le beſoin : ils ne ſont plus des Miniſtres infideles qui corrompent le cœur, & qui faſcinent l'eſprit ; mais des ſujets dociles qui écoutent l'ame, & qui répondent à ſon premier ſignal. Job fit un pacte avec ſes yeux, pour ne regarder jamais des objets de ſéduction ; & nous devons plutôt arracher notre œil, s'il nous ſcandaliſe, que de bleſſer les

mœurs. Telle eſt la loi qu'il faut impoſer aux ſens, crainte de les laiſſer errer au milieu d'un monde pervers, d'où ils ne rapportent ordinairement qu'une moiſſon de mauvais deſirs & de préjugés. Si nous ſavions chaque ſoir nous interroger nous-mêmes, examiner quel a été pendant le jour l'exercice de notre langue, de nos oreilles, & de nos yeux, nous ne trouverions qu'un brigandage dans leur maniere de ſe comporter. Le mal n'eſt entré dans l'Univers que par leur miniſtere, & il ne pénétre au-dedans de nous que par leur médiation. Semblables aux abeilles, ils ſe diſperſent çà & là ſous prétexte d'aller pomper le ſuc des fleurs, & ils ne prennent que des poiſons qui offuſquent les idées & corrompent les deſirs. Les ſens

ont leurs Académies, leurs Théâtres, leurs aſſemblées ; de ſorte que c'eſt beaucoup moins l'eſprit qu'on recherche aux Spectacles & dans les converſations, que le plaiſir de voir, & d'être vu.

On peut bien dire que notre ame eſt environnée de faux témoins ; car quel autre nom donner à des ſens que toute la Philoſophie juge trompeurs ? les Phyſiciens ſont leur dupe, & les Poètes leur jouet. Ils prêtent du corps à ce qui n'eſt qu'une ombre, ils repréſentent les phoſphores comme des étoiles, & ils répandent le plus beau coloris ſur les objets qu'ils veulent rendre ſéduiſans. Ce furent eux, qui ſecondés de l'imagination accréditerent les fables des Revenans & des Vampires, donnerent lieu dans tous les tems

à mille hiſtoires apocryphes, & font de ce monde un ſéjour d'illuſions. Nos rêves ne ſont qu'une ſuite de leur déréglement, comme notre attachement aux honneurs & aux richeſſes n'eſt qu'un de leurs éblouiſſemens. Ils n'aiment que ce qui doit périr ainſi qu'eux.

Deux grands objets doivent faire continuellement notre étude ; l'ame & Dieu : mais comme ils n'ont ni goût, ni figure, ni couleur, nous nous occupons très peu de l'un & de l'autre. Nous aimons beaucoup mieux voir un diamant qui étincelle, ſavourer un fruit qui parfume, entendre un concert qui ravit, reſpirer une odeur qui embaume, que de méditer les vérités éternelles. Le ſens intime, quoique le témoigna-

ge continuel de notre exiſtence & de notre raiſon, n'eſt qu'un mot vague qu'il nous ſeroit impoſſible d'expliquer ; de ſorte que l'excellent Ouvrage qu'on vient de donner ſous ce titre, paroît plus obſcur qu'un logogriphe ou qu'une énigme. Il n'y a que quelques ſages, & dont le monde ſe rit, qui n'aient pas honte d'interroger leur ame, & de l'approfondir. Les hommes du ſiecle attachent une eſpece de deshonneur à l'étude de ſoi-même. On matérialiſe l'ame, pour ſpiritualiſer les ſens ; de maniere que nous avons à craindre le plus terrible aviliſſement, pour peu que cela continue : mais heureuſement l'eſprit humain, après avoir baiſſé comme un thermometre, remonte

tout-à-coup lorſqu'il eſt au dernier degré. Il ſeroit impoſſible que la raiſon demeurât auſſi dégradée ; ſes droits ſont ſacrés, & le tems reviendra où l'homme honteux d'avoir ſuivi les ſens comme ſes maîtres, les rendra ſes eſclaves.



CHAPITRE VII.

Des Plaiſirs.

TOUTES les Sciences proſcrivent les plaiſirs ſenſuels & frivoles. La Métaphyſique les rejette comme des licences indignes d'une ame immortelle ; la Morale les juge incompatibles avec l'auſtérité de l'Evangile ; les Mathématiques les regardent comme une diſſipation contraire à toute étude ; & la Politique les redoute à titre d'ennemis du bien public. Mais qu'avons-nous beſoin de ces témoignages ? L'expérience ne ſuffit-elle pas pour nous convaincre que la volupté énerve les mœurs, affoiblit les loix, étouffe les remords, offuſque la

raiſon, & dénature cet eſprit mâle qui doit caractériſer l'homme? C'eſt le plaiſir qui précipita les Grecs, qui détruiſit les Romains, qui ruine les armées, qui pervertit les Villes, qui corrompt les Cours, qui épuiſe les Grands, qui conſume la jeuneſſe, qui traîne à ſa ſuite l'ennui, l'indigence, les maladies, la mort, & qui a amené parmi nous l'incrédulité. Comment croire une Religion qui ne prêche que la pénitence & le renoncement à ſoi-même, lorſqu'on veut ſe livrer à toutes les voluptés?

Mais quels ſont donc les attraits de ces malheureux plaiſirs que tout le monde adore! Ils ne ſubſiſtent que dans notre imagination qui les embellit; car nous les ſuppoſons capables de nous rendre heureux,

& il n'y a que Dieu qui soit notre félicité. Ils passent d'ailleurs si rapidement, qu'on voit leur image dans un arc-en-ciel qui paroît à travers un nuage, & qui disparoît. Je voudrois qu'il y eût des Chymistes en morale, ainsi qu'en physique, & qu'on prît l'habitude d'analyser tout ce qui nous affecte & nous flatte. On trouveroit à peine, après la décomposition des plaisirs, un quart d'heure d'agrément, sur mille heures de chagrin ou de dégoût. Les voluptueux veulent toujours jouir de l'objet de leur passion, & ils éprouvent une satiété accablante qu'on ne sauroit guérir; ils courent perpétuellement après le bonheur, & ils n'en voient que le fantôme; ils veulent procurer à leurs corps tout ce qui peut

ſe réjouir, & ils ne travaillent qu'à lui aſſurer des douleurs ; ils ſe font un ſyſtême d'une vie toute riante & toute agréable, & dès la premiere année de leur déréglement ils ont déja vécu. Bientôt leurs goûts s'émouſſent, leurs forces s'uſent, leur ſanté s'altere ; & de même qu'après quelques jours, les plus magnifiques fleurs deviennent des herbes flétries, leur jeuneſſe ſe change en décrepitude & en langueurs. Si l'on écrivoit ſur les tombeaux les maladies qui tuent les hommes, on verroit avec effroi que les plaiſirs ſont les plus grands meurtriers du genre humain.

Le monde aura beau célébrer la volupté, & relever l'éclat de ſon triomphe par des Spectacles, des Concerts & des Bals : le vrai plai-

ſir ne ſauroit ſe trouver qu'au fond de nous-mêmes, où nous trouvons Dieu. Toute ſatisfaction qui dépend d'une Aſſemblée, ou d'un Opéra, que mille circonſtances peuvent déranger, n'eſt qu'un contentement momentané, incapable de nous rendre heureux. Ainſi voyons nous tant de perſonnes déſolées, lorſque quelqu'évenement imprévu vient à ſuſpendre les plaiſirs publics; chacun, tremblant de perdre ſa félicité parcequ'il n'en connoît pas d'autre, ne ſait plus que faire, ni devenir. Selon la nature de notre ame immortelle, il nous faut une volupté qui, toujours la même, ne s'uſe, ni ne s'interrompe. L'homme qui jouit de ſon être, & qui en reconnoît les reſſources, ſe trouve toujours au

même degré de ſatisfaction & de joie : il ignore ces alternatives de mauvaiſe humeur & de gaieté ; & lorſque la matiere s'efforce de lui cauſer quelque peſanteur & quelque mélancolie, il excite ſon ame à s'élever, & il reprend ſa ſérénité. La triſteſſe, ſuivant le langage de l'Ecriture, ne ſert abſolument à rien ; & il faut tâcher de s'en garantir comme d'une tentation qui nous décourage dans la pratique de nos devoirs, & qui, loin de remédier à nos chagrins, devient elle-même un nouveau mal.

Il n'y a point d'homme qui goûte une plus parfaite volupté que le vrai Philoſophe, qui lit, qui compoſe, qui médite, & qui n'a d'emploi que celui de travailler ſelon ſon talent & ſon goût. Inacceſſible aux

intrigues & aux révolutions, il voit écouler ſous ſes yeux les diverſes générations, avec leurs projets chimériques de fortune & de grandeur. Il voit les uns & les autres ſe battre & s'égorger pour quelques arpens de terre, & pour quelque vaine fumée qu'on nomme gloire; il voit tous les ſiecles & tous les Pays ſe repréſenter à ſa volonté, & lui rendre compte de chaque événement. Oui, la vie philoſophique eſt la plus heureuſe ſouveraineté: on va où l'on veut, on ne fait que ce qui plaît, & l'on ne dépend que de Dieu & de ſoi. On n'a pas, il eſt vrai, des Courtiſans, des Pages, des Soldats, qui faſſent cortege, & qui annoncent la magnificence & la grandeur: mais on a des deſirs & des penſées,

qui, toujours aux ordres de la volonté, servent, occupent, amusent, & rendent l'homme véritablement Roi. Quel bonheur de se connoître, de jouir de sa raison, de faire un usage continuel de sa liberté, & de vivre au milieu de l'Univers comme s'il n'étoit deja plus! C'est le plus beau revenu que la Providence puisse nous donner.

C'est donc en vain que les plaisirs qu'on croit attachés aux richesses & aux honneurs, voudroient l'emporter sur ceux de l'esprit. Il est une satisfaction qui vient de l'ame, que tous les enchantemens du monde ne sauroient contrefaire, & qu'on ne peut assez mettre à profit. Il ne faut pas la confondre avec cette ridicule vanité qui tenoit *Diogene* dans un tonneau; & qui

fut le germe de toute la Philosophie payenne. Il n'y a ni joie, ni paix, pour ceux qui font dépendre leur félicité d'un jugement aussi bisarre que celui du Public; c'est mettre les passions à la place de l'ame, & rendre son bonheur mobile comme l'inconstance même. Les vrais plaisirs exigent qu'on s'éleve au dessus des opinions, des coutumes, des frivolités, qu'on se dégage de la matiere, & qu'on tienne à cette terre le moins qu'il est possible; mais accoutumés à ne chérir que des illusions, nous croyons plaisir ce qui n'est que son ombre: les sens nous tiennent continuellement en tutelle; & plus l'enfance de notre corps diminue, plus celle de notre esprit s'accroît.

Quand je considere les erreurs

populaires ſur l'article du plaiſir, je conçois le grand nombre des malheureux. On devient l'artiſan de ſon infortune, par la fauſſe idée qu'on ſe fait de la volupté, & l'on filtre, pour ainſi dire, ſon ennui. Il eſt certain que la plupart des hommes ne ſavent ſeulement pas où le plaiſir exiſte. Ils ſe le figurent au milieu des Cours ; & l'expérience a mille fois démontré que c'eſt le ſéjour de la triſteſſe, des intrigues & du dégoût : ils ſe le repréſentent ſur les Théâtres, où tout paroît enchanteur ; & là ce ne ſont que des ris de grimace & d'apprêt : ils ſe l'imaginent dans le ſein de l'opulence & des honneurs ; & il n'y a que la médiocrité qui procure une vraie ſatisfaction : ils le ſuppoſent enfin chez les amants ;

& l'amour n'eſt qu'impatience, tumulte, eſclavage & ſouvent déſeſpoir. Que de miſeres renfermées dans le cœur de la plupart des Grands ! Que de chagrins voltigeans autour de leurs Palais d'or & d'azur !

Mais n'eſt-il donc pas poſſible que les Grands goûtent cette joie intérieure que l'ame procure à ceux qui l'interrogent & qui ſe complaiſent dans ſon entretien ? Je répondrai que la Providence, malgré les inquiétudes qu'elle diſtribue aux Riches comme un contrepoids néceſſaire, n'a exclus perſonne du vrai bonheur. Il ne s'agit, dans tous les états, que de ſe faire un ſyſtême de felicité, qui conſiſte à trouver le plaiſir dans ſon devoir, à conſerver la liberté de cœur

& d'eſprit au milieu du plus grand tumulte, à s'attacher fortement à la Religion comme à la ſource des vrais biens, à mettre ſa ſatisfaction à obliger, à s'occuper continuellement d'une maniere utile, à rechercher les perſonnes de mérite, & à les écouter, à chérir les bonnes lectures, & à s'en nourrir. Tout devient amuſement, lorſqu'on ſait profiter de ſoi-même : les eſpérances conſolent, les ſentimens intéreſſent, les idées réjouiſſent, la mémoire ſoulage, l'imagination ravit. On ſe trouve en quelque ſorte immenſe, & l'on ne ſe quitte jamais malgré la diſtraction des affaires & la diſſipation des objets.

Quiconque chérit l'innocence ; & ne recherche que des récréations dignes d'un Etre immortel,

n'a pas beſoin d'efforts pour découvrir le plaiſir : il le rencontre juſques dans les couleurs d'un inſecte qu'il contemple, juſques dans le murmure d'un ruiſſeau qu'il écoute, juſques dans la fragrance d'un fruit qu'il ſavoure, d'une fleur qu'il ſent, d'une plante qu'il analyſe, d'une prairie qu'il admire ; il le rencontre en liſant quelqu'Ouvrage utile & agréable, en diſcourant avec quelqu'ami ſolide, en jouant de quelqu'inſtrument harmonieux, en s'occupant à deſſiner ou à peindre, en cultivant l'Agriculture, travail trop négligé, & qui devroit faire nos délices ; il le rencontre ſous la forme d'un oiſeau qui gazouille, d'une étoile qui brille, d'un monde qui par ſes agitations & ſes évenemens fait tableau. Il

ſemble aux yeux du Philoſophe, que l'Univers renaît à chaque inſtant : il découvre ſans ceſſe de nouvelles richeſſes & de nouvelles beautés. Le lever de l'aurore & du ſoleil, cette brillante couleur de pourpre, qui ſe jouant dans les nuées forme à ſon couchant la plus ſuperbe décoration, les rayons argentés de la lune qui conſolent le voyageur, ces jours ſereins, ces nuits charmantes où une aſtronomie naturelle ſe ſaiſit de nos eſprits comme malgré nous, & fixe nos regards vers le firmament ; que dirai-je enfin ? toute la nature eſt dans un cœur qui connoît le vrai plaiſir, & qui ſent les reſſources de ſa raiſon.

On ne trouve inſipides la plupart des plaiſirs innocens, que par-

cequ'on ne s'applique ni à l'étude, ni au travail ; de même qu'on mange les meilleurs mets ſans appetit, parcequ'on prévient toujours la faim. Nos peres, ſobres & laborieux, ſe délectoient à des jeux qui nous feroient aujourd'hui bâiller. *Mallebranche* dit que les divertiſſemens d'un Philoſophe devoient être en quelque ſorte puériles, afin qu'il n'en reſte aucune trace dans le cerveau, & qu'on puiſſe reprendre ſes occupations avec facilité. La nature n'attache de plaiſir qu'au beſoin ; on ne ſe réjouit jamais, lorſqu'on veut toujours ſe réjouir. Nous ſommes finis, & nous voudrions que nos plaiſirs n'euſſent ni intervalle, ni fin. Quelle ſatisfaction que celle d'un Savant excédé par l'étude, qui va reprendre ſes for-

ces & ſon activité au milieu d'une forêt ! Il ſemble ſe reproduire à meſure qu'il ſe promene, il reſpire une joie auſſi pure que l'air qui l'environne, & chaque feuille paroît lui parler & l'inſtruire. Avec quel contentement les Romains ne retournoient-ils pas à leur charrue, lorſque, fatigués des travaux de la guerre, ils vouloient ſe délaſſer ! Sans doute ils n'auroient pas cédé ce plaiſir pour tous les Spectacles & les Bals.

Les divertiſſemens ſont relatifs ſuivant les âges, les conditions, les goûts & les circonſtances ; mais de quelqu'eſpece qu'on les choiſiſſe, ils ne doivent jamais exciter de remords, ni troubler l'ame dans ſes fonctions. La pudeur, cette vertu ſacrée qui naît avec nous,

que chacun eſt obligé de révérer, & que la plûpart des perſonnes profanent par leurs diſcours, leurs geſtes & leurs regards, ne nous permet que des récréations décentes, où les paſſions ſoient oubliées. La ſobriété, qui nous diſtingue des animaux, & que tant de Peuples ignorent encore, malgré la délicateſſe du ſiecle, ne nous laiſſe que le droit de boire & de manger uniquement pour vivre. On croit communément que la jeuneſſe eſt la ſaiſon la plus propre au plaiſir; & l'on s'abuſe. On ne ſent la véritable joie que par réflexion; & les jeunes gens, preſque toujours abandonnés à la volubilité de leurs deſirs, ne trouvent pas le moment de réfléchir. Une idée en chaſſe une autre, de maniere

niere que celle du bonheur ne ſauroit les fixer : cela eſt ſi vrai, que ſans le vouloir, ni le ſavoir, ils cherchent Dieu au milieu de leurs déréglemens. Car comme il n'y a que lui ſeul qui ſoit la félicité, nous le deſirons, dit Saint Auguſtin, toutes les fois que nous voulons être heureux : mais le mal eſt que nous employons des moyens qui nous en éloignent, au lieu de nous en approcher.

Je ne vois que l'ame, lorſqu'elle s'exalte, qui engendre de vrais plaiſirs, parcequ'alors elle s'unit à la ſource de tout bien. En vain les joies mondaines, ces ſpectres careſſans qui ne cherchent qu'à nous ſéduire, voudroient l'offuſquer ; elle voit le néant des choſes, & elle reconnoît que ce n'eſt pas à

des ſenſations paſſageres qu'il faut s'attacher, mais à l'Etre éternel qui les inſtitua pour nous faire mériter. Notre bonheur dépend de la maniere dont nous uſons des biens terreſtres, & conſéquemment leur uſage ne nous eſt permis qu'à des conditions. La Providence, il eſt vrai, nous a donné des goûts ; mais elle a déterminé le tems, & les circonſtances où nous pouvons les ſatisfaire : c'eſt troubler l'ordre, que de ne pas s'y aſſujettir. Eh ! que deviendroit la Société, ſi chacun, n'obéiſſant qu'à ſes deſirs, ne cherchoit que le plaiſir ! Bientôt les états ſeroient confondus, les devoirs anéantis, & le vice ſe trouveroit au niveau de la vertu. Nos plaiſirs, toujours purs, toujours modeſtes, doivent être une

image de cette inaltérable félicité qu'on goûte au Ciel, & dont nous ne jouirons jamais ſi nous ne voulons pas nous mortifier.

Ah ! que ne puis-je peindre ici la ſatisfaction d'un cœur vertueux ! C'eſt une volupté excitée par la candeur & par le témoignage d'une conſcience tranquille, qui cauſe une ſainte ivreſſe, & qui fait que l'ame, toute remplie de Dieu, ne deſire que lui, & ne voit que lui, au milieu de tous nos tourbillons de plaiſirs futiles & d'honneurs frivoles. Oui, j'en jure ſur la parole des Philoſophes Chrétiens, ils ont des momens, & quels momens ! où ne tenant plus à la terre, & s'élevant juſqu'à l'Etre ſuprême, ils ne reſpirent que des plaiſirs immortels. Quelle heureuſe exiſtence,

en comparaiſon de ces voluptés criminelles qui tiennent preſque tout l'Univers aſſervi, & qui, comme une plante éphémere, écloſes le matin & flétries le ſoir, ne font que diſparoître!

Quand goûterons-nous ces joies pures & vives dont nous venons de parler? Quand notre ame, pénétrée de leur auguſte influence, ſe ſentira-t-elle toute transformée? Ce ſont des joies inconnues aux hommes charnels, mais qui ſuſpendent l'uſage des ſens, &, tenant toute la nature dans le ſilence, inſpirent une félicité qu'on ne ſauroit exprimer. La vraie volupté a ſon échelle comme la nature; & lorſqu'elle parvient au ſommet, c'eſt-à-dire juſqu'au repos de Dieu même, elle ſe change en une merveilleuſe extaſe

qui abſorbe le corps, & qui nous laiſſe tout ame. Les Libertins ne comprendront ſurement pas ce langage ; & tant pis pour eux, puiſque les larmes mêmes que répandent les vrais Chrétiens, ont mille fois plus de douceurs que tous leurs plaiſirs. Ils auront beau évoquer la volupté, de toutes les puiſſances de leur être, & la préconiſer dans des Ouvrages dictés par la paſſion, ils n'en feront pas plus heureux, & toujours les dégoûts du Juſte vaudront mieux que leurs conſolations. Il n'y a point de paix pour les impies : l'Oracle eſt prononcé.

CHAPITRE VIII.

Des Douleurs.

JE ne prétends pas ici détailler les calamités qui nous investissent de toutes parts. Chacun sent que la vie de l'homme n'est qu'une succession continuelle de douleurs. Elles commencent dès sa naissance, elles augmentent avec ses jours, elles ne finissent qu'à sa mort. On diroit que la nature nous a donné des yeux autant pour pleurer, que pour voir. Quelles fontaines de larmes dans l'Univers ! & quel moyen de les arrêter ! Je suis sûr qu'actuellement même, il n'y a point de Cité où l'on ne pousse des gémissemens.

Toutes les créatures paroissent ar-

mées contre nous : les élémens nous moleſtent par leur intempérie, les animaux par leur férocité, les inſectes par leurs morſures, les herbes par leurs poiſons ; & il n'y a pas juſqu'à la roſe qui n'ait des épines pour nous piquer, & juſqu'à l'homme qui ne s'arme contre l'homme même, pour lui cauſer des douleurs & pour l'accabler. Nous devons donc ſouffrir, &, ſoit par des maux imaginaires, ſoit par des maux réels, payer le tribut de notre fragilité. En vain les remedes viennent à notre ſecours, ſouvent ils nous affligent encore plus que la maladie : de ſorte que, ſi l'ame n'eſt ferme & courageuſe, nous ſuccombons à coup ſûr. Il n'y a qu'elle, qui, aidée de Dieu, nous faſſe oublier dans le ſein de la vérité, l'excès de nos mi-

ſcres. Les Stoïciens, qui n'avoient point la reſſource de notre Religion, & qui ſe confioient totalement en leur amour-propre, étoient des impoſteurs lorſqu'ils vantoient leur inſenſibilité. Il n'y a que l'Etre qui nous châtie, qui puiſſe nous conſoler.

Je ſais qu'on s'accoutume en quelque ſorte à la douleur, & que, par la force de l'imagination, on vient à bout de la diminuer, & preſque de l'oublier : mais ce n'eſt qu'un engourdiſſement momentané ; le mal revient, & ſe fait ſentir d'une maniere accablante, ſi la Religion ne ſe préſente elle-même pour eſſuyer nos pleurs, & pour nous encourager. Les Martyrs croyoient trouver un rafraîchiſſement au milieu des flammes, parcequ'ils étoient plus

altérés de la Juſtice éternelle que du feu qui les conſumoit. Lorſqu'on aime Dieu, on ne ſouffre jamais qu'avec eſpérance ; & tout le monde ſait que l'eſpérance eſt la plus grande des conſolations.

Il ne faut jamais manquer d'analyſer les maux qui nous tourmentent, & de preſſentir quel en peut être le terme. Si c'eſt la maladie, on penſe qu'on n'eſt pas impaſſible, & qu'on doit un jour finir ; ſi c'eſt la perte d'un bien, on regarde cette privation, comme le prélude du dépouillement univerſel qui nous attend au fond du tombeau ; ſi c'eſt quelque calomnie, on ſe rappelle l'Evangile qui bénit ceux qui ſouffrent perſécution ; ſi c'eſt enfin la mort d'un parent ou d'un ami, on ſe conſole par l'eſpoir de le retrou-

ver, & par la ſatisfaction qu'on goûte à penſer à lui. Telles ſont les reſſources que la Philoſophie Chrétienne offre aux pauvres comme aux riches, aux ſimples comme aux ſavans. Il ne faut pas s'affliger comme ceux qui n'ont point d'eſpérance. Si Marc-Aurele lui-même, tout Payen qu'il eſt, croit trouver des remedes à tous nos maux ; que ne devons-nous pas attendre de l'Evangile, notre lumiere & notre conſolation !

Il y a des perſonnes qui ſe déſeſperent pour une ſimple piquure ; & il y en a d'autres qui, par oſtentation ne ſe plaignent jamais, & qui ſemblent braver la douleur. C'eſt un double inconvénient, qu'on évite lorſqu'on agit par principe de Religion. Le Chriſtianiſme tient le mi-

lieu entre l'abattement & l'insensibilité. Il pleure la mort de *Lazare*, & il supporte les plus cruelles afflictions. Qu'il est beau de voir une ame, au milieu des douleurs qu'excite la fermentation de la bile & du sang, ou dans le sein des chagrins que causent les révolutions du sort, s'élever au-dessus de tous les évenemens, & chercher en Dieu même la source de ses consolations ! Il semble alors qu'elle abandonne le corps à la terre, & qu'il n'y a plus qu'elle qui agit, qui parle, qui triomphe.

La molesse dont les hommes font leurs plus cheres délices, & qui sous les noms de sommeil, de foiblesse, & de repos, énerve presque tous les Grands, nous empêche souvent de voir des ames courageuses. Notre

miſérable chair, qui ſera bientôt réduite en poudre, s'approprie toute l'autorité de l'eſprit, & ne lui laiſſe que des gémiſſemens en partage. C'eſt alors qu'on devient eſclave de la moindre migraine, & qu'on ne trouve plus en ſoi même ce courage héroïque qui abſorbe les douleurs. Il faut que l'ame parle, pour que les ſens ſe taiſent; mais ſa voix ne peut ſe faire entendre, lorſqu'elle eſt étouffée par le tumulte des paſſions Rien de plus ordinaire que les ſouffrances, & rien de plus rare que de ſouffrir d'une maniere raiſonnable. Les plaintes & les murmures ſont toujours la ſuite de nos maux: nous voudrions arriver au Ciel par un ſentier de roſes & de lys; & que notre corps, tout fragile qu'il eſt, n'eût ni chocs, ni bleſſures à redou-

ter. Ah! s'il étoit poſſible de recueillir toutes les goutes de ſang que les guerres, les accidens, les maladies ont fait verſer, nous en verrions des fleuves entiers, qui nous glaceroient d'effroi; & nous ſaurions que la douleur, comme un héritage, s'eſt perpétuée & ſe perpétuera juſqu'à la fin des ſiecles. Il y a un germe de mort dans chacun de nous, qui ſe réveille de tems en tems, & qui, faiſant fermenter nos humeurs, nous cauſe des maladies de toute eſpece. Mais c'eſt un champ de bataille qu'il faut conſidérer, pour connoître tout l'empire de la douleur ſur les foibles mortels. Là, roulant, pour ainſi dire, ſur des corps mutilés, elle vole d'ame en ame, auſſi vîte que le canon qui ſemble la tranſporter, & elle cauſe les plus

cruels déchiremens. La douleur eſt un ſiecle, le plaiſir un moment; & dès-lors quelles angoiſſes & quelles afflictions! La nature de notre conſtitution contribue beaucoup à la maniere dont nous ſouffrons. On voit des hommes qui ont leur corps aſſortis à la force de leur ame; c'eſt le même dégré de vigueur: tandis que le courage de certains eſprits ſe trouve en contradiction avec la délicateſſe de leurs tempéramens. Mais de quelque maniere qu'on ſoit conſtitué, jamais la tentation n'eſt au-deſſus des forces: & toujours on peut penſer qu'il n'y a nulle proportion entre des maux paſſagers, & un bonheur éternel; que toutes les créatures, depuis la malédiction univerſelle, ſont nées pour ſouffrir; & que l'impatience, loin de guérir

les tourmens, ne fait que les augmenter. La Religion veut qu'on ſanctifie les afflictions par une entiere réſignation à la volonté de Dieu, & elle ne regarde toute l'intrépidité des Héros qui étouffent leurs douleurs par oſtentation, que comme une valeur théâtrale, propre à faire le ſujet d'un Roman. Ce n'eſt pas le ſupplice qui fait les Martyrs; mais la cauſe pour laquelle ils ſouffrent, & la maniere dont ils ſupportent leurs tourmens.

Ces réflexions nous convainquent qu'on ne tire ordinairement aucun avantage de la douleur: cependant qu'en couteroit-il de l'accepter comme une pénitence impoſée à tous les enfans d'Adam, & comme la punition de leurs fautes & de leurs ſenſualités? N'eſt-ce pas un

grand bonheur de pouvoir changer la néceſſité en vertu, de s'en faire une occaſion de mériter ; & ne ſommes-nous pas bien malheureux de ne point profiter d'une grace auſſi ſignalée ? D'ailleurs nous ne devons ſouvent nous en prendre qu'à nous-mêmes, ſi les douleurs nous inveſtiſſent & nous accablent. La maladie vient preſque toujours de quelqu'excès ; & ſoit dans nos plaiſirs, ſoit dans nos travaux, nous ne ſavons jamais nous modérer. Nous dérangeons ce bel ordre que les aſtres, les ſaiſons, & les animaux mêmes obſervent avec tant de régularité. Nous mangeons par caprice, nous dormons ſans beſoin ; nous étudions en jouant, nous jouons en étudiant ; nous penſons avec lenteur, nous agiſſons avec vivacité :

de ſorte que nous ne vivons jamais qu'à contre-tems. Le corps inſenſiblement ne conſerve plus ſon même équilibre, & devient le triſte aſyle des douleurs, après avoir été celui de l'intempérance & de la confuſion.

Sans doute, ſi l'ame étoit écoutée, les maladies ſeroient bien plus rares; elle économiſeroit nos études, nos plaiſirs, nos repas, notre ſommeil, de maniere que nous n'en prendrions que la meſure proportionnée à notre tempérament. La nature ſe contente de peu. Les bêtes, beaucoup plus dociles à ſuivre leur inſtinct que nous ne le ſommes à écouter notre raiſon, ont bien moins d'indiſpoſitions que l'homme. Nous ne devons ni flatter notre corps, ni l'épuiſer: toute extrêmité

s'éloigne de la vertu ; & c'eſt pourquoi l'Apôtre recommande d'être ſage avec ſobriété. Il faut prévenir les maladies, avec la même tranquillité qu'il faut les ſupporter. L'inquiétude irrite les douleurs, & la patience eſt un vrai lénitif.

Si nous n'avons pas dépeint les ſouffrances avec ces expreſſions énergiques que ſemble exiger un pareil tableau, c'eſt qu'il ſuffit de renvoyer tous les hommes à eux-mêmes, pour avoir une véritable idée de la douleur. On affoiblit toujours les choſes de ſentiment, quelque deſcription qu'on en faſſe. La moindre piquure vaut un traité ſur les ſouffrances. Il ne s'agit pas d'expliquer la nature de nos maux, mais d'apprendre à les vaincre. On trouve dans l'ame, naturellement cou-

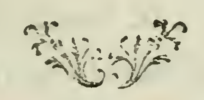
rageuſe, les moyens d'y parvenir: c'eſt elle qui nous tranſporte au-delà du préſent, lorſqu'il eſt fâcheux, & qui nous ouvre l'avenir; c'eſt elle qui nous repréſente une multitude de perſonnes plus malheureuſes que nous, & qui en cela nous conſole; c'eſt elle enfin qui nous fait entre-voir Dieu lui-même couronnant tous ceux qui auront bien ſouffert & bien combattu.

Il faut dans l'homme quelque choſe de mâle, de ſublime & d'héroïque, s'il veut ſoutenir l'honneur de ſa dignité. Ces vertus s'acquierent en partie, lorſque les exemples & les exercices accoutument le corps à la patience & au travail. On ne trouve que de la puſillanimité, chez tous ceux qu'une éducation molle a formés. La délicateſſe

de leur corps annonce la foibleſſe de leur eſprit ; ils n'ont ni le courage de marcher, ni celui de ſouffrir, ni celui de s'élever ; on diroit qu'ils ſont toujours prêts à ſe briſer, & qu'ils n'ont point d'autre ame que la ſubtilité de leurs fibres & la ſenſibilité de leurs organes. On ſuccombe en conſéquence à la moindre douleur, & l'on n'a de force que pour ſe plaindre & s'impatienter.

Elevons nos ames, & nos corps nous ſembleront déja anéantis, ou du moins ils ne nous paroîtront que comme un grain de ſable qui incommode un voyageur, & qui l'arrête un inſtant. On reprend un nouvel être, lorſqu'on ſe dégage des ſens, & qu'on n'abandonne à la douleur, que la plus foible partie

de ſoi-même. Heureux le Chrétien! Il n'y a pas un malheur dont il ne triomphe. Auſſi devons-nous rougir pour ceux qui oſent appeller les Chrétiens vils & lâches. Où vit-on jamais plus d'héroïſme, que chez ces généreux athletes qu'une fureur idolâtre égorgea? Où trouver une vertu plus ſublime, que celle de mépriſer le blâme ou les louanges, les plaiſirs ou les maux, de fouler enfin aux pieds l'Univers, & de ne s'attacher qu'à Dieu ſeul? Que ceux qui ne ſentent pas cette grandeur, ſont à plaindre!



CHAPITRE IX.

Des Vérités.

RIEN n'eſt plus fort que la vérité ; ſi on peut l'altérer ou l'étouffer pour quelque tems, elle n'en reparoît enſuite qu'avec plus d'éclat. Combien de fois ne l'a-t-on pas vue, traveſtie par l'artifice des Courtiſans, reprendre à la mort des Souverains toute ſa ſplendeur, placer ſon Tribunal ſur leurs tombeaux, & prononcer les anathêmes qu'ils avoient mérités. Si l'on connoiſſoit tous les rapports de la vérité avec Dieu même, & toutes les ſublimes idées qu'elle nous fournit, elle préſideroit dans les Cabinets des Princes, comme l'ornement de la raiſon

& l'honneur de l'humanité ; elle seroit ſur toutes les lévres, & l'on ne feroit jamais une démarche ſans la conſulter. On a beau célébrer les Miniſtres qui l'alterent, ériger en Reine des Sciences la Politique mondaine qui la foule aux pieds ; il y aura toujours des vengeurs de ſes droits qui annonceront le vrai, & qui, aux riſques de leur vie même, tonneront contre l'impoſture juſques dans les Cours des Souverains les plus deſpotiques. La vérité demeure éternellement ; en cela bien différente des modes, qui ne ſubſiſtent que quelques mois ou quelques jours.

Nous mitigeons ſi bien les vices, que par des adouciſſemens nous en ôtons la difformité ; le déguiſement prend le nom de prudence, la four-

berie celui de finesse. Nous avons sans doute oublié que tout ce qui excede le oui ou le non, tient du mal; & que toute parole qui n'est pas l'expression de nous-mêmes, mérite le blâme, & peut s'appeller une espece de sacrilege: car on profane la vérité qui est sacrée, toute les fois qu'on ose la déguiser.

Quelle conduite, que celles des hommes! Ils réalisent des chimeres, & ils traitent de fables les plus grandes vérités, ou du moins ils les oublient comme des choses qui ne les affectent, ni ne les intéressent. Qui est ce qui pense aux terribles conséquences d'une éternité qui va tout à l'heure s'ouvrir? Qui est-ce qui s'imagine que Dieu lui-même réside en nous, qu'il entend nos plus secretes pensées, & qu'enfin il

doit

doit les peſer & les juger ? Qui eſt-ce qui médite ſur les prodiges de notre Religion ? Qui eſt-ce qui ſe perſuade que nos biens & nos honneurs feront peut-être notre malheur éternel ? Qui eſt-ce qui ſonde les abymes de ſon cœur, pour y rechercher la lumiere intérieure qui nous éclaire & nous vivifie, & que nos paſſions obſcurciſſent ? Si quelques vérités nous frappent, ce ne ſont que des vérités inutiles, des vérités mortes, telles que des intérêts temporels, des calculs, des combinaiſons, des découvertes, qui ne nous rendent ni plus ſages, ni plus heureux. Celui qui eſt la voie, la vérité, la vie, nous a cependant enſeigné la ſcience qui doit nous occuper. Il ne nous a entretenu ni des points mathématiques, ni des aſtres,

ni des phénomenes de la nature; il n'a remué ni des coquillages, ni des pierres: mais il nous a ſans ceſſe répété de renoncer à nous-mêmes, de pratiquer les bonnes œuvres, de croire à ſa divine parole; parceque réellement voilà les vérités eſſentielles, les vérités vivantes, qui ſont analogues à notre être, qui l'étendent, l'élevent, & l'éclairent.

Je ſais que les circonſtances de la vie exigent qu'on s'applique aux affaires temporelles, qu'on cultive les Sciences, & que, juſques dans les Livres ſaints, on découvre une politique qu'il faut employer à propos: mais s'il s'agit de faire un menſonge, ou de deſſécher ſon cœur dans l'étude de la Phyſique ou des Loix, c'eſt alors que les éternelles vérités doivent reprendre leurs droits, &

qu'il faut faire un divorce continuel avec toute diſſimulation & toute étude dangereuſe. Quiconque ne ſe ſoutient que par l'artifice & le menſonge, bâtit une maiſon de ſable, toujours prête à écrouler.

C'eſt par cette raiſon que la Religion ſeule, comme l'ouvrage de la vérité, ſe ſoutiendra toujours au milieu des erreurs, tandis que les Empires les plus floriſſans diſparoîtront tour-à-tour. Il faut la main même de l'Eternel, pour appuyer à jamais un établiſſement; toutes les ruſes ne ſont que des forces momentanées, incapables de réſiſter au choc des tempêtes. Il y eut un caractere de véracité chez nos Peres, que nous devons tâcher de retrouver & de reprendre, malgré les intervalles qui l'ont altéré : mais aujour-

d'hui l'on ſe rit de la ſincérité, au point qu'on nomme dupe quiconque agit dans la bonne foi. Il ſemble que la Politique à la mode, autrement l'art de mentir & de tromper avec délicateſſe & méthode, ſoit le chef-d'œuvre de l'eſprit humain. On érige en divinités ceux qui poſſedent cet art dangereux, comme ſi l'ame ne s'aviliſſoit pas en ſe donnant pour autre qu'elle n'eſt réellement. Nous avons vu des Auteurs ſe rétracter publiquement de leurs impiétés, & rire enſuite en ſecret de leur rétractation. Si de tels impoſteurs ſont dignes d'admiration, & même d'excuſe, qu'on nous diſe donc en quoi conſiſte la probité? N'eſt-ce pas donner de la fauſſe monnoie pour de l'or, & faire un commerce honteux d'hypocri-

ſie que les Payens mêmes avoient en horreur ?

Où eſt l'homme qui, comme ſaint Paul, pourroit dire aujourd'hui parmi nous: *Dieu ſait que je ne ments pas*? Si nos paroles ſont vraies, nos actions ſont fauſſes ; nous nous déguiſons à nous-mêmes nos propres défauts ; & après avoir commencé par nous tromper, nous trompons les autres. On n'a des téleſcopes que pour obſerver les aſtres, qu'on connoît beaucoup mieux que ſon propre cœur. Les lignes que le Mathématicien tire avec la plus ſérieuſe attention, ne ſont qu'une eſpece de méchaniſme qui n'arrive point aux premieres vérités. Il n'y a que l'élévation de l'ame, qui venant à ſecouer tout préjugé, nous rend à nous-mêmes, & nous fait conſé-

quemment entrevoir le principe, la fin & le lien de toutes les parties de cet Univers.

Quel contraſte parmi les hommes! Je les vois tous chercher la vérité, au point d'attacher une infamie au menſonge & à la duplicité; & je vois que perſonne n'eſt ſincere, & que nos ris & nos pleurs, nos ſatyres & nos éloges, ne ſont que des rôles de Comédie. Nous reſſemblons à ces Peintres inhabiles, qui ne ſavent faire que des copies informes. Notre cœur eſt preſque toujours loin de notre ame, & le portrait que nous faiſons de l'un & de l'autre n'a nul rapport avec l'original. Il reſte toujours au-dedans de nous-mêmes un ſentiment d'amour-propre ou d'intérêt, qui, ſourd & confus, ne peut ni ſe démêler, ni

ſe deviner. A peine l'enfant ſait-il bégayer, qu'il articule des menſonges. On nous accoutume de bonne heure à une miſérable duplicité ; & dès-lors nos diſcours combattent preſque toujours nos ſentimens. La candeur s'évanouit, à meſure que la raiſon ſe fortifie. Nous faiſons de notre vie même un Roman, par la contradiction perpétuelle qui exiſte entre nos actions & nos penſées. La conſcience elle-même nous abuſe ; nous prenons notre obſtination pour ſes conſeils. Ces malheurs, qui nous rendent autant d'hypocrites, ont paſſé juſques dans les campagnes, où la ruſe a pris la place de cette ancienne ſimplicité qui caractériſoit les Laboureurs & les Bergers. Cependant on n'eſt heureux qu'en s'élevant au-deſſus du torrent

des modes & des préjugés, en ne parlant que comme on penſe, & en trouvant ſes délices dans l'étude de ſoi-même.

Si l'on en croit nos prétendus Philoſophes, ce ſiecle, plus éclairé que tout autre, nous a dévoilé toutes les vérités. Nos Peres ignoroient tout, & nous ſavons tout. Voilà ſans doute un beau début : mais malheureuſement ce ne ſont que des mots. Si l'on excepte en effet quelques opérations chymiques, quelques expériences phyſiques, quelques découvertes dans la partie des Arts, nous n'avons aucun avantage ſur ceux qui nous ont précédés. Les mêmes obſcurités ſubſiſtent, & notre Philoſophie, quoique renouvellée en apparence depuis cinquante ans, nous laiſſe dans

le même doute ſur les eſſences des choſes, & ſur leurs cauſes. Comme les hommes s'égarent! Ils s'imaginent qu'en diſputant ſur une comete, qu'en analyſant une fleur, ou qu'en inventant une nouvelle mode, ils ont ſondé les profondeurs de la Divinité, & ſu ce qu'il faut croire, ou rejetter. On diroit, à les entendre, qu'un nouveau Légiſlateur s'eſt élevé parmi nous, & qu'il n'y a plus de ſecret dans l'Univers pour la raiſon humaine. A quels tems ſommes-nous réſervés! Ces viſions devoient-elles donc être le fruit de cette doctrine céleſte que la Religion nous enſeigne depuis dix-huit ſiecles? Un abyſme amene un autre abyſme. On n'a aujourd'hui d'eſprit, qu'aux dépens du bon ſens.

L'Univers eſt une vaſte Ecole ; où des Profeſſeurs de menſonge nous enſeignent l'impoſture de toutes parts : on a beau les appeller tantôt Politiques & tantôt Courtiſans, tantôt Phyſiciens & tantôt Orateurs ; ils n'en contribuent pas moins à perpétuer l'erreur. Il n'y a point d'homme qui ne fût effrayé des faux rapports & des calomnies qui circulent dans les Villes, & ſurtout dans les Cours. Le Cardinal Fleury diſoit ſouvent *qu'il n'entendoit jamais la vérité, que lorſqu'on liſoit l'Evangile.*

Cependant cette vérité eſt en nous ; mais loin de ſonder notre cœur, nous allons la chercher au milieu des aſtres, & dans les entrailles de la terre. Nous ne ſavons pas, ou plutôt nous ne voulons pas ſa-

voir, qu'une maxime qui réforme les mœurs & confirme la foi, vaut infiniment mieux que la progression de toutes les cometes, ou les découvertes des éclipses. Nos Villes, en conséquence, sont remplies de personnes qui n'étudient que des erreurs, ou des vérités inutiles. Cependant il nous faut des vérités de pratique, dont on puisse faire sa consolation & son profit dans les circonstances critiques, dans les évenemens inopinés, & dans le sein de tant de vanités qui nous travestissent. Notre ame est réellement le miroir de la vérité; il ne nous manque que le courage de le regarder.

Quels efforts n'avons-nous pas faits pour incorporer notre être avec le mensonge! la vérité, qui

nous a formés, nous avoit intérieurement enſeigné que notre ſubſtance n'a rien que de très réel, que notre immortalité n'a rien d'équivoque, que tous nos deſirs ne tendent qu'au ſouverain bonheur, que notre conſcience n'exprime que l'amour de l'ordre ; & nous avons héſité ſur ces faits, comme s'ils n'étoient que des chimeres. On diroit que la vérité, telle que la Lune dans ſon décours, ne nous offre jamais qu'un quart ou qu'une moitié de ce qu'elle eſt. Nous ne voyons que l'ombre de nous-mêmes, au point que ſouvent nous croyons n'exiſter que d'une maniere accidentelle & momentanée.

Cependant quels commerces de vérités entre le Ciel & la Terre, depuis que le monde a connu le vrai

Culte! On a rejetté ces ſyſtêmes bizarres, fruit d'une étude orgueilleuſe & ſtérile, pour adopter des raiſons de conduite & de crédibilité hors de toute ſuſpicion. Un Payſan, moyennant les lumieres de la révélation, ſait plus de vérités, que toute la Philoſophie Payenne n'en a découvert. Eh quelles vérités! celles qui nous rendent à nous-mêmes, & nous rappellent à Dieu. En vain nos beaux eſprits affectent de mépriſer ces avantages incomparables, pour puiſer des connoiſſances ſcientifiques : il y aura toujours dans cette vie un voile épais qui nous dérobe les cauſes de tout ce que nous appercevons. *Moliere*, cet Auteur comique, nous paroît ſans doute ridicule lorſqu'il dit, dans une de ſes Comédies, qu'on

donne tel remede pour purger, parcequ'il purge ; & cependant, si nous allons à la source de notre savoir, nous n'en connoissons pas davantage. C'est la réflexion d'un Auteur plein de mérite & de talens.

David gémissoit de ce que les vérités étoient affoiblies parmi les hommes : mais quels soupirs ne pousseroit-il pas aujourd'hui à la vue de nos erreurs ! Tout nous masque tellement le vrai, que nous sommes encore heureux si l'on nous présente au moins du vrai-semblable. Il n'y a pas jusqu'au récit d'une chose arrivée sous nos yeux, qu'on ne défigure de maniere à la méconnoître. Chacun imagine, interprete, commente, devine ; de sorte qu'il faut sans cesse suspendre son jugement : mais cela est impossible, à moins

qu'on n'éleve l'ame, & qu'on n'emprunte une étincelle de la lumiere indéfectible. L'heure de la mort eſt l'heure de la vérité.

Il n'eſt point à craindre qu'un homme qui éleve ſon eſprit juſqu'à Dieu, ſe dégrade par des menſonges & des ruſes. Il agit dans toute la candeur, ſans recourir à des ſubterfuges, ni ſans craindre les mauvaiſes interprétations qu'on pourroit donner à ſes démarches. Il ne veut que le témoignage du Ciel & celui de ſon cœur, parcequ'il n'attend de bonheur que de lui-même & d'en-haut. Si on le condamne, il ne s'en afflige que parcequ'on outrage la vérité; & ſi on l'approuve, il ne s'en réjouit que parcequ'on reſpecte la juſtice. Loin d'ici ces eſprits puſillanimes & inquiets, qui ſe nour-

riſſent de doutes & de défiances, vivent dans de continuelles allarmes, & s'inquietent ſans ceſſe de ce qu'on dit ſur leur compte! Une ame innocente & pure croit que toutes les autres ames lui reſſemblent.

On prend très facilement le change ſur le chapitre de la vérité. Les uns la croient toujours douce & complaiſante, & les autres ſe la figurent toujours farouche. Mais la vérité prend différentes formes & différens tons, ſelon les circonſtances. Elle tonnoit dans la bouche du divin Légiſlateur contre les Phariſiens, & elle conſoloit les pécheurs. Tantôt elle parle clairement, & tantôt en paraboles; tantôt elle careſſe, & tantôt elle ſévit; tantôt elle blâme, & tantôt elle loue. Semblable aux abeilles, elle a ſon ai-

guillon & ſon miel. On la juge ordinairement téméraire, lorſqu'elle reprend avec autorité; & on la déclare enſuite courageuſe, lorſque les paſſions & les hommes ont diſparu. Ainſi pluſieurs Saints paſſoient, de leur tems, pour des fanatiques, & ſont *aujourd'hui révérés parmi nous avec raiſon, comme des Apôtres.*



CHAPITRE X.

Des Opinions.

LE monde, aſſemblage bizarre d'opinions plus extravagantes les unes que les autres, exerce tyranniquement ſon empire ſur les eſprits. Chaque Nation a une maniere de penſer, analogue au gouvernement & au climat, qui perce juſque dans les geſtes. Les mœurs & les ſciences elles-mêmes ſe modifient ſelon les lieux & les tems. Si les anciens Romains euſſent vêcu dans la Laponie, ou mille ans plus tard, ils étoient un Peuple tout différent. Nous empruntons juſques chez nos voiſins des différentes manieres d'être; on trafique les préju-

gés comme la marchandiſe. Ce ne ſont d'un Pôle à l'autre que des échanges d'erreurs, & il n'y a que la vérité qu'on ne cherche point à répandre, ou qu'on ne répand qu'avec des précautions qui l'alterent & la défigurent. Nos paſſions, telles que ces nuages ténébreux qui promenent la grêle au milieu des airs, entraînent preſque toujours avec elles des ridicules ou des menſonges.

Mais ce qui doit réellement nous allarmer, c'eſt que nous voulons que nos opinions aient la force de la vérité, & que notre obſtination puiſſe réaliſer ce que notre imagination nous repréſente. Nous prenons en conſéquence un ton d'autorité qui étonne, & qui ne convient qu'à des hommes inſpirés. Combien de

Philoſophes, qui n'ont acquis de la célébrité, qu'en faiſant beaucoup de bruit! combien d'Ecoles, qui n'ont enfanté des Docteurs que pour accréditer des paradoxes & un jargon tout-à-fait inintelligible! Nous copions encore les ſentimens des Anciens ſur les cauſes occultes, quoique nous les décorions du beau nom de matiere ſubtile ou de celui d'attraction, termes réellement ſynonymes. Il ſemble qu'il y ait un pacte entre nos paſſions & nos ſens, qui nous force d'embraſſer l'erreur. Il ſuffit qu'un Ecrivain ſoit à la mode, pour que ſes rêveries les plus bizarres paſſent de main en main, comme le chef-d'œuvre d'un bon goût, quoiqu'il ſoit inconteſtable que le bon goût ne ſe rencontra jamais qu'avec le vrai.

Si l'on veut parcourir le Traité de M. Saint-Aubain ſur l'opinion, on ſera allarmé de voir comme on a traveſti les connoiſſances humaines. Ce ne ſont plus les conſéquences d'une Philoſophie ſimple & éclairée, mais les rêveries de l'ignorance & de la paſſion. Lorſque la raiſon vient à examiner de ſens froid nos Bibliotheques, ou à conſulter nos Académies, on découvre bientôt qu'à l'aide de quelques mots impoſans, & de quelques phraſes artiſtement cadencées, on gliſſe les choſes les plus étranges. Cela paroît ſenſiblement dans nos Theſes, qui, toutes dégagées qu'elles ſont du ridicule des ſiécles paſſés, n'en contiennent pas moins d'abſurdités. L'homme ſubſtitue preſque toujours ſes caprices à la place de la

raiſon. On aime à ſe revêtir des préjugés à la mode, & à ſe croire l'organe de la vérité, de maniere qu'on ne voit jamais un Profeſſeur changer de *ſentiment*, quelques bonnes raiſons qu'on lui oppoſe.

La vie la plus longue ne ſuffiroit pas pour recueillir les diverſes opinions qui partagent les peuples, & qui ſe ſont répandues ſur la terre, preſque dès le moment de la création. Par-tout on trouve des veſtiges de la foibleſſe de l'eſprit humain, & de ſon ardeur à ſaiſir le faux, & à s'en parer comme d'un magnifique ornement. C'eſt l'opinion qui a enfanté tous les ſyſtêmes, & amené toutes les héréſies; c'eſt l'opinion qui a produit la fauſſe conſcience, & la morale corrompue; c'eſt l'opinion qui a excité

tant de diſputes, qu'on ne ſauroit ſe rappeller ſans effroi; c'eſt l'opinion qui a défiguré preſque toutes les hiſtoires, & qui eſt la ſource de ces fables ridicules, ainſi que de ces apparitions dont le monde ſe trouve infeſté: c'eſt l'opinion qui nous met en contradiction avec l'expérience & la raiſon; qui tantôt nous rend le jouet de l'orgueil, & tantôt de l'ambition. De ſiecle en ſiecle elle s'annonce ſous une nouvelle forme, mais preſque toujours fauſſe, & toujours ſéduiſante.

Que ne dirai-je point ici des modes qui ſont ſon ouvrage, ſi la dignité du ſujet que je traite ne m'empêchoit d'entrer dans des détails auſſi puériles? Je dirois que chaque jour, & preſque chaque heure, voit éclore des frivolités qui

nous aviliſſent, & qui n'ont pas d'autre origine que le préjugé ; je dirois qu'on n'apperçoit plus en nous que des geſtes, des grimaces, & un certain clinquant dont nos peres auroient rougi ; je dirois que nos converſations, nos lectures, nos plaiſirs, & nos ſuperfluités que nous nommons beſoins, ont quelque choſe de ſi neuf & de ſi extraordinaire, qu'on croiroit que nous voulons nous moquer de nous mêmes. Il faut maintenant ſavoir la généalogie des étoffes & des bijoux, comme on ſavoit autrefois celle des familles ; il faut connoître toutes les poudres, tous les fards, & s'en faire un catalogue exact qui orne l'eſprit; il faut avoir un langage tout composé de mots ſémillants, de ſuperlatifs nouveaux, & n'eſtimer que

que le ſtyle en découpure, & des phraſes en miniatures. Il faut enfin ſe rendre le panégyriſte outré des livres impies & licencieux, quoique pour l'ordinaire on ne les ait pas lus, ou qu'on ne les entende pas, & arborer l'incrédulité comme le ſignal des beaux uſages.

C'eſt ainſi que l'opinion ſe métamorphoſe ſous toutes ſortes de figures, & qu'elle perſuade aujourd'hui preſqu'à toutes les Nations, qu'il n'y a que les modes qui ſoient ſupportables. Ces maux, ſans doute, ne peuvent durer; mais comment rejoindrons-nous cette ancienne ſimplicité, & cette raiſon primitive qui nous ont réellement abandonnés? Je crains bien que ce ne ſoit l'ouvrage de la poſtérité, & que nous ne mourions au milieu de

nos préjugés. La vérité, quoique perpétuellement en nous, n'eſt pas toujours à notre diſpoſition.

Cependant, malgré nos remarques ſur les opinions, nous devons convenir qu'il y en a qui contribuent à rendre les hommes heureux. Ainſi, celui qui vit dans un Etat Républicain, gagne beaucoup à croire que ſon gouvernement vaut mieux que la Monarchie; ainſi celui qui obéit à un Monarque, trouve un grand avantage à ſe perſuader que la félicité des Peuples dépend d'un Roi; ainſi chaque Nation goûte une ſatisfaction dans ſa maniere d'être. Il nous faut dans cette vie des bonheurs relatifs ſelon les circonſtances, les tems & les lieux, juſqu'à ce que nous ſoyons tous rappellés au bonheur invariable &

eſſentiel qui doit être notre partage pendant l'éternité. La plupart des biens ou des maux temporels, ne giſſent que dans l'opinion. Si l'Artiſan préfere ſon ſort aux conditions les plus brillantes, il eſt véritablement fortuné. Nous trouvons ordinairement plus de richeſſes dans notre imagination, & plus de plaiſirs, que dans toutes les poſſeſſions. La ſeule eſpérance vaut preſque toujours mieux que la réalité.

Mais, c'en eſt aſſez ſur l'opinion. Nous laiſſons le ſoin à quelque Ecrivain plus habile, de la peindre comme le germe des cabales, des ſciences, des goûts, des jugemens, qui partagent les eſprits, & qui font que le même ouvrage enchante celui-ci, & déplaît à celui-là; que le

même trait d'éloquence fait rire l'un, & pleurer l'autre ; & que la même perſonne paroît ici folle, & là remplie d'eſprit. Il nous ſuffit d'encourager l'ame, à la vue de tant d'idées diverſes, à choiſir celles qui ſont utiles & ſolides, & à s'élever au-deſſus des préjugés qui aſſiegent la raiſon. On parvient à ce bonheur, quand on s'applique à contempler l'immuable vérité. Alors on ſait que l'erreur eſt l'appanage de l'humanité, & qu'on doit en conſéquence ſe défier de tous les ſyſtêmes & de tous leurs rapports ; alors on n'eſt ni l'ami de *Deſcartes*, ni de *Nevvton*, mais de l'expérience & de la raiſon : alors on s'attache fortement à la Religion, comme à la ſeule colonne inébranlable au milieu des révolutions de cette vie.

Il y a trois eſpeces d'hommes dans l'Univers qui favoriſent les opinions, & qui les embraſſent de tout leur cœur, ſans même s'en appercevoir. Premierement ceux qui reçoivent toutes les idées, mais qui n'en gardent aucune; & ce ſont les hommes volages & legers : ſecondement ceux qui n'en peuvent jamais recevoir qu'une à la fois, mais qui la conſervent comme une déciſion infaillible ; & ce ſont les obſtinés : troiſiemement ceux qui en ſaiſiſſent deux toutes contraires; & ce ſont ceux qui ne ſe trouvent jamais d'accord avec eux-mêmes. Je ne vois qu'un très petit nombre de Sages au milieu de tant d'inſenſés. Les perſonnes qui donnent accès à toutes les idées, & qui, après les avoir mûrement examinées, rejet-

tent les fauſſes, & s'attachent aux vraies, voilà des ames qui s'exaltent, qui cherchent dans elles-mêmes la route qui conduit au mieux, & qui ne conſiderent que la lumiere intérieure comme leur guide & leur appui.

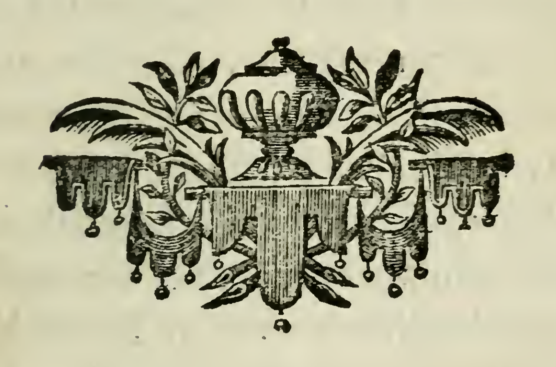
Nous devons maintenant dire un mot de cette ſorte d'opinion qu'on appelle prévention, & qui, ſans contredit eſt des plus dangereuſes. Les Grands, toujours environnés de flatteurs, s'y livrent plus que perſonne. Combien d'hommes mépriſables, que la prévention a élevés; & combien de Savans & de Sages, qu'elle a écartés! Le moindre mot que la malignité prononce au milieu d'une Cour, devient ſouvent la ruine des plus honnêtes gens. On ne penſe pas que la cabale ne man-

que jamais de faire ses efforts contre le vrai mérite ; & on le punit, ou on l'humilie , sur la moindre délation. Encore si l'on ne se prévenoit qu'en bien , cet inconvénient n'auroit pas le danger de l'excès contraire ; mais on croit toujours plutôt le mal : de sorte que s'il faut milles paroles avant de déterminer un Grand en faveur du Sage, une seule suffit pour l'indisposer. Ces miseres naissent du levain de notre corruption , qui fermente à proportion que nos passions trouvent à se satisfaire. Le Souverain éclairé a des yeux qui pénetrent de toutes parts, & il sait que tout homme qu'il veut avancer , ou récompenser , devient en butte à une multitude d'envieux. Il connoît, à mesure que son ame s'éleve, que la prévention est le plus

terrible écueil des Grands, & que presque tous viennent s'y briser.

Si l'on savoit réflechir, & s'élever au-dessus de soi-même, les opinions, de quelqu'espece qu'elles fussent, ne serviroient qu'à notre avantage. On regarderoit celles qui sont dangereuses, comme le contre-poids de notre orgueil, & l'appanage de notre ignorance; & l'on emploieroit celle qui sont bonnes, ou même indifférentes, à recher-cher le vrai. C'est ainsi qu'ont fait certains Philosophes, qui sur un fond d'hypotheses raisonnables ont appuyé des vérités. Toute opinion qui ne fronde ni la Religion, ni les mœurs, & qui ne tend point au fanatisme, exige de la tolérance. La Société n'est qu'un assemblage d'opinions diverses, où chacun se

réſerve le droit de penſer comme il veut. Plût à Dieu qu'on en fût bien convaincu ! Les diſputes ceſſeroient, & nos Ecrivains ne ſe donneroient pas en ſpectacle par un acharnement horrible à ſe déchirer. On prend l'enflure du cœur pour l'élévation de l'ame, & l'on ne veut plus céder.



CHAPITRE XI.

Des Travaux.

ON ne sauroit trop estimer le travail. Il est le devoir commun à tous les hommes, l'ennemi des vices, & le mobile ainsi que le maintien de la Société. Chacun doit travailler au bien de la Patrie ; le Laboureur par ses sueurs, l'Artisan par son industrie, le Savant par ses veilles, le Ministre par sa prévoyance, le Souverain par ses bienfaits. Tout nous annonce que cette vie n'est point le séjour du repos. Le Ciel, dans un mouvement qui ne s'interrompt jamais, produit successivement les saisons ; la Terre dans un enfantement continuel, engendre

des plantes & des fleurs ; la Mer, dans un flux & reflux toujours également régulier, se prête au transport de nos vaisseaux, & nous renvoie une partie des richesses qui sont dans son sein. Notre corps même, par la circulation de son sang, & notre ame, par le renouvellement assidu de ses desirs & de ses pensées, nous instruisent que tout être naît pour travailler. L'abeille compose son miel, le ver sa soie, l'araignée sa toile, le bœuf trace des sillons, le cheval porte des fardeaux, le castor se bâtit des maisons, le renard vit de son industrie, & il n'y a pas jusqu'à la fourmi qui ne condamne le paresseux.

Chaque Ouvrage devroit se considérer comme un tribut payé à la Patrie, à l'humanité, & à la Di-

vinité même, qui nous ordonne de manger notre pain à la ſueur de notre front. Mais oſerions-nous bien préſenter nos travaux ſous cet aſpect? Nos veilles n'ont ordinairement pour objet qu'une ambition démeſurée, qu'un orgueil inſenſé, qu'un intérêt ſordide, & ſouvent qu'une frivolité ridicule. Les Grands ne cherchent qu'à enrichir leur famille, & qu'à s'agrandir par des moyens qu'on rougiroit de détailler; les Tyrans ne penſent qu'à ſe faire un nom, aux dépens de la vie du malheureux qu'on égorge comme un agneau; les Auteurs n'ont en vue que la gloire ou le gain, & conſéquemment ils ne penſent qu'à flatter le goût du ſiecle. Cependant c'eſt le motif qui donne le mérite aux travaux. Si les plus magnifi-

ques exploits ne ſe rapportent à la vérité, ils ſe diſſipent en fumée. Chaque homme eſt comptable à la Religion & à l'Etat de ſes travaux, même domeſtiques.

Ce ſeroit ici le lieu de peindre le danger des mauvais Livres, & de faire voir le tort que cauſe le travail d'un Ecrivain impie ou licencieux. Mais comme ces malheurs ſont d'une évidence inconteſtable, il eſt inutile d'en parler. Je voudrois ſeulement que les Gouvernemens impoſaſſent un ſilence éternel aux Auteurs téméraires qui frondent la vérité, ainſi qu'à ceux dont les productions n'ont rien d'utile. Chacun ſe met ſur les rangs pour faire imprimer; & tel qui devroit être Artiſan, devient Poète ou Romancier. Les Etats en conſé-

quence perdent nombre de Citoyens, dont le ſang ou les ſueurs auroient ſecouru la Patrie. Il y a des perſonnes qui ont négation pour écrire, comme d'autres pour lire.

Tout travail n'eſt donc pas bon, parcequ'il eſt travail. Les chenilles & les guêpes ſont laborieuſes, & il ne réſulte rien de leurs ouvrages. On déteſte l'inſecte qui ronge les feuilles & les fleurs. Si nos peines & nos ſueurs n'ont leur utilité, nous avons perdu notre tems, & nous ſommes des êtres morts. On ne peut auſſi trop déplorer la manie de ces perſonnes futiles, qui ne s'appliquent qu'à des modes, qui font métier de raffiner les goûts, & de procurer des ſenſations nouvelles. La poſtérité gé-

mira, en apprenant tout ce que nous faiſons pour enrichir des Artiſtes ſuperflus. Combien d'hommes à qui il faudroit arracher l'aiguille & le pinceau, & les envoyer à la charrue! Les terres languiſſent, depuis que tant de Manufactures, uniquement inventées pour favoriſer le luxe & la vanité, enlevent les Laboureurs. On a oublié que notre premiere occupation fut l'Agriculture, & que la qualité de berger s'allioit autrefois avec celle de Roi. Un Danſeur ſe croit un perſonnage important, parcequ'on le lui fait croire; un Parfumeur ne changeroit pas ſon état pour celui d'un Maçon; un Symphoniſte s'eſtime beaucoup plus qu'un Cordonnier: & voilà comme inſenſiblement les travaux utiles ſont de-

venus méprisables, tandis que les talens frivoles se font révérer, & jouissent des mêmes honneurs qu'on accordoit autrefois à la Philosophie.

Les occupations de l'homme se trouvent tellement liées avec son bonheur, qu'il ne sauroit trop bien les choisir; & il doit se les rendre utiles & agréables, lorsqu'elles sont indépendantes de sa volonté. On donne ordinairement dans deux extrêmités tout-à-fait différentes: ou l'on se surcharge d'affaires inutiles, ou l'on néglige les essentielles. L'ordre exige que le travail soit relatif à nos talens & à notre état, & qu'on ne s'y livre qu'avec mesure. Il n'y a pas moins de danger à trop s'appliquer, qu'à ne rien faire, lorsque c'est une ap-

plication qui nous diſtrait du grand objet pour lequel nous avons été créés. L'étude ne doit être ni le fruit de l'orgueil, ni celui de la curioſité, ni une application à contre-tems. Une vie ſagement reglée ſe dirige comme le Ciel : le repos y ſuccéde au travail, de même que la nuit au jour ; & l'eſprit emprunte de Dieu ſa lumiere, comme la Lune tire ſa clarté du Soleil.

Si le Seigneur ne bâtit lui-même la maiſon, dit l'Ecriture, le travail des Ouvriers eſt inutile. Paroles ſacrées, qui nous annoncent combien il importe à l'homme de ne s'occuper que d'une maniere chrétienne. L'ame qui s'éleve, ſanctifie les travaux profanes ; elle leur donne une dignité, que tout l'éclat des honneurs ne ſauroit procurer. Ainſi

l'ouvrage le plus méchanique en apparence, eſt ſouvent plus agréable à Dieu que le livre le plus ſavant, où l'exécution du plus beau projet. Chacun doit ſe contenter de la portion de travail qui lui eſt aſſignée, & conſidérer que c'eſt un préſent de la Providence qui veut que nous nous ſanctifions par la réſignation. Mais on n'aime que les travaux honorables & bruyans : on veut que les affaires aient du relief, de l'éclat, & que toute occupation ſe rapporte à la fortune, ou à la renommée : on a même attaché une honte à ces labeurs obſcurs qui nous habillent & qui nous nourriſſent.

Malgré toute l'auſtérité apparente avec laquelle je parle du travail, je ſuis très éloigné de condamner certaines occupations que

l'uſage autoriſe. Je crois qu'il ſera toujours permis de s'appliquer par goût, & de ſe livrer à quelque paſſetems agréable, pourvu qu'il ſoit innocent. Je ne condamne ni le Poète, ni le Peintre : mais je deſire, ce que veut la vérité, qu'ils ne s'attachent qu'à des choſes honnêtes, & qu'ils cédent le rang aux Ouvriers dont la Société ne ſauroit ſe paſſer. Il ne faut pas croire que dans cette vie tout ſoit arbitraire, nous avons des regles immuables qui nous ramenent néceſſairement au vrai.

Je ne trouve rien de comparable aux travaux d'un Souverain, qui, toujours préſent à lui-même, veut tout voir, tout examiner, & deſcendre juſques dans les plus petits détails, ſans affoiblir en lui les

grandes idées; qui ſe fait rendre compte des négociations & des procès; qui donne audience aux Officiers & aux Magiſtrats, & qui les récompenſe; qui choiſit ſes Miniſtres avec réflexion, & qui partage avec eux le fardeau de la Souveraineté; qui prend juſques ſur le ſommeil le tems de lire & de prier. Voilà le véritable repos de l'ame dans le ſein même des travaux; voilà cette élévation qui ennoblit nos Ouvrages, qui donne au monde un ſpectacle d'admiration, & qui nous retrace l'image de la Divinité, dont la Providence s'étend juſques ſur le plus petit inſecte, ainſi que ſur la moindre fleur.

Fixons maintenant les yeux ſur l'application de ce vrai Savant, qui rend l'Univers le théâtre de ſes mé-

ditations & de ſes recherches, & qui en recueille la lumiere pour éclairer le Public. Heureux travail ! il diſſipe les erreurs, il combat les mauvaiſes maximes, & il reſtitue l'homme à lui-même, en le reſtituant à ſa conſcience & à ſon devoir. C'eſt dans ces occupations qu'il faut reconnoître l'eſprit. Jamais nous ne ſommes plus ſublimes, que lorſque nous nous élevons au-deſſus des préjugés. La grandeur d'ame mépriſe cette étude ſtérile & faſtueuſe, dont on ne peut extraire que des doutes & des ſophiſmes. Les Etats ſeront toujours intéreſſés à préférer les Ouvrages de bons ſens à ceux du bel eſprit, parcequ'il eſt néceſſaire de conſerver les droits de la raiſon, de maintenir la juſteſſe des idées, ainſi que

l'honneur de la Religion & de la Société. Les ames ont beaucoup perdu de leur courage & de leur grandeur, depuis que les lectures futiles ſont devenues à la mode. On prend, ſans s'en appercevoir, la teinture des Ouvrages qu'on lit, & l'on s'attenue à force d'entendre des ſentimens efféminés. Nous avons depuis un demi-ſiecle une tradition de frivolités qui ſe perpétuera, je ne ſais pas juſqu'à quand, mais qu'il ſeroit bien tems d'arrêter.

Si l'on penſoit ſérieuſement que c'eſt faire un larcin à la Société que de ne point travailler, ou de ne s'appliquer qu'à des riens, on s'occuperoit, & beaucoup plus utilement. La miſere & les déſordres ne ſe multiplient de toutes parts,

que parcequ'on n'aide point l'Etat par ſes ſueurs ou par ſon induſtrie. Nous voulons manger, & jouir de toutes les commodités de la vie, ſans contribuer au bien public; quoiqu'on n'ait droit à la nourriture, qu'autant qu'on travaille. Je ne ſais comment nous avons la hardieſſe de reprocher aux Mendians leur oiſiveté, nous qui perdons les jours à caqueter, à courir & à jouer. Quelle image aux yeux de la raiſon, que la vie d'un Grand, toute perdue dans des viſites, des Spectacles & des feſtins, & qui oſe enſuite ſe plaindre de ce qu'on n'a pas le tems de reſpirer!

Si notre condition nous laiſſe libres ſur le choix du travail, nous n'en devons pas moins être attentifs à ne nous occuper que d'une

maniere utile. Les arbres, tout inanimés qu'ils ſont, nous apprennent, en nous offrant leurs fruits, que chaque créature eſt faite pour le bien commun. Lorſqu'on n'a pas le talent de manier la plume, il faut prendre le compas, &, au défaut de celui-ci, ſe ſervir de l'aiguille, ou du pinceau. L'application eſt tellement notre partage, que nos yeux, notre langue, nos oreilles, nos mains, & même nos pieds, ont chacun la faculté de travailler. Combien d'hommes pourroient devenir tronc, ſans ſe reſſentir d'une pareille métamorphoſe, & ſans que cela nuisît à la Société? Ils n'ont des mains & des yeux que pour la forme; une molleſſe léthargique abſorbe toutes leurs fonctions, excepté celle de dormir, de digerer.

On

On diroit que nous ne ſommes que des êtres vils, & jettés ſur cette terre au haſard, & que nous n'avons ni années éternelles à méditer, ni bonnes œuvres à accomplir, ni récompenſe à eſpérer.

Il n'eſt pas concevable qu'avec les reſſources d'un être raiſonnable, nous paſſions la plûpart de nos jours dans l'ennui! Nous ne ſavons ni deſirer, ni penſer; & notre ame, quoique ſuſceptible à tout inſtant de réflexions & de ſentimens, paroît anéantie. Qu'eſt en effet l'ennui, ſinon une inaction de l'eſprit & du cœur? L'homme paroît exiſter, comme s'il n'exiſtoit pas; il ne ſait ni s'il doit marcher, ni s'il doit s'arrêter. Tout l'inquiéte, tout l'importune; ou plutôt rien ne l'affecte, & rien ne l'intéreſſe. Ses

ſens, complices de ſon imagination & de ſa mémoire, dont l'exercice eſt ſuſpendu, n'ont le courage ni de voir, ni d'entendre, ni de flairer.

Tant que l'ame demeure dans l'abjection, l'homme s'ennuie, parcequ'alors toute ſa reſſource n'eſt que dans les ſens qui ſont trompeurs. Et voilà pourquoi l'ennui eſt ſi commun; car on ne peut diſconvenir que les trois quarts du genre humain, & peut-être davantage, ſe laiſſent dominer par la chair & le ſang. Ni les affaires, ni les richeſſes, ni les plaiſirs, ni les honneurs, ne ſauroient préſerver les Grands d'une certaine plénitude ou ſatiété, qui les rend ſombres, mélancoliques, & indigens au milieu de l'abondance; ils eſ-

ſaient de tout, & chaque choſe leur paroît inſipide. Mais pour bien connoître l'ennui, il faut le voir dans les Cours & dans les antichambres. C'eſt-là qu'on le reſpire comme l'air, & qu'il répand un engourdiſſement ſur toutes les perſonnes. Madame de Maintenon, au milieu des plus magnifiques Palais & des plus rians plaiſirs, ſe plaignoit continuellement d'avoir perdu ſa félicité. Elle regrettoit cet état de médiocrité qui fait les deſirs du Sage, & qu'on peut dire l'aſyle du bonheur.

Je crois qu'il n'y a pas une plus grande tentation que l'ennui. Quiconque en eſt atteint, ne remplit ſes devoirs qu'avec dégoût, & ne trouve en ſoi-même que ſyndéreſes & déchiremens. Il naît ordinaire-

ment de l'oiſiveté, & on le diſſipe infailliblement lorſqu'on s'applique. Je voudrois en conſéquence qu'on travaillât ſans ceſſe, & qu'on fît ſuccéder les travaux du corps à ceux de l'eſprit. La véritable éducation eſt celle qui nous inſpire le goût de l'application. On n'a pas perdu ſon tems, ſi au ſortir d'un College, où l'on a paſſé neuf ou dix années, on ſait en quelque ſorte ſe ſuffire, reſter ſeul, & s'occuper. Tout devient intéreſſant à celui qui ſait uſer de lui-même, & profiter de ſa raiſon. Les idées le fixent, les penſées l'amuſent; & lorſqu'il ſemble les avoir épuiſées, il retombe ſur la lecture & ſur la converſation. J'ai connu des Chartreux, qui, quoique parfaitement iſolés, ne s'ennuyoient jamais. Les

exercices ſe ſuccédoient ſans interruption ; on ne quittoit la priere que pour un travail innocent, tel que celui de tourner, ou de cultiver un jardin. Auſſi puis-je dire avec aſſurance, après avoir vû trente Chartreuſes, & preſqu'autant de Cours, que les ſatisfactions du monde ne ſont pas comparables à celles des déſerts. Par-tout où l'ame ſe retrouve, on jouit de ſoi-même & de Dieu, & conſéquemment de la félicité. Si l'on étoit bien convaincu que nous ſommes plus grands que l'Univers, puiſque nous allons au-delà quand nous voulons donner carriere à nos penſées, on ne ſe croiroit ni captif dans une priſon, ni reſſerré dans un Cloître.

L'ennui ſemble être le lot des

Riches : ils ont beau appeller les Bals & les Spectacles à leur secours, se rouler dans des lits superbes, & ne marcher jamais qu'avec un cortege pompeux ; l'ennui les précede, les environne, & les suit. C'est un atmosphere qui les investit, & dont ils ne sauroient se dégager. Aussi tâchent-ils à chaque instant de varier leurs amusemens ; mais leur cœur, où gît le mal, ne sauroit se détacher de leurs personnes. Ils rampent continuellement malgré l'appareil de leur grandeur, & il faut s'élever. L'ennui, tel que les nuages, n'est qu'à une certaine distance de la terre ; de sorte que si l'on a le courage de s'élancer au-delà, on trouve une parfaite tranquillité.

Il n'y a point d'homme qui ne

ſe laſſe de lui-même, s'il ne vit avec lui. On veut toujours être partout où l'on n'eſt point, lorſqu'on ne fait point de ſon ame ſon meilleur ami. Il ne s'agit que de lui donner l'eſſor; & bientôt, comme un feu qu'on vouloit étouffer, & qui trouve une iſſue, elle pétille, elle s'élance, & elle dévore tout ce qui eſt terreſtre & charnel. Qu'il me ſoit permis d'inviter ici tous les hommes à deſcendre en eux-mêmes, pour pouvoir enſuite s'élever. L'ennui, ce fléau de l'Univers, qui ne s'eſt introduit dans le monde que parcequ'on ne ſe connoît pas, ceſſeroit de nous moleſter, ou du moins ſes impreſſions ne ſeroient que momentanées; car je ne prétens pas qu'on puiſſe abſolument s'en garantir:

d'ailleurs l'ennui eſt quelquefois néceſſaire pour nous avertir que cette vie n'eſt pas notre élément, & pour nous accoutumer à la patience ; on mérite, lorſqu'on s'ennuie par complaiſance ou par charité.

La cauſe de nos inquiétudes & de nos dégoûts, n'eſt donc réellement que la diſtraction de nous-mêmes. Quand on s'allie avec des objets extérieurs, on en devient l'eſclave. Le tems qui ne devroit nous tuer qu'une ſeule fois, nous tue à tous les inſtans par la maniere dont nous paſſons nos jours. Nous ne vivons jamais qu'en eſpérance, & le lendemain nous affecte plus que l'heure préſente. Cela eſt ſenſible dans un voyage : car au lieu d'y jouir de la beauté

de la campagne, & de nous rendre chaque inſtant agréable par nos obſervations, nous brûlons d'arriver. Mais comme il ſeroit inutile de détailler ces maux, ſi nous ne donnions le moyen de les guérir, ou du moins de les calmer, voici la maniere de diſſiper l'ennui.

L'homme doit penſer que ſa volonté n'eſt pas illimitée, & qu'il faut néceſſairement ſe contenter de l'endroit où l'on habite, & de la ſaiſon dont on jouit. La Providence, qui a déterminé le moment de notre exiſtence, & qui a choiſi ce tems au milieu de cette multitude de ſiecles dont nous ne ſaurions aſſigner la fin, a ſans doute le droit de nous placer où elle veut, & de nous envoyer les jours

comme il lui plaît, c'eſt-à-dire, chauds ou froids, ſereins ou pluvieux. Nous ne pouvons nous en plaindre, qu'en formant des lamentations criminelles, & même ridicules. D'ailleurs il faut nous diſtraire de ces néceſſités qui ſont indiſpenſables, en nous occupant d'une maniere relative à notre état, à nos beſoins, & à nos goûts. Si nous vivons à la campagne, il n'y a rien de plus excellent pour nous appliquer agréablement, que la Botanique; cette Science qui tranſforme une prairie dans un Livre, & qui nous fait lire ſur la moindre plante les merveilles du Créateur & les remedes à nos maux. Le Firmament, outre cela, devient un nouvel Ouvrage qui nous annonce & nous explique des mer-

veilles d'une autre eſpece ; de ſorte qu'au-deſſus de nos têtes, comme ſous nos pieds, nous trouvons des moyens admirables de nous occuper. Il n'y a pas juſqu'au ſable, qui, arroſé & cultivé, ne nous procure l'occaſion de contempler les productions d'une ſageſſe féconde à qui rien ne coûte, & qui fait, en ſe jouant, les plus grands prodiges. Si nous habitons les Villes nous trouvons d'autres reſſources qui ne ſont pas moins intéreſſantes. Les affaires s'y offrent comme d'elles-mêmes, les Livres y naiſſent ſous la main, & les entretiens des Sages, quoique partout aſſez rares, s'y renouvellent de tems en tems. C'eſt la diſtribution des heures, & la maniere de les employer, qui garantiſſent de

l'ennui. Quand je penſe qu'une araignée devint un ſujet d'amuſement à un Priſonnier qui languiſſoit à la Baſtille, je crois que tout objet peut nous diſtraire, ou nous occuper. *Donnez-moi un moment*, diſoit le Maréchal Fabert, *où je puiſſe ceſſer d'être homme, & je ne ferai rien.* Magnifique réponſe! mais qui condamne toute perſonne qui vit dans le déſœuvrement.

Que de belles penſées qu'on étouffe, & qui ſortiroient, ſi l'on avoit la méthode de travailler! Que d'utiles inventions qui naîtroient à chaque inſtant, ſi l'on avoit le courage de ſupporter la fatigue, & d'étudier! Ce n'eſt qu'à force de ſueurs, que le monde peut ſe perfectionner, & ce n'eſt qu'à force d'application, que nous pourrons

éviter les dégoûts d'une vie languiſſante & monotone. Rien n'engendre plus l'ennui que la volupté, parceque les joies terreſtres ne ſauroient faire notre bonheur. Cette mélancolie, ſi commune dans le ſiecle où nous ſommes, & que nous pouvons même appeller un mal à la mode, ne vient que de notre extrême ardeur pour le plaiſir. La ſatisfaction eſt la récompenſe d'une vie pleine, & non le fruit de la diſſipation & de l'oiſiveté. Le corps ne ſe trouve jamais mieux que lorſqu'il a travaillé, & l'eſprit plus ſerein que lorſqu'il s'eſt élevé. L'Eternité ſera aſſez longue pour nous repoſer, diſoit un Evêque plein de mérite & de jours.

CHAPITRE XII.

De la Liberté.

TOUTE ame qui s'éleve, eſt véritablement libre. Ce n'eſt que dans la dépendance des ſens, & dans l'aſſujettiſſement aux paſſions, que ſe rencontre l'eſclavage ; mais nous rejettons notre propre liberté, pour nous en former un fantôme. Il ſemble que la ſeule conſtitution des Gouvernemens doive déterminer notre bonheur. Les uns vantent les Monarchies, les autres les Républiques, comme la domination la plus heureuſe ; & il n'y a preſque perſonne qui ſache diſpoſer de ſon cœur, de maniere à ſe trouver libre dans tous les Pays. C'eſt ainſi que

les choſes extérieures agiſſent plus fortement ſur nous, que notre ame même. Si chaque homme penſoit qu'il a une ſouveraineté en propre, que toutes les révolutions ne ſauroient lui ravir, & qu'il peut exercer à chaque inſtant, il ſe croiroit indépendant, même au milieu du Deſpotiſme.

Que peut en effet la rigueur des Loix, contre un cœur plein de Religion & de probité ? Que peuvent des murs, contre un eſprit qui pénetre au-delà des cieux ? Que peuvent des fers contre la penſée qui dans un clin d'œil ſe promene d'un pôle à l'autre ? Que peut la mort même, contre une ſubſtance ſpirituelle qui ne ſauroit périr ? Ce point de vue fixe un Philoſophe, & le rend auſſi heureux chez les Na-

tions barbares, que chez les Peuples policés; au milieu des déserts, comme au milieu des Villes; dans les Cloîtres, comme dans les Cours. Notre ame n'ayant rien de corporel, cherche continuellement à se dégager des objets terrestres; & lorsqu'on l'y assujettit, on perd sa liberté. Cette seule réflexion suffit pour nous faire envisager autant de captifs, chez tous ces hommes qui nous éblouissent par leurs richesses & par leurs honneurs. Combien de Courtisans dont le bonheur dépend d'un geste ou d'un regard, & qui ne connoissent de félicité que le bon accueil d'un Grand, & quelquefois même de son Serviteur! Quelle honte pour l'humanité, de la réduire à de pareilles miseres! Notre ame ne doit-elle pas souffrir de se

voir l'esclave de tant de puérilités, & n'est-ce pas prostituer d'une maniere indigne son immortalité ?

Nous dépendons du monde, nous dépendons de la fortune, nous dépendons du tems, nous dépendons enfin & de la moindre goutte de sang qui circule dans notre propre corps, & du moindre sentiment d'estime ou de mépris qu'on nous témoigne ; de maniere que tout ce qui nous environne, forme autant de liens qui nous tyrannisent. Il n'y a que l'ame dans sa grandeur qui puisse se débarrasser de nos chaînes, les secouer, les rompre, & s'envoler : il n'y a qu'elle qui puisse nous rendre insensibles aux rapports, aux calomnies, & nous persuader qu'on ne verra jamais le vrai mérite sans ennemis :

il n'y a qu'elle qui nous place au-dessus de tous les Grands de la terre, & qui nous présente leur magnificence & leur orgueil, comme une véritable humiliation : il n'y a qu'elle qui diminue, ou plutôt qui qui anéantit aux yeux du corps, le monde & ses adorateurs. L'enfance, ce tems où nous vivons emmaillotés, sans force & sans vertu, n'est que le prélude de cette malheureuse captivité qui nous assujettit ordinairement jusqu'au tombeau. Le Philosophe est esclave de ses systêmes, le Poète de ses rimes, le voluptueux de ses amours, l'ambitieux de sa fortune, le Héros de sa réputation, le Joueur de son avarice, le Bel esprit de ses paradoxes, le Petit-Maître de sa futilité. On a beau nommer goût chaque passion qui nous

domine, nous n'en ſommes pas moins tyranniſés.

Ce poids de la chair qui nous humilie, ces ſenſations qui nous tiraillent, ces bienſéances de Société qui nous accablent, ſont autant de reſſorts qui nous courbent vers la terre, & qui nous empêchent de prendre l'eſſor. Si l'Evangile nous contraignoit à ſuivre les uſages du monde, c'eſt-à-dire, de faire de la nuit le jour, & à perdre tout notre tems en viſites, Spectacles, jeux & repas, nous regarderions la Religion comme le joug le plus inſupportable. Il n'y a point d'heure où nous ne reſſentions cette dépendance univerſelle, qui nous attache au plus petit objet; & il n'y a pas juſqu'au moindre bijou, qui ne nous rende eſclaves de ſa poſſeſſion, d'une

maniere étrange. Nous ſentons cette vérité toutes les fois que nous nous appercevons avoir perdu la moindre bagatelle ; car alors un ſerrement de cœur ſaiſit notre reſpiration, & nous jette dans les plus cruelles allarmes.

La liberté qui ſe change en ſervitude lorſqu'on la gêne, & qui dégénere en libertinage lorſqu'on lui donne trop d'eſſor, exige un honnête milieu. Elle nous montre ſes charmes dans un cœur Chrétien, & ſes déſordres dans une ame irréligieuſe. Ici, c'eſt un ſanctuaire dont Dieu lui-même a pris poſſeſſion ; là, c'eſt un ſéjour de confuſion dont la raiſon a horreur. Les jeunes gens qui vivent ſous la ferule de leurs Parens & de leurs Maîtres, attendent la fin de leurs exercices

& de leurs études comme leur délivrance; & ils ne quittent ce premier état, que pour paſſer dans le labyrinthe des paſſions, des affaires & des embarras. Nous allons de priſons en priſons, quand nous changeons de ſyſtême de vie. Ceux qui ne ſont pas enchaînés par leurs ennemis, le ſont par leurs amis; ceux qui ne ſont pas eſclaves de l'impiété, le ſont ſouvent de la ſuperſtition. Le ſein de nos meres nous offuſque, le berceau nous reſſerre, le monde nous captive, & il n'y a que le tombeau qui nous dégage; car alors l'ame entre dans ſes droits, jouit de Dieu, & devient parfaitement libre.

Ce n'eſt pas une liberté de faire le mal; Dieu eſt véritablement libre, & il ne peut pécher. Le mal dégrade

l'ame, cauſe des remords, & nous abrutit. On ne goûte plus ces charmes de la vertu qui mettent le cœur à l'aiſe, & qui le rendent plus immenſe que l'Univers. Heureux qui ne tient à cette terre que par l'extrémité de ſes pieds, & qui, déja au-deſſus de ce ciel matériel que nous voyons, goûte le plaiſir de converſer avec Dieu, & de ne dépendre que de lui ſeul ! Mais quelle force pour arriver juſqu'à ce point de perfection ! ce devroit être l'ambition de tous les hommes, & à peine y en a-t-il deux ou trois qui s'en occupent. On ne trouve d'ame libre que chez ce Laboureur, qui ſupporte ſon mal ſans jamais murmurer; ou chez ce Savant, qui s'oublie lui-même pour écouter la ſaine morale, & l'enſeigner; ou

chez cet homme agoniſant, qui, par la force de ſes deſirs, jouit déja de l'Eternité; ou chez ce Priſonnier, qui ne demande d'élargiſſement que le Ciel; ou chez ce Souverain, qui trouve tout ſon plaiſir dans ſon travail, & qui ne ſupporte ſa couronne, que dans l'eſpérance d'en avoir une éternelle; ou enfin chez le Solitaire, qui fait en eſprit le tour du monde, & qui en déplore la vanité.

Le Philoſophe n'eſt occupé qu'à couper les liens qui l'attachent à la terre. Aujourd'hui il déracine un défaut, demain un autre. Il ſait que plus nous voyons de perſonnes, & plus notre captivité s'augmente; que plus nous avons d'écus, & plus nous avons de tyrans; que plus nous poſſedons de dignités, & plus nous

ſommes dépendans. Les Domeſtiques mêmes, uniquement deſtinés pour nous ſervir, nous maîtriſent à meſure qu'ils ſe multiplient. Ce ſont autant de regards dont il faut ſe défier, autant de langues qu'on doit redouter. Quelle chimere de penſer ainſi, diront les gens du monde; mais quelle folie de ne pas penſer de la ſorte, dit la raiſon !

L'homme eſt né pour avoir toujours ſon ame entre ſes mains, & il l'abandonne à l'aventure, ſans s'embarraſſer ni ſi elle penſe, ni ſi elle s'éleve, ni enfin ſi elle exiſte. Nous ne reſſemblons plus qu'à ces inſectes dont on a arraché le cœur, & qui palpitent encore. Le monde fait de nous tout ce qu'il veut; mais en nous laiſſant croire que c'eſt nous qui agiſſons. Il ſeroit cependant

dant tems de nous restituer à Dieu, notre élément & notre vie, & de reprendre les droits d'un être raisonnable, que nous avons si étrangement profanés. Notre ame nous crie continuellement de secouer nos chaînes, & de nous débarrasser des voiles importuns qui nous offusquent : la vérité nous délivrera, si nous voulons l'entendre ; & on ne l'entend, qu'en faisant taire les passions.

On diroit que le monde se legue de siecle en siecle le déraisonnement & l'esclavage. Les Romains s'enchaînerent par l'ambition, les Grecs par la volupté, les Philosophes par l'orgueil, les Conquérants par la cruauté. Tout devient assujettissement & tyrannie, sous les dehors d'une apparente liberté. Chacun se

crut indépendant, au moment qu'il étoit entraîné par la force de ſa paſſion, & qu'il ſacrifioit ſon ame à la vengeance ou à l'amour. L'Univers ne nous offre de toutes parts que des monumens de ſervitude, & il n'y a pas juſques ſur les mauſolées, où l'on ne découvre combien les hommes furent toujours ſujets à la vanité. Eſclaves des erreurs, des modes, des plaiſirs, des richeſſes, de notre humeur, nous voilà dépeints au naturel, & d'où dérivent tous nos chagrins, tous nos remords, toutes nos frivolités, & voilà ce qui durera tant que nous vivrons, ſi par un effort digne de notre origine, nous ne pénétrons juſqu'au Ciel, le ſéjour du repos & de la liberté.

CHAPITRE XIII.

Des Vertus.

C'EST dans les attributs de Dieu, & dans leurs rapports avec notre ame, qu'on doit chercher les vertus. Elles ſont des ruiſſeaux qui découlent de cette ſource féconde, & qui s'étendent juſqu'au cœur. La vanité ſouilloit les vertus des Payens, la Religion purifie les nôtres. On ne ceſſe d'être profane, que lorſqu'on agit en vue de l'Eternité. Alors on ſe ſépare des objets terreſtres, on ſe renferme en ſoi-même, on ſent ſes ténebres & ſon vuide, & l'on ſe tourne vers Dieu. Le bruit importun des paſſions ceſſe peu-à-peu, le tumulte des penſées s'appaiſe, & tou-

te l'ame, réduite dans un ſilence profond, s'unit par une pente naturelle à l'Auteur de ſon exiſtence & de ſon immortalité, Ce ſont ces précieux moments qui engendrent les vertus; de même que les rayons du ſoleil, raſſemblés ſur un verre, produiſent une chaleur des plus fortes & des plus efficaces.

Il y en a qui s'imaginent, & ſurtout dans ce malheureux ſiecle où l'on veut tout ramener à la nature, que les vertus ne ſont qu'une douce ſenſation, ou le fruit du tempérament, ou enfin le charme d'une imagination échauffée; tandis qu'on ne peut les enviſager que comme une pente de l'ame vers Dieu, dont les plus ſimples ſe ſentent capables, & qui eſt compatible avec tous les devoirs de notre état mortel. Lorſ-

je ne veux que leur ſeul exemple, pour les convaincre du contraire. Qu'on examine en effet les actions de ces prétendus Héros, & qu'on analyſe toute leur vie; l'on trouvera des vices qui font horreur, & l'on verra que l'humanité même devient méconnoiſſable entre leurs mains. En vain ils affichent les beaux ſentimens, leur cœur les trahit; de ſorte que leurs vices, qui percent de toutes parts, ſervent au triomphe de la Religion d'une maniere éclatante. Qu'il eſt glorieux pour le Chriſtianiſme de voir que ceux qui le déchirent ſont capables des plus grands excès! & cela doit être; car quel frein pourroit retenir des hommes qui s'imaginent que tout meurt avec nous, & qui bravent les foudres du Ciel même?

Foibles mortels que nous sommes, nous ne voyons ni ne pouvons voir l'essence de Dieu, ni ses perfections dans leur immensité; mais nous en découvrons une image vivante dans nos vertus, qui, selon la remarque de saint Augustin, sont les dons du Créateur, & des rapports intimes entre lui & nous. Ce n'est, je l'avoue, qu'une perception infiniment petite de l'infiniment grand; mais c'en est une très réelle, & qui suffit pour nous donner une idée sublime du souverain Etre. Si l'homme en effet, qui n'est qu'un atome en comparaison de la Divinité, peut s'élever jusqu'au point de posséder des vertus éminentes & dignes de toute admiration, que sera cette Sagesse Eternelle, qui fait tout, & qui peut tout?

La continuelle diſtraction de nous-mêmes nous empêche d'être vertueux ; car ſi nous avions ſoin de nous examiner, nous aurions horreur du vuide qui ſe trouve en notre cœur, & nous ne penſerions qu'à le remplir d'une maniere utile. Ce *Moi* qui nous eſt ſi cher, dit le célebre *Fénélon*, n'eſt en quelque ſorte qu'une parcelle qui veut être un tout, & s'ériger en fauſſe divinité. Il faut renverſer l'idole, pour la réduire à ſa petite place. Dès qu'on aura fait cette opération, tout l'édifice s'élevera comme de lui-même, & la Religion ſe trouvera toute développée dans notre cœur. La grandeur d'ame eſt le véritable regne des vertus. Il n'y a que lorſqu'on rampe, qu'on ſe laiſſe dominer par l'amour-propre, ou par l'intérêt:

car il ſeroit ridicule de s'imaginer que l'orgueil nous éleve. Rien ne nous dégrade plus que ce vice honteux, qui annonce toujours un petit eſprit, ou de petits ſentimens. Auſſi ne le voyons-nous exercer ſon empire que ſur ces demi-hommes qui ont une fauſſe idée de la grandeur, & qui oublient leur ame immortelle, pour s'attacher à quelqu'ombre de gloire dont l'éclat finit auſſi rapidement qu'il a commencé.

Si l'on connoiſſoit les charmes de la vertu, c'eſt-à-dire, ſi l'on ſe plaçoit au-deſſus des choſes terreſtres, on préféreroit un acte de généroſité à la poſſeſſion de tous les biens, & l'on aimeroit mieux perdre toutes les dignités, que de mépriſer le moindre de ſes freres, que de ne pas lui rendre le ſalut, & de ne pas

l'obliger. Laiſſons les ames de boue ſe complaire dans leur ſot orgueil, & croire élévation de cœur ce qui n'eſt qu'une miſérable enflure : nous ſavons que Dieu déteſte les ſuperbes, & qu'il n'y a point de créature plus vile & plus malheureuſe, que celle qui encourt la haine du ſouverain Etre ; nous ſavons qu'ayant la raiſon en partage, il nous eſt plus ridicule de nous énorgueillir, qu'au ver de terre de ſe regimber.

Les faveurs du monde ſont incommodes, ou dangereuſes ; & cependant on les préfere communément aux vertus. Ces miſeres naiſſent de l'idée qu'on nous donne, dès notre enfance, des richeſſes & des honneurs. On les fait, pour ainſi dire, entrer dans notre cœur par les oreilles & par les yeux, tandis qu'on

nous peint la vertu comme quelque chose d'austere, & uniquement destinée pour les Cloîtres. On ne nous accoutume, ni à mettre notre corps d'intelligence avec notre raison, ni à commander à l'appétit, ni au sommeil. Les sensations parlent, & l'ame se tait. Les fables s'enseignent avant les vérités, & nous connoissons les divertissemens avant d'avoir entendu dire un mot de l'étude & des travaux. Il faut donc que l'élévation supplée à l'éducation, & que nous cherchions en nous-mêmes ce que nous n'avons pas trouvé dans nos Maîtres. L'ame est notre meilleur précepteur; & comme organe de la Divinité, elle nous inspire des sentimens & des idées qui nous spiritualisent & nous exaltent.

Je voudrois que la vertu, le ſeul tréſor que nous devons rechercher, nous fût préſentée avant tous les livres, & qu'on s'efforçât de nous l'inculquer, ſitôt que nous avons le premier uſage de raiſon. Les Sciences ne ſont pas utiles à tout le monde; les Arts ne ſont pas l'étude d'un chacun : mais la vertu appartient, pour ainſi dire, au genre humain, & il doit, en quelque ſorte, la ſucer avec le lait. Les Payens, plus attentifs que nous ſur cet article, ne recommandent que la pratique des vertus, comme cela ſe voit dans le Traité des devoirs de ſoi-même, par le célebre *Marc-Aurele*. Ils ſavoient qu'on eſt riche & grand lorſqu'on poſſede la ſageſſe, & que tous les titres du monde ne valent pas celui d'homme vertueux.

Qu'il eſt beau de détruire tout l'homme extérieur, d'aimer Dieu plus que nous, & de ne nous aimer que pour lui ! Il n'y a que la vraie vertu qui nous faſſe regarder cette vie comme une nuit obſcure, dont tous les plaiſirs ne ſont que des ſonges paſſagers, & tous les maux des dégoûts ſalutaires; il n'y a qu'elle qui nous engage à aimer notre prochain du fond du cœur, & qui nous rende ennemis des rapports, des médiſances, & des calomnies; il n'y a qu'elle qui nous applique utilement au travail, & qui nous communique une joie ſolide & toujours uniforme, dont les mondains n'ont pas la moindre idée; il n'y a qu'elle qui nous répete que nous ſerons bientôt des ſquelettes, qu'il ne reſtera pas dans tout cet Univers l'om-

bre même de notre existence, & que notre esprit ira bientôt, seul & sans appui, se présenter au tribunal de Dieu même; il n'y a qu'elle qui dérobe à nos yeux le clinquant de ce siecle, & qui nous fasse entrevoir le gouffre immense de l'Eternité. La vertu est donc notre meilleure amie, & il n'y a rien que nous ne devions tenter pour entrer dans sa confidence.

Mais c'est sur le Trône qu'il faut voir briller les vertus, lorsque la Providence, pour nous consoler & pour nous instruire, permet qu'elles y montent. Spectacle ravissant, spectacle unique, spectacle que nous voyons, & qui durera longtems, si les desirs de l'Univers sont exaucés! Que tous nos esprits s'élevent, que tous nos regards se por-

tent vers cet objet ; & nous appercevrons une ame généreuse & magnanime, qui, grande par ses sentimens, par sa Religion, & par l'étendue de sa Monarchie, jouit d'une triple Souveraineté, que ni les Trajan, ni les Titus, n'ont pas eu le bonheur de posséder. Il faut des vertus chrétiennes, & les vertus les plus épurées, pour regner avec tant de gloire, & avec tant de solidité. Que fut la sagesse de ces anciens Monarques si célebres dans les Histoires! La raison n'y découvre qu'un vernis qui coloroit des cadavres dont la vérité avoit horreur. Notre Religion, bien différente du Paganisme, veut que l'intérieur réponde à l'extérieur, & que ni les pensées, ni les desirs, ne démentent les démarches & les actions.

Heureuse harmonie, qui unit l'homme à la divinité, de la maniere la plus intime & la plus sublime.

Les vertus, si je pouvois les peindre, paroîtroient les délices de l'ame, & son plus beau triomphe : on ne trouve que dans leur pratique cette grandeur & cette satisfaction qui doivent faire l'objet de nos recherches. Suivons par-tout les hommes vertueux dans leurs promenades, dans leurs lectures, dans leurs pensées, dans leurs affaires, dans le détail de leurs maisons; ils se tranquillisent, ils esperent, ils jouissent, & leur vie se passe dans la plus heureuse sécurité. Ni la faim, ni la maladie, ni les accidens, ni la mort, ne peuvent les séparer de Dieu, l'objet de leur amour. Tout inspire, & tout entretient la vertu

chez le Sage ; il la rencontre jusques dans la complaisance, & jusques dans l'ennui. On peut dire que la Providence, en nous créant libres, a multiplié de toutes parts les moyens de mériter ; mais nous négligeons ces secours, pour courir à notre perte. Nous ignorons que la paix d'une bonne conscience, est le seul plaisir qui puisse contenter un Etre raisonnable.

Il y a des vertus éclatantes, & des vertus domestiques ; & les unes & les autres, également respectables, acquierent une nouvelle force à mesure que l'ame s'exalte. Alors on devient inaccessible au dégoût ; alors, au-dessus de la fortune & de ses caprices, on est sa fortune à soi-même ; alors, au-dessus de l'ambition, on n'a que celle d'être heu-

que l'esprit s'éleve vers l'éternelle Vérité, le cœur se dégage, non-seulement des affections grossieres, mais des passions les plus raffinées. Toutes les sectes eurent quelqu'idée de cet état; mais elles le défiguroient par un mélange monstrueux de dogmes & d'erreurs: il n'y avoit que la Révélation qui dût mettre les choses dans l'ordre, & produire des vertus réelles. On n'est sage qu'aux yeux du monde lorsqu'on ne réforme point ses desirs, & qu'on ne renonce pas à soi-même.

Quelle chose merveilleuse que la vertu! Elle plaît jusques dans un ennemi, dit Cicéron. L'homme qui la possede, & qui en fait le trésor de son cœur, ne craint que Dieu; & toujours également juste, également humble, également raison-

nable, il n'a point de moment qui détruiſe en ſecret ce qu'il annonce en Public. Il pourroit avoir une maiſon de criſtal, être lui-même tranſparent, qu'on ne découvriroit aucun de ces défauts qui alterent la Religion ou la probité. Les affections des vrais Chrétiens ſont bien différentes de celles du monde. Les mouvemens de leur cœur tendent à Dieu avec une rapidité ſi violente, qu'ils entraînent avec eux tout ce qu'ils atteignent; comme les grands fleuves, lorſqu'ils ſe débordent, déracinent les arbres, & les emportent juſques dans la mer.

Nous connoiſſons des hommes téméraires qui publient de toutes parts dans des écrits impies, que nous n'avons pas beſoin de la Religion pour être réellement vertueux; mais

reux ; alors, au-deſſus des tonnerres, on ne craint pas plus la foudre que la mort. La mer eſt l'image des grandes ames ; quelqu'agitées qu'elles paroiſſent, leur fond eſt toujours tranquille. Il y a ſi long-tems que nous raſons la terre, qu'il faut enfin s'élancer au-delà de ſes vapeurs. Bien des eſprits n'ont été corrompus, que pour avoir reſpiré pendant quelque tems les exhalaiſons terreſtres.

Ce ne ſont ni les Aréopages, ni les Académies, qui nous rendront vertueux. En vain l'homme plante & arroſe, ſi Dieu ne donne l'accroiſſement. Les ſciences enflent le cœur, de maniere qu'on feroit une ample énumération de ceux que les connoiſſances humaines ont perdus ; mais les vertus, toujours dou-

ces, toujours modeſtes, n'inſpirent qu'une grandeur & une dignité analogue à l'excellence de notre ame. Auſſi n'y a-t-il de Philoſophes dans l'Univers, que ceux qui ſont vertueux. Toute étude qui n'a pas la vertu pour objet, & tout héroïſme qui ne l'a point pour baſe, n'ont que l'éclat du ſtras.

Les hommes vertueux, dit un Ancien, ſont plus ſages, même en dormant, que les ſenſuels dans leurs meilleurs momens. Le monde eſt autant occupé la nuit que le jour des Spectacles, des Bals, & de ſes amours. Toute ſon imagination ne ceſſe de ſe promener ſur ces ſortes d'objets; le trompeur eſt artificieux, même pendant ſon ſommeil, ainſi que le lâche eſt poltron. Les habitudes ſubſiſtent : l'innocence au

contraire, ſi ce n'eſt par hazard, ne rêve rien que de tranquille & de décent, parceque la nuit eſt ordinairement la repréſentation de la journée.

Deſcendons en eſprit dans le cœur du Juſte, déchirons ces voiles importuns qui nous dérobent la vue de cet ineſtimable ſanctuaire. Quel ordre! quels tréſors! quelles merveilles! Là tout eſt grand, parceque tout eſt vrai; là tout eſt immenſe, parceque tout tend à l'Eternité. L'amour de Dieu, l'amour du prochain, s'y échauffent, s'y enflamment, & conſument la cupidité. Nulles craintes, nulles inquiétudes, nuls ſoupçons. On y ſait que l'Afrique n'eſt pas plus loin du Ciel que l'Europe, & l'on ſe trouve bien dans tous les Pays; on y ſent que

cet Univers doit disparoître, & l'on soupire après les biens immortels; on y connoît qu'il n'y a que Dieu qui puisse consoler, & l'on s'attache à lui d'une maniere imperturbable; on y éprouve un calme & une joie que toutes les fortunes ne peuvent communiquer.



CHAPITRE XIV.

Des Défauts.

Les imperfections, appanage de notre humanité, étant le contrepoids de l'orgueil, ont leur utilité. La Providence, qui tire du bien du mal même, se sert de nos foiblesses pour nous rappeller à l'Etre souverainement parfait, & pour nous relever. Chaque défaut dont nous nous appercevons, devient une leçon qui nous avertit que nous sommes limités, & que notre ame se trouve dans un vase entierement fragile. D'ailleurs, cette multitude d'imperfections qui circulent dans l'Univers, & qui sont les ombres du tableau, nous fournissent

l'occaſion d'exercer la charité. On ſent qu'on doit pardonner aux autres, pour qu'ils nous pardonnent; & que la Société n'eſt qu'un commerce de patience, où il faut néceſſairement ſouffrir.

La Philoſophie Payenne ſe vantoit d'être ſans défaut, & la Philoſophie Chrétienne publie que tous les hommes en ont plus ou moins. Cet aveu, tout humiliant qu'il paroît, annonce de la grandeur, parcequ'il renverſe la préſomption. L'homme eſt également fou lorſqu'il ſe croit une bête ou un Dieu; & cependant ces deux extrêmités, ſi différentes partageoient, pour ainſi dire, l'Univers, lorſque la Religion vint faire connoître cette double abſurdité, dont la raiſon ſe rioit, mais qu'elle n'avoit pas aſſez de for-

ce

ce pour détruire. L'ame a donc repris ſes droits en rentrant à ſa place, c'eſt-à-dire, en ſe reconnoiſſant pour ſimple image de la Divinité, & pour une ſubſtance purement ſpirituelle. En vain on s'eſt efforcé depuis de répandre des nuages ſur cette vérité : ces tentatives n'ont ſervi qu'à couvrir de ridicules ceux qui l'avoient oſé. La raiſon ſe fera toujours diſtinguer de l'inſtinct des animaux, & elle agira contre elle-même, ſi jamais elle eſt aſſez téméraire pour ſe matérialiſer.

Les défauts qui nous défigurent ne s'accroiſſent que parceque notre ame ne s'exalte pas ; cela eſt ſi vrai, que, lorſque nous voulons caractériſer un homme ſans vertus & dominé par ſes paſſions, nous diſons qu'il n'a point d'élévation. Les étu-

des, ainſi que les affaires, la Religion, ainſi que la Politique, exigent qu'on ne rampe jamais. L'amitié n'eſt qu'intérêt, la charité qu'une compaſſion humaine, la vérité qu'un art, la politeſſe qu'une contrainte, la piété qu'une routine, chez les perſonnes qui ne s'élevent pas au-deſſus d'elles-mêmes. Il y a un ſceau de grandeur qui doit s'imprimer ſur toutes les actions d'un être raiſonnable; autrement on marche terre à terre, & l'on vit confondu avec le reptile & l'inſecte. La nature ne nous a pas donné des aîles, parceque notre eſprit, capable de prendre l'eſſor, peut voler au-delà de ce monde terreſtre.

Je ne prétends pas, malgré cela, qu'on puiſſe devenir parfait. Cha-

que homme eſt faillible, dit l'Ecriture ; & ſi l'un a les qualités d'eſprit en partage, il n'a pas ordinairement celles du cœur ; ou s'il brille du côté de la mémoire, il manque de jugement. On ne trouve ni homme ni ouvrage, qui n'ait un endroit ténébreux, parceque nous ne ſommes que les débris d'un monde défiguré par le péché. Cet ame même que nous devons élever, & qui doit nous corriger de nos vices, eſt ſujette à l'erreur & à la vanité : c'eſt pourquoi l'Apôtre dit clairement, que toute créature enfante & gémit juſqu'au grand jour du Seigneur, qui remettra tout à ſa place. Nous avons nos éclipſes comme la lune, nos brouillards ainſi que l'air, nos tempêtes ainſi que la mer. Nous ſentons continuellement deux vo-

lontés en nous-mêmes qui diſputent, qui combattent, & qui introduiſent une eſpece d'anarchie au fond de notre cœur, ſi nous n'avons ſoin d'implorer la raiſon, & de l'écouter.

Il n'y a point d'hiſtoire auſſi longue que celle de nos égaremens. Tantôt notre grande lenteur, & tantôt notre extrême vivacité; tantôt notre exceſſive baſſeſſe, & tantôt notre orgueil immodéré, donnent des ſcenes ſi cruelles, ou ſi ridicules, que les Tragédies & les Comédies, n'en ſont qu'une foible repréſentation. On peut même dire que la Société toute entiere n'eſt qu'un aſſemblage de paſſions & de défauts, qui ſe heurtent, qui s'accrochent, & qui engendrent la méſintelligence & la jalouſie. Combien l'intérêt

ne fait-il pas éclore de vices! combien notre humeur ne produit-elle pas d'impatiences & d'inquiétudes! combien notre tempérament n'excite-t-il pas d'antipathies & de dégoûts! Tout contribue à nous mettre mal avec nous-mêmes & avec les autres, tout nous ſouleve contre nos propres dévoirs.

L'Ouvrier qui apperçoit des défectuoſités dans ſon ouvrage, les corrige autant qu'il peut; & nous, moins jaloux de la gloire de notre humanité, qu'un Peintre ne l'eſt de ſon tableau, ou qu'un Horloger de ſa montre, nous laiſſons ſubſiſter nos défauts, & même s'accroître, ſans le moindre effort pour les réformer. Il ſemble qu'il nous eſt honorable d'avoir des défauts, & qu'il vaut beaucoup mieux être ſans ver-

tus, que ſans richeſſes. Nous ne deſirons que le plus parfait en Sculture, comme en Architecture; nous ne voyons avec plaiſir un parterre, qu'autant que l'ordre y regne; nous ne ſupportons un repas, qu'autant que la ſymétrie s'y obſerve; & nous ſommes nous-mêmes un ſpectacle d'horreur & de confuſion. C'eſt une preuve que nous ne vivons point en nous, mais dans tous les objets qui ſont hors de nous. Notre ame, par l'abus que nous en faiſons, eſt moins une ſubſtance ſpirituelle, qu'une odeur, qu'une couleur, qu'une ſaveur, qu'un ſon, puiſque, toujours enchantés de la matiere, nous ne penſons qu'à voir, qu'à ſentir, qu'à gouter.

J'oſe évoquer ici l'ame, comme on évoque les ombres des morts, &

la ſupplier d'apparoître au milieu de ces miſeres, pour qu'elle vienne nous reprendre & nous effrayer ſur l'état léthargique dans lequel nous languiſſons. Abſorberons - nous donc notre être penſant, & ne laiſſerons-nous exiſter que notre miſerable corps? Eh! depuis quand, lui qui n'eſt que l'eſclave, auroit-il droit d'en impoſer au Maître, & de le gouverner? Il n'y a qu'un effort ſur nous-mêmes, c'eſt-à-dire, une véritable élévation, qui puiſſe nous réhabiliter, & faire revivre ce bel ordre que nous avons interrompu. L'ame exaltée remet tout à ſa place, & elle emploie juſqu'aux imperfections mêmes pour nous perfectionner.

La jeuneſſe, lorſqu'il s'agit de défauts, ſe préſente la premiere à

l'idée, parcequ'il faut convenir que l'ignorance & l'indocilité causent plus de vices que tous les autres désordres. On fait le mal comme le bien, & l'on ne veut pas se persuader qu'il est mal, lorsqu'on n'écoute que soi. Je n'ai guere vu de jeunes gens, qui n'eussent la présomption de se croire parfaits. Ce n'est pas un petit ouvrage que de détruire un pareil orgueil; mais il faut plus de patience que de raisonnement, pour en venir à bout.

Il n'y a rien de plus épuré que l'ame qui s'exalte, & en même-tems rien de plus compatissant à l'égard des imperfections d'autrui. Quand on se trouve à la source de la vérité, on apprend à ne juger que selon la raison, & elle nous dit que nous devons supporter les défauts les

uns des autres. Loin d'ici ces hommes atrabilaires, qui; prenant leur mauvaiſe humeur pour la vraie Religion, maudiſſent impitoyablement quiconque a des vices! La charité, qui a la douceur de la colombe, comme elle en a les aîles, ne nous éleve que pour nous enſeigner la patience & l'amour du prochain. Le Légiſlateur ſuprême, notre modele & notre Maître, annonce à tout le monde qu'il n'eſt venu qu'à deſſein de ſauver les pécheurs, & l'on voit de toutes parts qu'il écoute, qu'il exauce, qu'il pardonne. Il faut que nous ſoyons bien pervers, ou bien ridicules, ſi nous ne voulons pas ſouffrir ce qu'il a toléré.

On a toujours dit que les fautes de fragilité devoient être excuſées

plus que tout autre vice. Mais on doit diſtinguer celles qu'on excite, de celles qui naiſſent par occaſion. Ce n'eſt plus la foibleſſe humaine qui agit chez une perſonne dont tous les ſens ne recherchent que le danger ; mais une corruption réfléchie. Il faut que les imperfections ſoient, pour ainſi dire, incorporées avec nous mêmes, puiſque malgré les nourrices qui nous châtient dès notre premiere enfance, malgré les maîtres qui nous inſtruiſent dans notre jeuneſſe, malgré les parens qui nous menacent ſans ceſſe, malgré les regards d'un monde ſatyrique qui ne cherche qu'à nous décrier, malgré l'intérêt que nous avons de nous faire une bonne réputation, enfin, malgré les anathêmes que la Religion prononce

contre ceux qui n'obſervent pas la Loi, nous demeurons ſurchargés de vices & d'erreurs. Il eſt vrai que tous ces avertiſſemens ſont pour l'ordinaire à pure perte, ſi l'ame ne prend ſon eſſor. Elle voit beaucoup mieux par elle-même, que par les yeux d'autrui, quoiqu'il ſoit eſſentiel de prendre des conſeils, & de fixer les bons exemples.

On ſe dépouilleroit de la plupart des défauts, ſi l'on avoit de la douceur dans le caractere; mais je ne ſais comment & pourquoi toute douceur paſſe aujourd'hui pour fadeur, de ſorte qu'on affecte de paroître difficile & hautain. Il n'y a de l'âpreté dans notre humeur, de la diviſion dans nos familles, de la hauteur dans notre maniere d'agir, que parceque nous n'avons ni clémence, ni do-

cilité. Cependant nous admirons avec une eſpece d'enthouſiaſme les Souverains qui ont de la bonté, & nous affectons de publier que ſi nous avions un Royaume à gouverner, nous ſerions affables & indulgens au ſuprême dégré. Mais en cela nous nous abuſons : car quelle apparence que, difficiles comme nous le ſommes à l'égard de nos domeſtiques, nous devinſſions bons tout-à-coup envers des Sujets ? L'homme ſe retrouve toujours, & plus que jamais à ſon deſavantage, s'il parvient à de grands honneurs. C'eſt ordinairement un coup de ſoleil qui tourne la tête.

On a long-tems diſputé ſi la femme avoit plus d'imperfections que l'homme, parcequ'on n'a pas voulu penſer que l'ame n'ayant point de

ſexe, les défauts étoient à peu-près les mêmes. Cependant, lorſque les femmes triomphent de leur foibleſſe, elles prennent un vol plus ſublime, parcequ'elles font plus d'efforts. Chaque ſiecle nous en offre des exemples mémorables, au point qu'on voit ſouvent l'Héroïne effacer le Héros. Il n'y eut que ſous la vertueuſe Débora, que le Peuple de Dieu ne s'abandonna point à l'Idolâtrie. Les femmes, naturellement douces & compatiſſantes, perſuadent ſouvent plus le reſpect & l'obéiſſance, que les hommes par la force. D'ailleurs, les grandes études nuiſent quelquefois au bon ſens, & mettent de la confuſion dans nos idées; tandis que le Sexe, plus attentif à n'écouter que la ſimple raiſon, eſt plus capable des grandes choſes.

CHAPITRE XV.

De la Proſpérité.

L'EXALTATION aux Dignités n'eſt ſûrement pas celle de l'ame, à moins qu'on n'ait le courage de les mépriſer, & de gémir bien ſincerement ſur les obligations qu'elles impoſent. Mais nous nous dépouillons de notre propre immortalité, pour en revêtir des honneurs tout-à-fait périſſables. Combien d'hommes, tyranniſés par l'ambition, ſacrifient leur réputation, leur repos, leur ame, dans l'eſpérance de jouir d'une conſidération arbitraire, & de poſſéder quelques rentes de plus ! La fortune a beau demeurer toujours incertaine, le

cercueil toujours ouvert; on accumule, comme ſi les revers ou la mort étoient ſimplement un ſonge qui ne ſe réaliſât jamais. On ne penſe pas que c'eſt Dieu qui diſtribue les richeſſes & les dignités, & que très ſouvent il nous punit d'une maniere terrible en nous les accordant. J'ai vu, dit le Prophete, l'impie élevé comme le cedre du Liban; je n'ai fait que paſſer, & il n'étoit déja plus.

Si le monde, toujours ingénieux à farder les objets, n'avoit pas répandu ſur les emplois un certain verni de magnificence & de grandeur, perſonne ſans doute n'eût voulu les accepter: mais les yeux éblouis par des pompes, des hommages & des décorations, ont entraîné l'ame; & l'on a conſenti à devenir le ſervi-

teur de ſes freres, pourvû qu'on fût appellé leur Maître. Cependant que de ſoins & d'embarras dans le ſein de la proſpérité! On y dépend de mille perſonnes, qui ſuivent, qui épient, qui obſedent, & qui ne laiſſent, ni le pouvoir, ni le vouloir, de faire ce qu'on deſire à leur inſçu; on y doit faire des actes de repréſentation qui aſſujettiſſent juſqu'au viſage & juſqu'aux regards; on y eſſaie de tous les plaiſirs, & après les avoir tous uſés, on ſe dévore, en quelque ſorte, ſoi-même; on y entend du matin au ſoir des Courtiſans qui ne rendent jamais la vérité, & qui déguiſent juſqu'à leur phyſionomie; on y contracte l'habitude de devenir inhumain, & de n'accorder des graces qu'à la flatterie; on y puiſe un orgueil qui paſſe

en nature & qui ſe plaît à humilier ; on s'y fait une dévotion toute Phariſaïque, qui laiſſe l'eſprit ſans lumiere & le cœur ſans onction. Mais à quoi bon entrer dans ces détails ! L'anathême prononcé contre les riches par le Sauveur lui-même, n'annonce-t-il pas aſſez les dangers de la proſpérité ?

Cependant quels vertiges chez tous les hommes à l'aſpect des biens & des honneurs ! Ils voudroient que Satan vînt leur offrir la gloire du monde, & bientôt ils ſe proſterneroient. Le fils ſe ſouleve contre le pere, le frere contre la ſœur, le mari contre l'épouſe, ſitôt qu'il s'agit d'intérêts. Nos démarches, nos procès, nos projets, nos travaux & même nos ſonges, n'ont pour objet que la cupidité. La terre n'eſt remplie que de perſonnes

qui ſollicitent de la gloire & des tréſors; la mer n'eſt couverte que de voyageurs qui vont chercher fortune; & juſques dans le Sanctuaire, il y a des profanes qui deſirent la graiſſe de la terre, plutôt que la roſée du Ciel.

Allons à la ſource de ces malheurs, & nous n'aurons pas de peine à découvrir que notre vie toute ſenſuelle en eſt la cauſe. Le Ciel doit ſans doute diſparoître, ſitôt qu'on fait de l'Univers ſa derniere fin, & l'ame s'éclipſer, quand on ne chérit que la matiere. Oh! ſi nous étions bien convaincus des vérités éternelles, que ni nos uſages, ni nos deſirs, ne ſauroient jamais affoiblir, nous ne connoîtrions de proſpérité que celle d'être bien avec Dieu, & nous rougirions d'employer

ce nom pour défigner des fortunes d'un inftant. Mais comment le titre d'homme, ce titre qui annonce la dignité de notre origine, le prix ineftimable de notre immortalité, s'eft-il perdu, tandis que des dénominations chimériques nous enchantent & nous en impofent! Comment avons-nous oublié la réalité pour courir après l'ombre, & avons-nous pu nous perfuader qu'on étoit plus grand & plus heureux dans le fein des richeffes & des honneurs, chofes qui nous font abfolument étrangeres, qu'en vivant avec nous-mêmes! Comment la médiocrité, vantée dans tous les tems & par tous les fages, n'a-t-elle pas eu plus d'appas à nos yeux, que toutes ces dignités que nous avouons pleines de foucis & d'embarras! Il

a fallu que la fascination des sens ait été bien forte, & le langage du monde bien séducteur : autrement nous aurions préféré la jouissance de notre être à toutes les décorations & à tous les plaisirs, & nous n'irions pas nous dégrader par des intrigues & des bassesses, pour obtenir un rang, & peut-être un seul regard.

La prospérité, telle que nous la concevons, est un spectacle pompeux qui met les hommes en ostentation, qui les rassasie de plaisirs, & qui leur mérite toutes les distinctions & tous les éloges : mais la prospérité, telle que la vérité la considere, n'est qu'une enflure ou qu'un phantôme. Les Payens eux-mêmes en ont ainsi jugé, quoiqu'ils ne connussent de bonheur que la vanité. Ils sentoient

que des décorations extérieures n'agrandiſſent point notre être, & qu'on reſte le même individu ſous un habit de pierreries que ſous un ſac. Il n'y a qu'une ignorance orgueilleuſe, qui nous perſuade que les honneurs s'identifient avec nous, & qu'ils nous rendent plus immenſes & plus infinis. Cela ſe voit d'une maniere ſenſible dans un homme obſcur, qui devient tout-à-coup Seigneur : il s'imagine avoir un nouveau corps, un nouveau ſang, une nouvelle ame, & s'étendre beaucoup au-delà de ce qu'il étoit auparavant ; ſes regards en conſéquence ne ſont que des mépris, ſes paroles que des ordres, ſes manieres que des incivilités, ſes révérences que des airs de protection. Ainſi cette ombre, qu'on appelle

profpérité ne change pas les perfonnes, mais les idées ; & c'eft une raifon qui, jointe à beaucoup d'autres, doit nous faire redouter les richeffes & les dignités.

Quels font d'ailleurs les jugemens de la plupart des hommes, lorfqu'ils font livrés à tout l'éblouiffement des grandeurs ? Je tremble de le dire. Leurs yeux, tels que des microfcopes, ne voient plus les petiteffes des Cours que comme des coloffes ; tous leurs fens n'eftiment plus que ce qui les amufe ; leurs paffions ne fe portent plus que vers des crimes ou des frivolités ; leur efprit ne cherche plus que des ridicules pour en rire, ou des romans pour fe gâter ; leur cœur n'erre plus qu'à l'aventure, & ne fe fixe en quelque forte que fur des objets défendus

par la Loi. Belles obligations que nous avons à la profpérité ! Quel eft le Philofophe Chrétien qui voudroit échanger fa candeur, fa raifon & fa tranquillité, pour des miferes auffi déplorables? Ah ! s'il étoit poffible de feuilleter les replis d'une ame abforbée dans l'opulence & dans la grandeur du fiecle, combien de foibleffes, d'inquiétudes & de chagrins ne découvririons-nous pas! Nous regarderions les Princes comme les hommes les plus malheureux. Ils n'ont pas un inftant dont ils puiffent difpofer s'ils veulent remplir leurs devoirs; & ils deviennent l'objet de la cenfure publique, s'ils les tranfgreffent.

Mais ne parlerons-nous que des dangers & des embarras de la profpérité? Ne trouverons-nous pas un

moyen capable de nous y ſoutenir ? Il n'y a point de condition où l'on ne puiſſe ſe ſanctifier. Plus les tentations ſont violentes, plus l'ame doit faire d'efforts pour s'exalter. Les grandeurs humaines deviennent maſſe & n'ont plus de circulation, ni de jeu, lorſque la raiſon ſe ſubtiliſe & s'éleve; de même que notre ſang s'appéſantit, & ne coule plus avec la même fluidité, quand les eſprits animaux s'évaporent. *Séneque* dit qu'il faut ſe tranſporter au-deſſus de la lune pour jouir d'un tems ſerein; & heureuſement notre ame peut nous conduire bien au-delà. Elle peut oublier l'empirée, laiſſer derriere ſoi l'Univers avec toutes ſes dépendances, & ne voir qu'elle & Dieu. C'eſt ce dépouillement qui fait ſa grandeur, parce-qu'alors

qu'alors toute en elle-même, & toute pour la Divinité, elle ne s'occupe que de ce qui est immortel. Si elle promene un regard sur les sujets, c'est un rayon qui s'élance du sein du soleil, & qui vient reluire au milieu des nuages & des ombres. Le monde n'est qu'un tableau, mais travaillé par la main invisible & toute puissante qui a posé les fondemens de la terre, & qui soutient la voûte des Cieux. Mais nous ne nous attachons qu'au coloris, sans considérer le magnifique dessein de l'Ouvrier, ni les grands traits qui en sont le chef-d'œuvre; & nous ne voyons, dans toute l'étendue de l'Univers, que quelques foibles lueurs, que nous appellons biens ou dignités. Nos préjugés, tel qu'un prisme, nous les représentent

ſous l'aſpect des plus vives couleurs, & ſitôt que l'ame donne un coup d'œil, ce qui nous ſembloit azur ou pourpre n'offre plus qu'un fond rembruni, tout ſemblable à l'arene qu'on foule aux pieds.

Nos jugemens, ainſi que nos idées, dépendent des différens coups d'œil. Ceux qui n'enviſagent les Cours qu'à une certaine diſtance, y apperçoivent les plus grandes beautés; ceux qui s'en approchent, n'y découvrent qu'une ſimple toile, où des objets peints confuſément & d'une maniere giganteſque étonnent & révoltent. Quand on connoît l'optique morale, on n'eſt pas émerveillé des honneurs de cette vie; bientôt on devine ce qu'ils valent, & l'on ne riſque pas d'être ébloui. Mais oublions ce point de

vue, pour contempler l'ame lorsqu'elle décompose & qu'elle analyse les pompes & les décorations qui nous séduisent. Elle voit, dès la premiere opération, que le tout s'évapore, & qu'il n'y a rien de solide dans les grandeurs, que l'usage qu'on en fait. Alors les objets changent de face, le prestige finit, la Religion se substitue à la place de l'orgueil & de la sensualité : les Cours deviennent des Temples, où l'on adore continuellement le souverain Etre; & les prospérités par la facilité qu'elles donnent à faire le bien, sont autant de degrés qui conduisent jusqu'au Trône de l'Eternel.

Que j'aime à me représenter un Souverain lui-même, qui, vivant au milieu de sa magnificence com-

me s'il n'y vivoit pas, ne trouve ſon eſpérance qu'en Dieu, ſa conſolation qu'à ſoulager les malheureux, ſon devoir qu'à prier, ſa gloire qu'à s'humilier! Il n'eſt plus un centre qui veut s'attirer les adorations de l'Univers; mais une ſource bienfaiſante, qui, d'un côté rejaillit vers le Ciel, & qui de l'autre coule en abondance pour le bonheur de l'humanité, il n'eſt plus une idole placée ſur un piedeſtal érigé par l'orgueil; mais un être plein de raiſon & de vie, dont tous les regards, & tous les geſtes annoncent la clémence & l'affabilité : il n'eſt plus un Tyran, ni un ravageur de Province, qui n'a de loi que ſon ambition & ſa fureur; mais le Pere de la Patrie, qui chérit ſes enfans, qui les porte dans ſon ſein, & qui

les défend contre les insultes de l'ennemi : il n'est plus un Monarque indifférent, qui oublie les services, & qui laisse ses Sujets sans récompense ; mais le Protecteur de la vertu, qui cherche le mérite, qui l'éleve, & qui, se souvenant des vivans & des morts, rend à chacun ce qui lui appartient : il n'est plus un Prince oisif & voluptueux, qui redoute le travail, & qui néglige l'éducation de sa famille ; mais le premier Précepteur de ses fils, qui regarde leurs progrès dans la Science & dans la piété comme le devoir le plus essentiel de l'Etat, & qui veut savoir les détails de leurs études & de leurs mœurs : il n'est plus un Despote, qui, pour fournir à ses fantaisies, accable son Peuple d'impôt ; mais un sage Dispensa-

teur des biens, qui ne prend qu'avec diſcrétion, & qui forme des établiſſemens ſolides à la gloire des Sciences & des Arts.

C'eſt ainſi que la Religion rectifie les idées, épure les ſentimens, & imprime une vraie grandeur ſur tout ce qu'elle voit, ce qu'elle touche, & ce qu'elle fait. Les poiſons mêmes ſe changent en remedes, par le ſecours de la Médecine & de la Chymie; & les richeſſes en bonnes œuvres, à l'aide de la piété. Il n'y a que le ſouffle empoiſonné de l'orgueil & de la cupidité qui rend les hommes dangereux, & l'on ne peut s'en garantir, ſi l'ame ne ſe recueille toute en elle-même pour prendre l'eſſor; ainſi que nous voyons les oiſeaux ſe rétrécir en quelque ſorte, & reſſerrer leurs aîles, lorſqu'ils ſe

diſpoſent à voler. La proſpérité des méchans n'eſt qu'un torrent qui fait du bruit, qui ravage, & qui va ſe perdre dans un gouffre ténébreux ; celle des bons eſt un fleuve qui réjouit la vue, qui coule avec majeſté, qui porte la fécondité, & qui va ſe réunir à l'immenſité divine.

On ne connoît pas tout le mérite d'un Grand dont la raiſon triomphe des ſens & des paſſions, parcequ'on ignore qu'il eſt bien plus difficile de ſe ſoutenir dans la proſpérité que dans l'adverſité. Tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, tout ce qu'on goûte, tout ce qu'on reſpire au milieu des Cours, provoque à la moleſſe, au menſonge, à la vanité. Il n'y a pas un front qui ne ſe déride à l'aſpect du Souverain, pas une parole qui

ne ſoit aſſaiſonnée de douceur, pas un geſte qui ne ſoit compoſé; de ſorte qu'il ne voit jamais les choſes dans leur naturel, & qu'il ſemble toujours aſſiſter à un Bal maſqué. Que d'efforts d'eſprit pour n'être pas dupe de pareilles illuſions, & pour démêler la vérité à travers tant de voiles qui la dérobent ! Il faut ſe faire une Philoſophie, dans un Pays que les Philoſophes redoutent; entretenir l'ordre, dans le ſéjour de la confuſion; combattre les plaiſirs, dans un endroit qui eſt leur empire; humilier les ſens, dans le centre de leur gloire; mépriſer les honneurs, au milieu de leur regne; pratiquer la Religion, dans une terre où l'on s'en moque; ne s'attacher qu'à Dieu, dans un Royaume où il eſt peu connu.

Tout cela nous force à conclure que le véritable honneur ne ſe trouve que dans l'exaltation de l'ame, & qu'il n'y a réellement de proſpérité que celle de méditer les années éternelles, de mépriſer la figure de ce monde, & de ſe faire en ſoi-même un rempart contre les paſſions & les vanités. On adoptera ces réflexions ſans beaucoup de peine, ſi l'on jette un coup d'œil ſur la plûpart des hommes qui poſſedent des dignités. Quelle petiteſſe d'eſprit & de ſentimens! Plus les décorations extérieures les mettent en honneur, plus leurs défauts les aviliſſent. Leurs lectures, ainſi que leurs converſations, ne ſe rapportent qu'à l'amour propre; ils oublient le grand & le vrai, pour ne ſe repaître que de chimeres, & ils af-

fectent de méconnoître d'un moment à l'autre ceux qu'ils paroissent le plus estimer. Combien d'Artisans pleins d'honneur, qui ne troqueroient pas leur maniere de penser pour tout le faste & toute la grandeur mondaine! Les Riches sont les Dieux de la terre en apparence, & ils n'ont pas le mérite d'être hommes; ils étalent leur magnificence avec ostentation, & ils n'ont pas une vertu à montrer; ils en imposent par leur fierté, & ils se font mépriser par leur paresse & par leurs débauches.

N'est-il pas naturel, après ces réflexions, de desirer la médiocrité, comme l'état heureux qui nous met à l'abri des folies du siecle & des horreurs de l'indigence? Les Grands, qui malheureusement n'en

ſauroient jouir, peuvent du moins s'en rapprocher, en gémiſſant, comme Eſther, ſur la néceſſité qui les oblige à porter de magnifiques habits; en priant Dieu, comme Salomon, de les défendre de la vanité; en déſirant, comme David, d'habiter les Tabernacles éternels; en obſervant la Loi, comme Judith, au milieu des ennemis du Seigneur. Le Souverain Etre ayant créé notre ame, c'eſt un ſacrilege de la lui ravir, & de l'immoler aux maximes du monde qui n'enſeigne que ce que l'Evangile proſcrit. Il faut toujours ſe reſſouvenir de ſon origine, reconnoître ſa dignité; & tous les honneurs de la terre ne ſembleront plus qu'une peinture en paſtel, que le tems efface inſenſiblement.

Si l'on connoiſſoit tous les rapports de l'ame avec Dieu, ſi l'on ſavoit tout ce qu'elle peut, tout ce qu'elle eſt, & tout ce qu'elle ſera, on auroit une eſpece de vénération pour ſoi-même, au point de s'eſtimer plus que toutes les dignités imaginées par le caprice ou par l'orgueil. Saint Auguſtin, dans ſon magnifique Livre de l'Ame & de l'Eſprit, ne craint point d'avancer que nous ſommes en quelque ſorte autant de Dieux, & que notre nature eſt auſſi excellente que celle des Anges mêmes. Quel éclat! quel beau point de vue! N'abſorbe-t-il pas toute la ſplendeur de ce faſte momentané qui éblouit l'Univers? Notre ame, continue le même Pere, eſt la Cité même de Dieu, où il réſide, & où il ſe complaît, par-

ceque ſes délices, ſelon l'Ecriture, ſont d'habiter avec les enfans des hommes.

Le mot *proſpérité* ſignifie bonheur, & il nous eſt impoſſible de l'atteindre, à moins que par un eſſor de l'eſprit, digne de notre eſſence, nous ne mettions ſous nos pieds les modes, les préjugés & les erreurs qui font époque, comme la vertu en faiſoit autrefois. Il y a un luxe pour les Sciences, ainſi que pour les mœurs, dont on ne ſe préſerve qu'en ſe tenant toujours au-deſſus de la vanité. L'orgueil ne peut monter qu'à une certaine diſtance, parcequ'il n'eſt que l'ombre de la vraie grandeur; mais l'ame, quand elle s'exalte, ne trouve point d'obſtacles juſqu'à Dieu. Elle perce les vapeurs & le firmament même,

pour aller ſe repoſer dans le ſein de cette lumiere immenſe que nous verrons un jour parfaitement, & dont nous n'entrevoyons maintenant que quelques lueurs.



CHAPITRE XVI.

De l'Adverſité.

Ici s'ouvre le théâtre de la Grandeur. Rien de plus admirable & de plus héroïque, que de puiſer ſon courage dans le ſein même des diſgraces, & de revivre à chaque coup qui devroit donner la mort. Mais il n'appartient qu'au vrai Chrétien de nous offrir un pareil ſpectacle, lui dont la vertu réelle diſſipe tous les fantômes d'héroïſme. Combien de ſortes d'adverſités dans l'Univers; & quel petit nombre de Philoſophes qui ſachent les ſupporter ! Accoutumés à n'eſtimer que ce qui éblouit, nous n'appercevons que de la miſere & de la

honte au milieu des évenemens les plus propres à épurer l'ame & à l'exalter. En vain la Religion nous repréſente le vrai bonheur dans ceux qui pleurent & qui ſont calomniés ; nous rejettons cette image comme trop hideuſe, & nous fixons les Cours où tout paroît captiver les yeux.

Cependant ſi nous n'avons jamais éprouvé de revers, notre mérite, de l'aveu même de tous ceux qui chériſſent davantage les honneurs, n'a pas toute la ſolidité. Il faut la pierre de touche pour diſcerner l'or, le creuſet pour le purifier, le marteau pour le travailler. Le Ciel, comme un magnifique Palais, dont Dieu lui-même eſt l'Architecte, ne ſera parfait que lorſque nous entrerons dans ſa

ſtructure ; mais de même que le ciſeau doit tailler les pierres & les polir, les afflictions doivent réformer les défectuoſités. On ſe complaît en ſoi-même, lorſqu'on vit au milieu des plaiſirs ; mais on ſe connoît quand on paſſe par les tribulations. Les biens nous attachent, les honneurs nous tranſportent, les amis nous intéreſſent ; mais ſi ces liens viennent à ſe rompre, l'homme n'a plus que lui dont il puiſſe s'occuper. Il ſe retrouve après avoir tout perdu, & en ſe retrouvant il ſonde ſon cœur, il s'entretient avec ſon ame, & s'éleve juſqu'à Dieu. Ses ſens ne ſont plus des Miniſtres infidéles qui favoriſent ſes paſſions, ſon imagination n'eſt plus une ſource d'illuſions qui le ſéduit, ſon corps ne lui donne

plus de réponſes de volupté; tout ce qui l'environne le perſuade du néant de cette vie, & de la réalité de l'autre. C'eſt par cette raiſon que l'adverſité fut toujours l'école de la ſageſſe & de la Religion. Tous les Saints s'y formerent, de ſorte qu'ils s'impoſoient des auſtérités, lorſque le Ciel ſembloit les épargner. Les larmes qu'on verſe ſur ſes calamités, deviennent un miroir où l'ame lit ſes devoirs & ſe voit.

La Sageſſe éternelle, qui ſans doute connoît le cœur de l'homme, puiſqu'elle l'a formé, ne nous perſuade ni de rire, ni d'aſſiſter aux Spectacles, ni de jouer, ni de nous enrichir; mais de renoncer à nous-mêmes, & de porter continuellement notre croix. Il ne s'agit que

de nous interroger, pour en ſavoir les raiſons. Perſonne n'ignore que les ris diſſipent, que les Théatres ſéduiſent, que les jeux captivent, que les richeſſes endurciſſent; tandis que l'affliction nous rapproche de l'humanité. On eſt bien plus compatiſſant, lorſqu'on a ſenti les maux que les autres endurent: on ſe met à leur place, on leur procure les ſoulagemens qu'on eût voulu recevoir, & l'on croit revivre en eux quand on leur fait du bien. Le Ciel n'eſt jamais plus ſerein, qu'après les orages; & nous ne ſommes jamais plus affables & plus gracieux, qu'après avoir eſſuyé des revers. Les tribulations font d'abord exhaler toutes nos plaintes, toutes nos impatiences; de ſorte que l'âcreté d'humeur ſe corrige;

& qu'il ne reſte que de la douceur. Ainſi, lorſque des liqueurs fermentent, les plus fortes ſortent du vaſe & s'échappent, tandis que les moins violentes demeurent ſans aucune éruption.

Si nous remontions de ſiecle en ſiecle juſqu'au tems où Rome aſſerviſſoit la terre, nous verrions que la ſplendeur de ſes Citoyens n'éclata jamais mieux que dans les adverſités. C'eſt alors que les foibles diſparoiſſoient, & qu'on n'appercevoit que le Héros. Nous en dirons autant de tous les Souverains qui éprouverent des malheurs : leur ame, devenue plus courageuſe par l'exercice de la douleur, ſe dégageoit des miſeres humaines, & n'écoutoit plus que la raiſon & le devoir. Quelles mer-

veilles ne découvre-t-on pas ſous le regne de ces Monarques qui ne conſerverent leur Couronne que par des combats, qui virent l'Univers conjuré pour leur ravir l'héritage de leurs Peres, & qui, au milieu de tous ces orages, ne laiſſerent échapper que des marques de réſignation & d'intrépidité? De tels Princes, n'en doutons pas, ont une magnanimité réelle, digne de toute admiration, & ſont ordinairement plus enclins que perſonne à la clémence & à la généroſité. C'eſt une excellente école que l'infortune; & l'on eſt bien ſublime, lorſque ſans ſe plaindre, & ſans pâlir, on en ſait triompher.

Quelle grandeur, que celle de Job ſur ſon fumier; quelle foibleſſe, que celle de Salomon ſur ſon Trô-

ne! On voit tout-à-coup, par cet énorme contraste, la différence des honneurs & des humiliations. Si nous ne considérons que le vernis du monde & la superficie brillante des Cours, l'enchantement se saisit de nos esprits, & bientôt nous devenons enthousiastes; mais si nous levons cetre premiere écorce, nous fremissons à l'aspect des vices & des miseres qui circulent dans leur sein. Le monde n'est qu'un catafalque érigé par nos passions, & qui, magnifiquement décoré au-dehors, ne renferme intérieurement qu'un misérable squelette. Or l'adversité nous apprend à juger ainsi de tout ce qui nous séduit; & en nous arrachant au plaisir & à la joie, elle nous repousse vers nous mêmes, où nous sommes obligés de vivre & de

converſer. La proſpérité nous incorpore en quelque ſorte avec tout ce qui nous eſt étranger ; mais l'adverſité nous dépouille de tout ce qui n'eſt point nous. Elle ne laiſſe que notre ame, que nous ſommes obligés d'interroger, & dont les réponſes nous élevent vers Dieu. Ainſi la roſée remonte, lorſque la campagne trop imbibée par les pluies n'eſt plus propre à la recevoir.

L'homme, toujours ami du merveilleux, & conſéquemment de l'illuſion, agit comme ſi le monde étoit éternel, & comme ſi lui-même ne devoit jamais finir ; juſqu'à ce qu'un revers le perſuade du néant des choſes terreſtres. On penſe, lorſqu'on perd un emploi, qu'on peut également perdre tout ſon bien, ſes amis, & ſa ſanté ; & cette

penſée force à conclure qu'il n'y a rien de ſtable ici bas, & qu'il nous faut abſolument un autre bonheur que des richeſſes & des dignités. L'ame, dont la ſituation naturelle eſt l'exaltation, ne ſe retrouve jamais mieux que dans le ſein des diſgraces : elle reprend alors tout ſon empire, & elle voit avec joie les ſens qu'elle mépriſe, dans le dénuement & dans l'abjection. Plus nous ſommes opulens à l'extérieur, & plus nous ſommes pauvres intérieurement. La raiſon s'évanouit, à meſure que les paſſions ſe fortifient; on perd en profondeur, ce qu'on gagne en ſuperficie. Les penſées prennent la place des plaiſirs, la méditation celle des entretiens; & bientôt Dieu, qu'on avoit oublié, ſe fait ſentir comme l'Etre abſolu, qui

qui pardonne & qui punit, qui conſole & qui éprouve, qui exalte & qui humilie. La Religion n'eut jamais de plus fideles Diſciples, que dans le tems des perſécutions.

On ſent, à la ſuite de ces réflexions, toute la lâcheté de ces perſonnes qui ne peuvent ſurvivre à leurs malheurs, & qui ſe tuent. Il faut un courage perſévérant, pour ſupporter des revers; & il ne faut qu'une frénéſie d'un moment, pour ſe donner la mort. C'eſt du ſein de la patience, & non des horreurs du déſeſpoir, que naît la vraie magnanimité. L'ame qui ſait ſouffrir chrétiennement, ſe revêt de la lumiere incorruptible à meſure qu'elle ſe dépouille des biens & des honneurs. Si le Paganiſme a cru qu'on pouvoit triompher de tous les malheurs,

& ſi Horace nous dépeint ceux qu'il croit juſtes, intrépides à la vue d'un écroulement tel que celui de l'Univers ; que ne doit on pas eſpérer d'un courage formé par notre Religion ? Il ſe nourrit, pour ainſi dire, des afflictions, & ſans autres témoins qu'une conſcience pure & éclairée, il n'attend ſa récompenſe que du Ciel. Quand on ſe voit dépouillé de ſes biens, en butte à la contradiction des hommes, ou quand on ſent la douleur courir de muſcle en muſcle, décharner les membres, & ſoulever les humeurs, il ſe fait une eſpece de révulſion qui abſorbe le goût qu'on avoit pour le monde, & qui excite le deſir de l'Eternité.

Il ſemble que la vérité, ſi étrangere parmi les hommes, n'a droit

de paroître que lorſqu'on ſouffre. Prenant alors un ton d'autorité, elle nous reproche notre amour pour la molleſſe & pour les plaiſirs, & elle nous apprend qu'on ne peut compter, ni ſur l'argent, ni ſur le crédit, ni ſur le grand nombre, ni ſur les reſſources de l'eſprit, ni ſur la force du tempérament; elle nous fait voir que tous ces étais ſont toujours prêts à écrouler, & qu'il n'y a que Dieu, qu'on trouve au fond des abîmes comme dans les priſons, qui doive être notre eſpérance & notre appui.

Il y a des perſonnes qui s'imaginent que le courage conſiſte dans l'inſenſibilité, & elles ſont dans une étrange erreur. Plus on ſent la grandeur de ſes maux, plus il eſt magnanime d'en triompher: on n'ad-

mire pas la patience d'un malade qui tombe en léthargie. D'ailleurs comment pouvoir empêcher la douleur d'agir ſur notre corps, & le chagrin ſur notre eſprit? Je ſais que par la force de l'imagination, & encore plus par le ſecours de la Religion, on peut beaucoup diminuer l'excès des ſouffrances; mais toujours on éprouvera certains reſſentimens dont on n'eſt pas maître. L'élévation de l'ame conſiſte à ſentir les afflictions; mais à s'en faire un mérite auprès du Rémunérateur éternel. Qu'il eſt grand d'unir en eſprit ſes tribulations à celles de tous les Juſtes, de ſouffrir les douleurs les plus aigües, & d'agir comme ſi l'on étoit impaſſible; de ſe voir mourir tout-à-coup aux plaiſirs & aux honneurs du monde, &

de revivre avec plus de courage ; de n'avoir plus qu'un corps au milieu de tant d'objets épars, & de l'oublier ; de fermer les yeux à toute la vanité de l'Univers, & de n'envisager qu'une félicité toute ſpirituelle & toute divine !

Il n'y a jamais que la ſurface du vrai Philoſophe, qui puiſſe ſe reſſentir des revers. Si par hazard ſon viſage ſe ride, ſon ame conſerve la même ſérénité. On n'eſt ni indigent, ni abandonné, lorſqu'on peut appeller à ſoi des penſées, des deſirs, former une converſation intérieure, & jouir enfin de ſoi-même. L'imagination nous éleve au-deſſus de tous les honneurs, & elle renferme plus de richeſſes que l'Univers n'en contient. La mémoire nous rappelle nos amis morts ou

abſens, & elle eſt le meilleur de tous les Livres; la volonté nous porte vers des objets immenſes, qui nous font oublier tout ce qui eſt limité; l'entendement ſe dédommage par des idées ſublimes, de tous les Spectacles & de tous les Concerts: l'eſpérance, ce bien le plus cher qui ne meurt jamais, & qui renaît du ſein même des malheurs, s'attache au Ciel, & nous rend indifférens tous les tréſors d'ici-bas. Telles ſont les richeſſes que nous avons en nous, & dont l'homme le plus pauvre peut ſe ſervir à chaque inſtant; richeſſes qu'on ne connoît pas dans la proſpérité, & qui nous deviennent infiniment précieuſes dans l'adverſité.

L'ame eſt, pour ainſi dire, éparſe chez les perſonnes qui ſuivent le train du monde. Elles ſont ſi diſtrai-

tes au milieu du tourbillon qui les agite, qu'ici elles n'ont qu'une demi-penſée, & là qu'une demi-volonté; tandis qu'elle ſe recueille & raſſemble toutes ſes facultés chez les hommes que le ſort afflige & pourſuit. Ainſi les fleurs ſe reſſerrent lorſqu'il ſurvient un orage, & le ſoleil darde ſes rayons avec plus d'activité quand il perce à travers les nuages. Les adverſités, comme ces fonds rembrunis qui ajoutent un nouvel éclat aux diamans, donnent un luſtre aux vertus. La piété paroît plus éminente, l'humilité plus ſincère, la ſageſſe plus modeſte, la fermeté plus ſolide. Il n'y a donc point à balancer entre les joies du monde, & les afflictions. Le Ciel ne ſera donné qu'à ceux qui pleurent & qui ſe font violence. D'ailleurs, en ſuc-

combant aux adverſités, on ne fait qu'augmenter ſes peines. Le découragement & le déſeſpoir ſont les plus terribles maux, & il eſt impoſſible, dans cette vallée de larmes, de ne point eſſuyer de revers. Si les afflictions de l'eſprit ne nous troublent pas, celles du corps ſe font ſentir. Je n'ai rien trouvé de plus ſage que la réflexion d'une Dame, autant illuſtre par ſa naiſſance & par ſes vertus, que malheureuſe par ſes procès. *Je ſuis*, me diſoit-elle un jour, *à la veille de triompher de l'injuſtice qui vouloit me ravir mon bien, injuſtice qui me pourſuit depuis quarante ans; & je redoute cet inſtant: je connois les miſeres de la vie humaine, & les maladies viendront lorſque mes procès ſeront terminés.*

CHAPITRE XVII.

De la Piété.

Le corps, interprête de l'ame, & comme elle ouvrage du ſouverain Etre, doit annoncer à la face de l'Univers notre reconnoiſſance & notre amour. Les Nations les plus barbares ont ſenti la néceſſité d'un culte; & juſques chez les Brames, on adore extérieurement un Dieu : mais il n'appartient qu'à l'Egliſe, fondée ſur les paroles de Jeſus-Chriſt, de purifier nos actions & nos deſirs, & de les rendre dignes du Ciel. Elle ſeule, au milieu de tant de Sociétés qui couvrent la ſurface de la terre, a droit de s'applaudir de ſon unité, de ſa vé-

rité, de ſon univerſalité : elle ſeule a triomphé de toutes les Puiſſances de l'Univers; & on ne la vit jamais plus forte, que lorſque le ſang de ſes Martyrs couloit de toutes parts, & plus lumineuſe, que lorſque les héréſies obombroient la terre.

Parcourons les ſiecles, depuis le Meſſie juſqu'à nous; liſons ces Ouvrages que la plume d'or d'un Auguſtin, d'un Thomas, rendit immortels; & nous connoîtrons toute la profondeur & toute la ſublimité de notre ſainte Religion, dont nos beaux eſprits n'ont pas la moindre idée. Quelle chaîne vénérable d'Apôtres & de Docteurs! Ils s'engendrent les uns les autres d'une maniere toute ſpirituelle, & ſe tranſmettent ſans altération le ſacré

dépôt de la Foi. Perſonne n'ignore que c'eſt par la ſoumiſſion, les bonnes œuvres, & les prieres, qu'on peut les conſerver, & que c'eſt-là préciſément ce qu'on appelle piété.

Il n'y a pas un plus beau ſpectacle aux yeux de la raiſon & de la foi, qu'une ame remplie de Dieu, parcequ'alors elle eſt dans toute ſa grandeur. La Philoſophie profane dérobe à nos regards les vices qui la nourriſſent & l'engendrent ; tandis que la piété, auſſi integre en ſecret qu'en public, n'agit jamais qu'en vue du Ciel. Elle ſe dépouille, le plus qu'il eſt poſſible, des foibleſſes de l'humanité, & ſa jeuneſſe ſe renouvelle comme celle de l'aigle. Elle n'eſt, ni un caprice, ni une mode, qui varie ſelon les lieux & les tems ; mais, toujours

uniforme, elle voit tout changer ſans jamais changer elle-même, & elle ne ſe trouve que dans le centre de la vraie Religion, parce-qu'elle ne peut être où n'eſt pas la Foi.

Notre premiere origine ayant été ſouillée par le péché, & notre vie étant continuellement ternie par des paſſions & des vices, nous devenons profanes, ſi la piété ne vient nous purifier & nous conſacrer. Sans elle nos plus beaux Livres ne contiennent que des mots, nos actions n'ont qu'une apparence de bonté, & notre ame tombe dans un aſſoupiſſement qui la confond avec le reptile, dont l'inſtinct ſe borne à la terre, & ne s'occupe qu'à ſatisfaire des beſoins. La piété ſeule honore Dieu comme il

veut être honoré ; elle nous place entre le tems & l'éternité, jusqu'à ce qu'elle nous ouvre les portes de la Cité sainte. Ah ! lorsqu'on est véritablement pieux, on sait obéir aux Puissances, souffrir les inférieurs, vivre de bonne intelligence avec les égaux, aimer tout le monde ; on sait remplir les devoirs de Parent, d'Epoux, de Citoyen, d'Ami ; on sait s'élever au-dessus des honneurs, des richesses, des préjugés, & pratiquer des vertus dignes d'une immortelle récompense.

L'homme est un cahos d'ombre & de lumiere, si la Religion ne vient faire une division & remettre chaque chose à sa place. La conscience, fidelle interprete de la piété, & conséquemment presque toujours accusatrice sévere, nous

rappelle à la Loi ; mais emportés par les passions, nous affectons la plus terrible surdité. Cependant, qui peut ne pas admirer la Religion, & ne pas rechercher sa gloire & ses consolations, si ce n'est quelqu'esprit gâté, dont la mode est de ne plus rien croire, ni de rien espérer? Saint Paul, sous le nom de charité, nous peint cette vraie dévotion qui doit faire les délices de tout Philosophe éclairé. Il nous la montre sincere, sublime, généreuse, bienfaisante, souffrant tout, croyant tout, espérant tout, & ne devant jamais finir. L'esprit de prophetie s'éteindra, toutes les connoissances humaines s'anéantiront; & il n'y aura que la piété qui triomphera de la rigueur des tems, parcequ'elle est la contemplation per-

pétuelle de Dieu, dont les années ſont eſſentiellement éternelles.

Nous avons beau donner l'eſſor à notre imagination, & nous repréſenter toutes les actions héroïques qui ont illuſtré l'Univers; nous ne trouvons rien d'auſſi magnanime que la piété. Elle ſeule ſe nourrit de jeûnes, ſe fortifie dans les douleurs, ſe ranime dans les veilles, fait ſes délices de la mortification; elle ſeule triomphe des tentations, foule aux pieds les richeſſes, fuit les honneurs, ſurvit à nos corps, & s'élance juſques dans le ſein de Dieu même. Quelle félicité parmi les hommes, ſi la piété dirigeoit leurs démarches! Ils n'auroient tous qu'un cœur & qu'une ame, ils partageroient leurs biens, ils n'agiroient qu'en vue du

Ciel, & ce ſeroit de toutes parts une ſainte émulation pour le ſervice de Dieu. La primitive Egliſe a vu ces tems heureux, qu'on ne ceſſe de regretter lorſqu'on eſt véritablement Chrétien.

Que ce langage eſt différent de celui de nos beaux eſprits; & qu'on eſt mépriſable à leurs yeux quand on s'exprime de la ſórte! Mais oſeroient-ils bien mettre en parallele leur morale qui tend à tout vice, avec la piété qui enſeigne & pratique toute vertu? Oſeroient-ils relever leur Philoſophie qui nous envoie brouter l'herbe, au préjudice du Chriſtianiſme qui nous diviniſe? Oſeroient-ils nous vanter la conquête de quelques miſérables morceaux de terre, comme plus admirable que celle du Ciel? Oſeroient-

ils enfin vouloir nous perſuader que l'affreuſe idée de l'anéantiſſement, eſt plus ſublime que la perſpective d'un bonheur éternel ? Quel acharnement & quel corruption, de ne plus donner un Livre au Public, ſans répandre des maximes auſſi déraiſonnables & auſſi pernicieuſes ! Combien d'Ouvrages qui ſeroient admirables & que cinq ou ſix pages ſacrileges rendent dignes de l'exécration publique ! Le Fanatiſme ſemble avoir quitté les Héretiques pour ſaiſir nos eſprits à la mode, qui ne ſe répetent & qui ne ſe copient que pour débiter des abſurdités & des blaſphêmes.

Certains Païens diſoient autrefois que quand même l'immortalité de l'ame ne ſeroit qu'un rêve, ils chériroient un pareil ſonge, com-

me la plus douce conſolation de leur vie. On ne mépriſe donc les avantages de la piété, que parcequ'on ne les connoît pas, & parcequ'on n'a jamais eſſayé de s'éloigner du monde pour ſe rapprocher de Dieu, & pour ſavourer les douceurs qu'il attache à ſon ſervice. David diſoit qu'il aimoit mieux être le dernier dans la maiſon de Dieu, que d'occuper les premieres places dans les Palais de la terre, parcequ'il méditoit continuellement la Loi Sainte. Plus on s'efforce aujourd'hui de vouloir nous ravir la piété comme une choſe ſuperflue, & plus nous devons nous en parer, & mettre notre confiance dans ſes exercices. Souvenons-nous que nous n'avons jamais été plus heureux, que lorſque la dépravation du ſiecle n'a-

voit point encore altéré notre candeur. La conſcience, ce témoignage perpétuel de nous-mêmes, étoit véritablement en paix, les paſſions ne murmuroient point encore, les ſens n'erroient point ſur des objets criminels, & notre ame ne ſoupçonnoit même pas qu'on pût être vicieux. Voilà l'enfance Chrétienne dont nous n'aurions jamais dû ſortir, & que la Sageſſe éternelle nous recommande, en nous diſant, que ſi nous ne devenons comme des enfans, nous n'entrerons point dans le Royaume des cieux.

L'ame ne peut véritablement s'élever ſans être pieuſe, parceque ſon élévation tend néceſſairement à Dieu; ou ce n'eſt qu'un orgueil excité par les paſſions. Si la Religion eſt notre élément & notre vie, ſi

nous ſommes morts lorſque nous l'éteignons en nous-mêmes par la dépravation de notre cœur, de quel prix ne ſera pas la piété? Elle n'a jamais fait que le bonheur des hommes, & celui des Etats; avec ſon ſecours on adore Dieu, on honore les Saints, on reſpecte toute Puiſſance, on aime le prochain, & l'on s'illuſtre ſoi-même. Il ne s'agit que de jetter un coup d'œil ſur ces Héros du Chriſtianiſme, dont la cendre vit ſur nos Autels. C'eſt la piété qui les éleva juſqu'au Ciel, qui les remplit de Dieu, qui les rend nos Protecteurs & nos modeles, & qui leur aſſure des honneurs immortels.

Si les ſens n'étoient pas nos Légiſlateurs & nos Maîtres, notre ame ne chercheroit qu'à s'exalter, & par

ce noble eſſor nous verrions le principe des choſes, nous connoîtrions l'eſprit de la Loi, & nous nous approfondirions nous-mêmes. Il faut voir la Religion dans ces perſonnes qui ſavent triompher de l'ignorance & des paſſions. La piété n'a rien de puſillanime que chez les faux dévots, mais elle eſt noble & ſimple comme l'Evangile chez le véritable Chrétien. Dieu, toujours attentif aux beſoins de ſon Egliſe, nous donne d'âge en âge des modeles de la vraie vertu, & lorſqu'il veut les rendre plus éclatans, il les place à la tête des Peuples: & c'eſt alors qu'on voit une piété ſans faſte & ſans humeur, s'annoncer par un air toujours affable & ſerein, faire ſes délices de converſer avec Dieu, rechercher ſes Autels comme la ſour-

ce de tout bien, obſerver toutes les Loix de l'Egliſe, ſe ranimer au milieu des revers, veiller ſur tout un Royaume pour en écarter le libertinage & l'irréligion, prêter l'oreille au cri du malheureux, étudier les beſoins de l'Etat, récompenſer le mérite & le travail, préférer les affaires importantes à celles qui ne ſont que de pure dévotion, gagner les Peuples par la clémence & la généroſité, abolir les duels, ſecourir les orphelins, s'intéreſſer aux domeſtiques & les aimer, procurer des reſſources aux malades, faire des établiſſemens pour l'inſtruction de la Jeuneſſe; ſe familiariſer enfin avec la mort, & s'en faire un objet de méditation, à deſſein de mépriſer le monde & ſes vanités. Heureux les Monarques qui pratiquent ces

devoirs ! Heureux les Sujets qui vivent ſous leurs loix ! Telle eſt la véritable grandeur d'ame, & non ce fantôme d'héroïſme, qui n'a que des appuis humains.

Je voudrois bien que ceux qui ſont aſſez malheureux pour railler la piété, c'eſt-à-dire, ce commerce admirable entre nous & Dieu, me fiſſent voir comment on peut ſe rendre ridicule en ne travaillant qu'à la gloire du Créateur, en ſe ſacrifiant pour obliger ſon prochain, en renonçant à ſa propre volonté, en s'oubliant ſoi-même au milieu de tout le bien qu'on fait, en pardonnant à ſes ennemis, en mépriſant la figure de ce monde, en deſirant un bonheur immortel. Ah ! s'il n'eſt pas honorable d'avoir de pareils ſentimens, il faut que nous ayons perdu toute idée du

grand & du beau. Mais un tems viendra où la vérité reprendra ses droits, & où nos libertins, si bien désignés dans le livre de la Sagesse, s'accuseront de folie, & déploreront inutilement leurs erreurs. Insensés que nous étions, diront-ils, quel étoit notre aveuglement! Voici ceux que nous regardions comme des imbéciles, élevés au rang des Saints. Les vertiges ne durent pas toujours, la raison reparoît, & Dieu qui ne nous a créés que pour lui, se manifeste d'une maniere terrible à ceux qui ont affecté de le méconnoître. L'on se moquera peut-être aujourd'hui de ces réflexions; mais demain la mort apprendra quel est le plus sage, de celui qui les goûte, ou de celui qui les tourne en ridicule.

CHAPITRE XVIII.

De la Superſtition.

L'HOMME, qui, preſque toujours extrême, ſe porte également à l'idolâtrie & à l'incrédulité, a beſoin d'une Religion telle que la nôtre, dont les lumieres convainquent la raiſon, & proſcrivent la ſuperſtition. En vain l'héréſie oſe charger l'Egliſe de nos abus; elle n'a jamais ceſſé de réveiller le zele des Paſteurs contre le fanatiſme & contre l'ignorance. Si l'on remonte depuis le Concile de Trente, juſqu'à celui d'Epheſe, on verra que l'Egliſe, en déclarant la méditation de Jeſus-Chriſt indiſpenſablement néceſſaire, n'approuve celle des Saints que comme

bonne & utile : on verra qu'en permettant le culte des images comme une dévotion qui ſe rapporte à l'original, elle annonce qu'il n'y a aucune vertu dans les tableaux ni dans les ſtatues; qu'en ordonnant les prieres pour les morts, elle condamne la cupidité qui oſeroit en faire un trafic honteux ; qu'en accordant des indulgences, comme ayant droit de lier & de délier, elle proteſte qu'elles ſont tout-à-fait inutiles ſans un cœur contrit & humilié : on verra qu'elle diſtingue les dogmes, de ce qui n'eſt que pieuſe opinion ; qu'elle ne déclare hérétiques, que ceux qui nient des articles de Foi, & qu'elle ne déſeſpere point de leur ſalut tant qu'ils ſont vivans ; qu'elle ne connoît que la perſuaſion ; qu'elle a en horreur toute voie

de perſécution, & qu'elle ne ceſſe de prier pour ceux qui la ſcandaliſent & la déchirent: on verra qu'elle rend à Céſar ce qui appartient à Céſar, & qu'elle prêche continuellement la ſoumiſſion à toutes les Puiſſances de la terre.

Mais il eſt inutile d'entrer dans ces détails, que l'expoſition de la Foi, ouvrage immortel du grand *Boſſuet*, a mis dans le plus beau jour. C'eſt là qu'on apprend à connoître le véritable eſprit de la Religion que les ſuperſtitieux obſcurciſſent par des traditions toutes humaines, à l'exemple des Phariſiens, contre leſquels Jeſus-Chriſt tonnoit avec tant de force. La fauſſe piété n'a rien que de dangereux. On ſe confie dans des pratiques ſuperflues, & l'on néglige les devoirs les plus

eſſentiels; on craint d'avaler un moucheron, & l'on avale un chameau : on s'imagine qu'en récitant beaucoup de prieres ſans attention, on ſera ſûrement exaucé, & qu'à l'aide de certaines formules ou de certains exercices, on ne peut manquer d'être ſauvé, quelque vie déréglée qu'on mene. Les cérémonies de l'Egliſe font les délices de l'ame Chrétienne; ſes Fêtes & ſes Cantiques, ſa conſolation. Mais il ne ſuffit pas de dire, Seigneur, Seigneur, pour mériter le Ciel; il faut accomplir les préceptes de la Loi. Il n'y a que ceux qui ſe font violence, & qui commandent à leurs paſſions, qui obtiendront le Royaume éternel. Ce ne ſont ni les enthouſiaſtes qui l'ont dit, ni moi qui l'ai imaginé; mais la vérité mê-

me, dont les paroles ne pafferont point.

On ne fauroit croire combien il y a d'efpeces de fuperftitions dans le monde, & combien notre Religion, toute pure qu'elle eft, a de Difciples qui la défigurent. La fauffe piété prend mille formes différentes : frivole chez les uns, chagrine chez les autres, foupçonneufe dans ceux-ci, cruelle dans ceux-là, elle eft cette bête de l'Apocalypfe qui a les cornes de l'Agneau. C'eft elle qui endort les Hérétiques au milieu de leurs erreurs, & les pécheurs dans une fauffe fécurité; qui corrompt nos bonnes œuvres par un principe d'orgueil; qui n'apperçoit pas une poutre dans fon œil, & qui voit une paille dans celui de fon frere; qui impofe des far-

deaux qu'elle ne voudroit pas toucher du doigt; qui préfere ſes idées à toute l'autorité de l'Egliſe & de la Tradition; qui ſe nourrit de livres apocryphes & de fables ridicules; qui commet des ſacrileges, en craignant des péchés véniels.

Le grand mal eſt qu'on ſubſtitue preſque toujours ſon humeur à la place de la piété, & qu'on prend pour ſa conſcience l'obſtination. On croit n'être que ſolitaire, & ſouvent l'on eſt ſauvage; on croit n'avoir que du mépris pour le monde, & l'on a de la haine pour le prochain. Nos défauts prennent ſi facilement le coloris de la vertu, qu'on devient leur dupe dans le tems même qu'on s'imagine en triompher. Bien des perſonnes ne ſont pieuſes, que parcequ'elles ſont

ſenſibles; de ſorte que ſi elles n'éprouvoient plus un certain plaiſir dans la pratique de leurs devoirs, elles les abandonneroient. D'autres prennent la dévotion comme un rôle qu'il faut jouer, après avoir donné des exemples de luxe & de vanité. C'eſt ici que l'élévation de l'ame eſt plus néceſſaire que jamais, pour ſpiritualiſer notre piété. Je ne prétends pas qu'on doive faire du culte divin un ſquelette, à l'exemple des Hérétiques, qui rejettent toute pompe, toute cérémonie, & qui traitent la Divinité d'une maniere indécente. Je me rappellerai toujours qu'un Miniſtre Proteſtant me diſoit lui-même un jour, que la Religion Réformée n'avoit point aſſez de ſecours pour entretenir la piété, qu'elle étoit trop ſeche &

trop nue, & qu'il falloit intéresser les sens, comme on intéresse le cœur & l'esprit.

C'est donc bien à tort que nos Beaux-Esprits rangent parmi les superstitions, les religieuses observances de l'Eglise. Ils publient de toutes parts que nous ne sommes que matiere, & ils voudroient qu'il n'y eût rien de sensible dans notre dévotion. Mais pénétrons leur dessein, & nous reconnoîtrons qu'ils ne desirent l'abolition du culte extérieur, que parcequ'ils savent que s'il venoit à manquer, toute la Religion s'évanouiroit. L'honneur d'être bête, & de vivre sans réfléchir, a tellement ému l'imagination de certains hommes, qu'ils paroissent envier le sort de marcher à quatre pattes. Eût-on pu croire qu'après six

mille ans de recherches & d'expériences, qu'après le témoignage de tant de Philosophes qui nous ont éclairés, qu'après tant d'ouvrages de génie où l'on apperçoit un rayon divin, on finiroit par annoncer pompeusement au Public que nous n'avons en partage qu'une circulation de sang, que le mouvement de quelques organes, & que nous sommes enfin tels que l'huître & le limaçon? On dira peut-être que nous revenons souvent sur cet objet: mais on ne sauroit trop souvent répéter les éternelles vérités; d'autant mieux que les impies ne cessent de rebattre leurs monstruosités, & de s'en faire un symbole qu'ils débitent à tout propos.

Si nos Beaux-Esprits étoient de bonne foi, & s'ils vouloient s'ins-

truire au lieu de ſe moquer & d'invectiver, ils verroient avec étonnement le zele de tous les Catholiques éclairés contre la ſuperſtition; ils verroient que toutes les ames qui s'éleverent, furent véritablement Chrétiennes, & que leur culte, toujours raiſonnable, n'eut jamais le caprice ni l'ignorance pour motif. Il n'y a point d'inſtance que le Concile de Trente ne faſſe aux Paſteurs, pour les engager à prémunir les Peuples contre la dévotion Phariſaïque; & il n'y a point d'ouvrage où l'on expoſe les vérités de la Foi, qui ne décrie les abus & les préjugés. Mais les impies agiſſent comme les Proteſtans, qui répetent toujours les mêmes accuſations, quoique mille fois on leur en ait démontré la fauſſeté. Si la

paille n'étoit pas mêlée ici-bas avec le bon grain, & s'il n'y avoit point de rouille parmi les Chrétiens, la terre ne differeroit pas du ciel. Il faut qu'il y ait des ſcandales & des ſuperſtitions pour nous exercer, & pour nous exciter à deſirer ce jour ſans nuage où regne à jamais la vérité.

L'ame qui s'exalte ne fait pas dépendre ſa Religion de l'opinion des hommes, ni du plus ou du moins qui ſe trouve dans leur piété : elle a ſon appui dans l'autorité de l'Egliſe, qui ne peut nous tromper ; & ſoit que les abus ſe multiplient, ſoit qu'ils viennent à ceſſer, ſa ferveur n'en reçoit aucune altération. On eſt toujours ſolidement pieux, quand on s'éleve au-deſſus des foibleſſes de l'humanité, & qu'on va

chercher en Dieu la raiſon de ſa Foi. Tout ce qui ſe rapporte au culte d'un Etre immortel, ne doit avoir que de la grandeur, & ne peut inſpirer que des ſentimens de magnanimité. C'eſt pourquoi la ſuperſtition, qui ne s'occupe que de minuties, ſe trouve diamétralement oppoſée à la Religion, au point qu'elle ſemble en être la parodie.

Si la Foi paroît puérile à nos eſprits forts, parcequ'elle eſt ſimple & docile, il ſera déſormais honteux d'avouer qu'on ne peut ſonder les profondeurs de la ſageſſe infinie, & qu'on doit ſe taire & adorer quand il s'agit de la Divinité. Nous ne ſommes jamais plus élevés, que lorſque nous nous humilions ; jamais plus raiſonnables, que lorſque

nous croyons ; jamais plus heureux, que lorſque nous eſperons dans celui qui étoit hier, qui eſt aujourd'hui, & qui ſera à jamais. Les inſenſés s'imaginent eſcalader les Cieux, parcequ'ils font quelque chétive découverte en Phyſique ou en Aſtronomie; comme ſi le Payſan qui creuſe la terre, n'étoit pas auſſi près de Dieu que le Savant qui obſerve les Aſtres. Il ne reſte à la créature que le parti du ſilence, de l'étonnement, & de la ſoumiſſion. Vouloir regimber contre cette Loi, c'eſt vouloir éteindre les étoiles, & deſſécher les mers. Si l'on ne ſe moque pas d'un homme qui reconnoît l'impoſſibilité d'arriver au ſoleil, pourquoi tourner en ridicule le Chrétien qui ſe confeſſe incapable de pénétrer les myſteres de la

Religion, & qui en révere la ſainte obſcurité ?

On n'entend plus que des cris de toutes parts contre le fanatiſme & la ſuperſtition, comme s'il n'y avoit plus de culte dans l'Univers, qui ne fût coupable de ce double excès. On ne penſe plus, ou plutôt on ne veut pas penſer, que les abus, les cabales & les ligues ne furent jamais l'ouvrage de l'Egliſe, toujours pacifique & toujours éclairée, mais le fruit des paſſions. On ne péche, que parcequ'on n'obſerve pas l'Evangile, & qu'on laiſſe ramper ſon ame dans la pouſſiere. Voilà des vérités que nous comprenons, lorſque nous nous élevons au-deſſus des ſens. C'eſt alors que tout culte ſuperſtitieux diſparoît, & que nous ſaiſiſſons l'eſprit de la loi; cet eſ-

prit qui diſtingue le bon du mauvais, l'eſſentiel de l'utile, qui nous enſeigne la profondeur & la ſublimité de la Religion, & qui nous place dans le vrai point de vue d'où il faut l'enviſager. Chaque objet a deux faces, & nous ne jugeons ordinairement des choſes, que d'une maniere relative, à moins que nous n'en examinions l'eſſence. Si la dévotion du Cagot eſt trop chargée, & ſi celle de l'Hérétique ne l'eſt pas aſſez, cela n'altere ni n'augmente la vraie piété : elle reſte tout ce qu'elle étoit, c'eſt-à-dire, le bonheur de l'ame & ſon élévation.

Nous n'avons point voulu diminuer l'horreur des ſuperſtitions, mais venger l'Egliſe de l'outrage qu'on lui fait, lorſqu'on lui impute nos préjugés. Sans doute, il eſt

fâcheux, & l'on n'en ſauroit trop gémir, de voir un culte auſſi ſaint que le nôtre, & auſſi pur, profané par l'ignorance & la fauſſe dévotion. Il n'y a ni grandeur d'ame, ni juſteſſe d'eſprit, dans ces pratiques minutieuſes, & dans ces ſcrupules que le caprice produit. La piété eſt ſolide, lumineuſe, ſublime, ſans humeur, ſans faſte, ſans affectation : elle déſavoue ces perſonnes farouches, qui ſemblent porter à regret le joug du Seigneur ; & qui donnent des idées ſiniſtres de la vertu ; de même qu'elle proſcrit ces hommes ridicules, qui n'ont rien que de puérile dans leur Religion. Il viendra un tems, dit Saint Paul, où l'on abandonnera les vérités pour écouter des fables.

Qu'eſt devenue cette foi éclairée

qui tranſporteroit les montagnes, cette foi qui ſe nourrit des Livres ſaints, cette foi qui ſpiritualiſe la dévotion, & qui, loin de rechercher dans nos Temples ce qui flatte les oreilles & les yeux, fait taire les ſens, pour adorer Dieu en eſprit & en vérité? On croit ſouvent aimer la Religion parcequ'on ſe complaît à l'Egliſe, & qu'on éprouve certains ſentimens qui réveillent & qui touchent; tandis que ce n'eſt que la muſique, ou quelque décoration pompeuſe, qui frappe & qui ravit. Voilà comme nos paſſions revivent juſqu'aux pieds des Autels, & comme nous ſommes une énigme à nous-mêmes. Notre cœur qui devroit ſe recueillir & s'élever, ſe diſtrait du grand objet de notre amour, & ſe mêle avec les ſens qui

l'entraînent comme il leur plaît.

Il faut obſerver, avant que de finir l'article de la ſuperſtition, que les eſprits forts en ſont plus entichés que les faux dévots. Rien en effet n'eſt plus abſurde que ce qu'ils croient, & que leurs opinions qu'ils réverent comme la ſuprême vérité. Quelques Payſans ont pû s'imaginer qu'une ſtatue étoit animée ; & nos Philoſohes à la mode ſe perſuadent que de la chair & du ſang penſent réellement : quelques idiots auront ſoupçonné que les Saints ſont égaux à Dieu, & nos Beaux-Eſprits aſſurent que le vice & la vertu n'ont rien qui differe à leurs yeux. On ſeroit infini, ſi l'on vouloit continuer le parallele ; mais nous renvoyons nos Lecteurs au Symbole des Incrédules, dreſſé par

Adiſſon. Là paroiſſent dans tout le jour les extravagances des impies qui doivent nous faire une véritable pitié. D'ailleurs perſonne n'ignore que ſi par hazard ils viennent à ſe convertir, ils n'abjurent l'incrédulité que pour embraſſer la ſuperſtition. C'eſt ainſi que les extrémités ſe rapprochent, & qu'il n'y a que le vrai Chrétien dont l'ame élevée ſache tenir un juſte milieu.



CHAPITRE XIX.

De la Vie présente.

J'APPERÇOIS, dans la ſucceſſion des ſiecles ce premier inſtant où chaque homme naît, & celui où il finit; ſans ſavoir ni comment, ni pourquoi nous vivons aujourd'hui, & demain nous ne ſommes plus. Dieu ſeul, dont les ſecrets ſont impénétrables, détermine le tems de notre exiſtence, & la durée de nos jours ſelon ſa volonté. Il aſſigne aux uns trente ans, aux autres quatre-vingt, & au-delà des miſeres & des douleurs. D'abord nous ne ſemblons qu'un point dans le ſein de nos meres, juſqu'à ce que venant à naître, nous pleurons ſur nos propres

malheurs, & nous offrons à l'Univers le tableau de l'eſclavage & du péché. Si des Nourrices nous allaitent, & des Domeſtiques veillent à notre conſervation, ce n'eſt que pour annoncer notre foibleſſe & notre impuiſſance. Tout retentit de nos malheurs & de nos cris, pendant que nous paſſons inſenſiblement à l'âge de raiſon, pour faire un nouvel apprentiſſage de chagrins & de maux. Notre volonté perpétuellement contrariée par des Maîtres, notre mémoire toujours ſurchargée de ſentences & de mots, notre corps ſans ceſſe expoſé à la rigueur des châtimens, rendent nos premieres années auſſi triſtes qu'humiliantes. Cela eſt ſi vrai, que malgré le plaiſir que nous aurions de rajeunir, nous ne voudrions pas l'a-

cheter au prix de recommencer une carriere auſſi pénible.

La jeuneſſe, à la ſuite de ces miſeres, s'annonce comme une roſe qui va s'épanouir; mais que d'épines qui l'environnent! On frémit, quand on ſe rappelle les paſſions dont nous ſommes alors inveſtis. Notre tête, ſemblable à une ruche murmurante, ne nous permet pas d'entendre le langage de la raiſon; notre cœur, comme une cire ſuſceptible de toutes ſortes d'impreſſions, ſe durcit & ſe liquefie ſelon que notre ſang eſt agité; & notre ame, telle qu'une eſclave, s'aſſujettit à toutes nos ſenſations. Les Sciences ne paroiſſent ſe préſenter que pour nous reprocher notre ignorance & pour nous tyranniſer. Ce n'eſt en effet qu'à force de patience

& de ſueurs, qu'un jeune homme parvient à débrouiller quelques vérités. Combien de leçons, de traits de plume & de réprimandes, avant d'avoir appris quelques principes de Morale ou de Phyſique ! La ſeule étude des Langues décourage & déſeſpere.

Continuons d'achever un portrait qui n'eſt encore qu'ébauché, & développons ce tems d'adoleſcence, où les deſirs combattent la ſageſſe, & où les paſſions fermentent dans toute leur force. Ici l'amour trouble le cerveau, là l'orgueil gâte l'eſprit; ici le jeu ruine, là l'intempérance épuiſe. On diroit que tout conſpire à la perte de la jeuneſſe; de même que dans une tempête, les nuages, les éclairs, les pluies, les vents, les tonnerres,

ſemblent ſe réunir pour déraciner une jeune fleur. Si l'on réſiſte à la colere, on ſuccombe à la pareſſe; ſi l'on ſe garantit des vices, on donne dans les ridicules. Toujours au-delà du tems préſent, & toujours ailleurs que dans l'endroit où l'on ſe trouve, nous paſſons nos premieres années au milieu d'un tourbillon qui nous dérobe la vue de nous-mêmes & celle de nos devoirs.

Quel prodige ſi quelques traits de grandeurs d'ame percent alors à travers le cahos des paſſions! Les jeunes gens ne font, pour ainſi dire, le bien que par diſtraction. La légéreté des idées, la véhémence des deſirs, l'effervefcence des humeurs, mettent toute leur perſonne en déſordre. Ce ne ſont que des courſes, des Bals, des jeux, des Spectacles,

qui

qui les occupent. La vérité leur paroît un ennemi, la ſageſſe un fardeau, l'étude un tyran. On redoute ſes Parens, on déteſte ſes Maîtres, on tourmente ſes Serviteurs, & l'on devient le fléau de ſoi même, ainſi que celui des autres. Il n'y auroit qu'une heureuſe éducation, qui pourroit réprimer ces malheureuſes ſaillies: mais je ne ſais par quelle fatalité cet art ſi néceſſaire n'eſt encore qu'ébauché, & comment les Princes mêmes, qui devroient avoir les meilleures inſtructions, & faire l'apprentiſſage de toutes les miſeres humaines, ſont pour l'ordinaire abandonnés à l'ignorance & à la flatterie. On les encenſe, tandis qu'il faudroit les humilier; on les loue, tandis qu'il faudroit les cor-

riger ; on les endort , tandis qu'il faudroit les réveiller.

Telle eſt la ſaiſon de cette jeuneſſe , qui , comme un Eté brûlant , nous conſume & nous dévore , juſqu'à ce que les affaires venant à ſuccéder aux plaiſirs , l'ambition s'empare du cœur & le tyranniſe. Alors les inquiétudes commencent , les embarras ſe multiplient , & il n'eſt plus queſtion que de s'arranger ſur cette terre avec les mêmes précautions que ſi l'on étoit éternel. La fortune devient l'idole qu'on adore ; l'argent, le bonheur qu'on pourſuit. Tout ſe réunit vers ce double objet , qui inſpire les ruſes , les intrigues , les feintes , & ſouvent les forfaits. On n'apperçoit que des intérêts & des honneurs , on ſe marie

par cupidité, on ſe place par orgueil, & l'on ne penſe qu'à bien nourrir ſon corps, le bien loger, & le bien vêtir. Il ne s'agit point d'analyſer le cœur des hommes, pour les deviner à cet égard; le tableau que nous faiſons, eſt leur propre portrait. L'imagination, la mémoire, la volonté, ne roulent que des affections & des idées qui ſe rapportent à une vie toute ſenſuelle. Le ſommeil même ne les diſtrait pas de cette agitation; car c'eſt alors qu'ils rêvent avec effort, & que leurs ſonges retracent toutes leurs journées.

Notre humanité ſeroit encore trop bien traitée, ſi elle n'avoit que ces maux à redouter; mais les injuſtices qui nous oppriment, les calomnies qui nous perſécutent, les

maladies qui nous tourmentent, les tentations qui nous affligent, viennent groſſir la chaîne de nos malheurs, & nous réduire à la plus dure captivité. Ce ne ſont que des périls de la part des voleurs, de la part des ennemis, de la part des faux amis, & de la part de nous-mêmes. Il ſemble que toutes les créatures s'arment pour nous perdre; l'inſecte diſtille ſon poiſon, & la roſe même déploie ſes épines. Si nous marchons au milieu des Villes, ſi nous habitons les forêts, ſi nous parcourons les mers, les dangers ſe ſuccedent, pour ainſi dire, & tout au moins la peur nous trouble & nous déconcerte.

Telle eſt la vie préſente, où tout paroît riant au premier aſpect, & dont il ne réſulte que des angoiſſes,

des douleurs & des calamités. Cependant nous n'avons détaillé ni les miſeres du pauvre, ni les maladies auxquelles eſt expoſée notre triſte humanité. Il faudroit deſcendre en ces chaumieres où languiſſent la plûpart des hommes, & ſe tranſporter dans ces hôpitaux où l'on ne repouſſe la mort qu'à force de médicamens & d'opérations pires que la mort même. Quelles horreurs ! quelles images ! Ne vérifient-elles pas les paroles de Job, qui appelle notre vie un combat continuel ? Nous n'avons pas beſoin d'interroger nos peres, pour apprendre nos malheurs ; ils exiſtent en nous, & autour de nous, de maniere à nous avertir ſans ceſſe de leur funeſte impreſſion. Chacun, en s'avouant mécontent de ſon ſort, nous inſtruit

qu'il n'y a point d'état où l'on n'éprouve des disgraces & des chagrins. Les riches sont dévorés par un ver intérieur, & les indigens par la faim ; les grands sont consumés par l'ambition & l'ennui, & les petits dépouillés par l'injustice, & foulés par l'orgueil. Que de troubles domestiques en nous-mêmes, & dans nos maisons ! Que d'allarmes causées par la mort de nos amis, ou par leur absence ! Que de sentimens d'antipathie qu'il faut étouffer ! Que de mouvemens de colere, qu'on doit réprimer ! Que de mauvaises pensées, qu'il est nécessaire de dissiper ! les heures ne se succedent, que pour nous transmettre à chaque minute de nouvelles inquiétudes & de nouveaux embarras.

Sans doute on succombe à ces

maux, ou l'on vit en être qui végete, si la grandeur d'ame, que la Religion seule peut inspirer, ne vient nous prémunir & nous éclairer. Alors nos malheurs se changent en épreuves, & nous les chérissons comme des occasions de mériter l'éternelle félicité. Notre existence n'est réellement supportable, qu'autant que nous espérons une nouvelle terre & de nouveaux cieux. Nous sentons que notre esprit immortel, a droit d'attendre une autre perspective que des fleurs qui se fannent, des astres qui s'éclipsent, & des corps qui se réduisent en poussiere. Qu'est-ce qu'une vie toute concentrée dans la sphere de cet Univers, où chaque objet nous pique en nous caressant? Il faut en sortir comme d'une prison, & s'é-

lancer dans les eſpaces immenſes qui abſorbent toute idée de la matiere. Je ſens que l'entrepriſe eſt difficile, puiſqu'il y a ſi peu d'ames qui s'élevent; mais cependant on ne triomphe qu'à ce prix des douleurs & des revers.

La plûpart des hommes équivoquent le mot de vie. Ils entendent par ce terme la jouiſſance des plaiſirs criminels, qu'on peut dire une véritable mort. On ne reſpire, comme être raiſonnable, qu'autant qu'on fait uſage de la faculté de penſer, & qu'on l'emploie à ſe connoître & à ſe ſpiritualiſer. Les inſtans qui compoſent notre vie coulent avec une telle rapidité, que ſi nous ne travaillons à arracher quelque choſe à ce tems qui nous ravit tout, nous végétons à

la maniere des animaux. Nous ne ſommes qu'un point dans l'étendue des ſiecles, & un point qui va tout-à-l'heure être effacé, tandis que notre eſprit doit durer autant que l'Eternité.

C'eſt donc bien à tort qu'on fait une idole de ſon corps, & qu'on le traite comme le mobile de notre exiſtence; lui, qui chaque année dépérit, juſqu'à ce qu'il devienne ſquélette. Il ſuffit de fixer la vieilleſſe, pour connoître toute ſa fragilité. Ce ne ſont plus alors que des organes uſés, des reſſorts rouillés, des fibres mortes, qui engourdiſſent l'eſprit, & qui ſemblent le dépouiller de ſon imagination & de ſa mémoire. Le ſpectacle d'un vieillard dont l'ouie, la vue, l'odorat, s'anéantiſſent, & ne

présentent à nos yeux qu'un tronc desséché & qu'un sépulchre mouvant, est le coup d'œil le plus affligeant pour l'humanité. On n'apperçoit plus qu'une ombre plaintive, qui reconnoît à peine ses meilleurs amis, qui s'égare dans des questions inintelligibles, & qui paroît vouloir inutilement raccrocher un reste de vie qui s'enfuit. Il faut mourir jeune, ou éprouver une pareille situation. Chaque instant nous retranche une partie de nous-mêmes; mais nous croyons cette vie sans bornes, parceque notre imagination & notre vanité vont plus loin que nous.

Si les hommes voyoient en naissant le tableau des miseres auxquelles ils seront exposés, ils voudroient rentrer dans le néant d'où ils sortent. L'Ambitieux n'appercevroit qu'avec effroi les peines, les sou-

plesses, & les indignités qui doivent être les véhicules de sa grandeur ; le Savant se décourageroit, à l'aspect des fatigues & du peu de fruits que lui donneront ses recherches & ses veilles ; le Politique frémiroit, en considérant sa carriere épineuse, où chaque pas peut occasionner sa chûte, & où chaque projet, quoique souvent inutile, coûte une application & des sueurs infinies ; le Conquérant apprendroit qu'il n'a droit d'attendre qu'une gloire fort incertaine, après des combats & des périls de toute espece ; le voluptueux lui-même sentiroit que ses plaisirs, qui paroissent si riants & si commodes, doivent l'accabler de remords ou de maladies, le dépouiller de sa réputation, & peut-être de ses biens ; le Courtisan rou-

giroit de voir ſes fades adulations récompenſées par des revers, ou par une proſpérité que le Public auroit en exécration ; le Monarque enfin, encore plus effrayé que tous les autres, redouteroit le terrible fardeau de ſes embarras & de ſes devoirs, ainſi que le compte formidable qu'un Souverain eſt obligé de rendre au Tribunal du Juge univerſel. Il n'y auroit que l'homme dont la Religion devroit faire l'étude & les délices, qui ſe réſoudroit volontiers à vivre pour mériter, & pour ſe préparer par la Foi à jouir éternellement de Dieu.

Mais pourquoi ces vérités qui nous allarmeroient dans cette ſuppoſition, nous échappent elles parcequ'elles ſont réelles? On ne connoît les peines, que lorſqu'on en a

fait l'eſſai ; cependant il n'en ſera pas moins certain que toute vie n'eſt qu'une ſucceſſion de maux, & qu'on ne peut en triompher que par la grandeur d'ame. La difficulté conſiſte à l'acquérir, puiſqu'on n'y parvient qu'en ſe dépouillant de tout orgueil & de tout attachement aux vanités du ſiecle. Je voudrois donc que les hommes s'accoutumaſſent de bonne heure à peſer en eux-mêmes toutes les choſes qui les occupent ou qui les amuſent, & à les évaluer, non ſelon le goût du monde, mais ſelon l'ordre immuable de la raiſon. Je voudrois qu'avant d'agir, on prévît toujours la fin de chaque action, & qu'on ne manquât point de s'examiner ſur l'emploi du tems, & ſur le genre des études ou des affaires. Je voudrois

qu'on se convainquît intimement que nous ne sommes nés que pour la vérité, & pour faire du bien; que c'est se dénaturer, que de mépriser ses freres; & qu'il n'y a d'homme magnanime, que celui qui met toute sa confiance en Dieu.

Lorsqu'on se repose sur les honneurs, on ne s'accroche qu'à des objets terrestres, & conséquemment périssables; puisque la terre elle-même peut manquer; mais lorsqu'on se confie dans l'Etre qui étoit avant la création du monde, & qui subsistera après sa destruction, on a l'éternité même pour appui. Cette idée seule doit réveiller toute notre raison, & nous engager à oublier tout-à l'heure ce que nous avons estimé jusqu'ici, & à

prendre un noble essor qui nous dégage de nos liens charnels. On n'est esclave du monde, que parcequ'on rampe. Je sais que notre maniere de vivre dépend en quelque sorte des personnes que nous voyons, des amitiés que nous formons, des pays que nous habitons, en un mot des évenemens & des circonstances; mais dans quelque position qu'on se trouve, l'ame a toujours des ressources pour s'étudier & pour s'élever. On ne doit jamais abandonner au Public qu'une partie de soi-même, autant qu'il en faut pour cultiver la Société.

La plûpart des hommes, loin d'observer ces préceptes, profanent leur propre vie, ou plutôt en font une espece de mort. Ils n'ouvrent, ni leurs oreilles, ni leur cœur, aux

vérités que la Religion expose. Pourvu qu'ils jouent ou qu'ils disputent, qu'ils cabalent ou qu'ils rient, qu'ils trompent ou qu'ils dorment, qu'ils critiquent ou qu'ils mangent, ils sont enchantés de leur existence, & se croient nés pour les plus grandes choses. On a perdu la suite de ces jours pleins qui illustrerent nos Peres, & qui nous ont procuré des Ouvrages merveilleux, où l'ame, tout invisible qu'elle est, se fait voir à chaque page. Le tems constitue la vie présente, & il n'y a rien dont on abuse avec moins de scrupule. Nous ne pensons pas qu'en disposant des heures comme nous voulons, il en vient une qui dispose de nous à son tour, & nous efface pour jamais du nombre des vivans.

Il faudroit souvent nous repré-

ſenter ce dernier inſtant, & penſer qu'alors il nous ſeroit égal d'avoir vécu d'une maniere obſcure ou brillante, d'avoir eu des talens, ou de n'avoir rien ſu. Tout ce qu'on fait par oſtentation, n'aboutit qu'à quelques épitaphes plus ou moins belles qui décorent un triſte tombeau, c'eſt-à-dire, à quelques ſyllabes que le tems anéantit. Si ces vérités ſaiſiſſoient les hommes, la grandeur d'ame s'éleveroit ſur les débris de ce faux héroïſme qui les éblouit. Ils ne verroient rien de grand que ce qui ne doit jamais finir, & conſéquemment ils deviendroient grands eux-mêmes Rien de plus magnanime que de vivre en Philoſophe Chrétien, qui dépouille l'Univers de tout le faux clinquant dont nous l'avons revêtu, &

qui n'apperçoit que la main invisible du Créateur. Nos jours se passent à vernisser des objets frivoles, & à nous contempler dans notre propre ouvrage. De-là naissent de petites idées, de petites manieres, & de petits sentimens, qui nous courbent vers la terre, & nous empêchent de nous élever. Je suis toujours fâché, quand je lis les révolutions de la vie humaine, de ne trouver de siecle en siecle que quelques ames qui se dégagent de la matiere, & qui percent les nuages de la cupidité.

Un jour devroit instruire l'autre, selon le langage de l'Ecriture; & l'on voit, au contraire, que plus le monde avance en âge, & plus il devient frivole. On n'avoit point senti jusqu'ici cet amour excessif

pour les bagatelles, qui nous énerve & qui nous perd. Les grands Hommes étoient rares; mais les personnes futiles n'étoient pas si communes. On se soutenoit, en quelque sorte, entre le rampant & le sublime; mais aujourd'hui l'on se décide avec une espece de fureur pour tout ce qu'il y a de plus puérile. L'ame est obligée de s'oublier pour un son, une couleur, un parfum, qu'on admire comme son être, & la vie s'abrutit sous l'empire des sens. Cependant il n'y a pas d'instant où la Providence ne nous avertisse, d'une maniere frappante, de la caducité des choses humaines. Ici les disgraces précipitent, là les maladies consument; ici la peste dévore, là le feu réduit en poudre: les uns périssent par les flammes,

les autres au ſein des eaux ; ceux-ci s'abandonnent au déſeſpoir, ceux-là s'égarent dans les plus affreux déſerts : & peut être apprendrons-nous au premier jour que tous ces malheurs arrivent actuellement. Sans la diſtance des lieux, nous ſaurions à chaque minute les révolutions les plus funeſtes ; nous ſaurions qu'on vole, qu'on trahit, qu'on aſſaſſine, qu'on égorge preſqu'à toute heure, & que la terre s'entr'ouvre ſans interruption pour engloutir des dépouilles de notre humanité.

Quel affreux tableau ! mais qu'il eſt reſſemblant ! Oui, voilà cette vie qu'on conſerve, qu'on eſtime, & qu'on cherit comme la ſuprême félicité. On a beau ſavoir qu'une ſeconde ſuffit pour la diſſiper, on

s'appuie ſur elle avec une aſſurance inébranlable. Nos jours, quoiqu'entrecoupés de malheurs, de remords, & de ſanglots, s'offrent à nos regards ſous une forme ſéduiſante, & nous les croyons les meſſagers du bonheur. Combien la grandeur d'ame n'eſt-elle pas néceſſaire pour diſſiper ces illuſions, elle qui naît du ſein même de la vérité, & qui ne s'occupe que des moyens d'y retourner! Elle nous tranſporte en idée dans cette région intellectuelle où il n'y a qu'un jour éternel ſans crépuſcule & ſans nuit, & alors nous nous détachons tout naturellement des objets terreſtres.

Mais il eſt impoſſible d'acquérir cette grandeur d'ame dont nous parlons, ſi nous ne choiſiſſons un

état relatif à nos talens & à nos goûts. Le ſort de notre vie dépend de notre vocation. Un pere eſt tyran, lorſqu'il oſe en diſpoſer contre notre volonté. Les Cloîtres n'ont de mauvais Religieux, les Cours de mauvais Miniſtres, les Villes de mauvais Juges, que parcequ'on prend des emplois auxquels la Providence ne nous a point deſtinés. Chaque planete roule dans ſa ſphere, & chaque homme doit vivre dans la condition qui lui eſt propre. Si le ſoleil paſſoit à la place de la lune, l'Univers deviendroit cahos, de même que la Société ſe trouve en déſordre, depuis que le caprice ou l'intérêt décident de la vocation. On devroit ſonder ſon cœur, & l'on ne

s'attache qu'à la ſuperficie des choſes ; on devroit interroger ſon ame, & l'on ne conſulte que les ſens ; on devroit eſſayer ſes forces & ſa capacité, & l'on n'étudie que le plaiſir, dont on fait aujourd'hui un ſyſtême de conduite & de Philoſophie.

Tous ces maux viennent de ce que notre vie extérieure contredit perpétuellement la vie intérieure. C'eſt un combat entre l'ame & les ſens, qui bleſſe la raiſon. Il faut exiſter en ſoi, & hors de ſoi, de maniere à pouvoir être tout-à-la-fois ſur la terre, & au Ciel. Nous trouvons le Ciel en nous mêmes, lorſque nous ſavons habiter avec nous ; car c'eſt-là que l'impreſſion de la Divinité ſe fait ſentir. Qu'il

eſt triſte de ne vivre qu'à l'avanture, & de voltiger d'objets en objets, pour s'accrocher en quelque ſorte à des frivolités! Ainſi l'on voit naître des plantes au haſard, & s'attacher aux premiers arbres qu'elles rencontrent.



CHAPITRE

CHAPITRE XX.

De la Vie future.

NOTRE vie, tel que le ſoleil, après avoir eu ſon aurore, ſon midi & ſon couchant, s'éteint en apparence pour aller renaître dans un autre hémiſphere. Mais cet hémiſphere eſt-il un endroit corporel, ſemblable à ce firmament que nous admirons; un eſpace reſſerré, comme cette atmoſphere d'air que nous reſpirons? Non ſans doute : l'immenſité de Dieu même, qui n'a ni lieu, ni limites, & qu'on ne peut comprendre parcequ'elle eſt au-deſſus de toute compréhenſion, devient le ſéjour immortel des ames indeſtructives. Il faut, pour en

avoir quelqu'idée, oublier tout ce qu'il y a de plus merveilleux dans cet Univers, & ſe ſurmonter ſoi-même, puiſque l'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, ni le cœur de l'homme compris, ce que Dieu réſerve à ſes Elus. Là ce ne ſont plus ces penſées qui, quelque ſublimes qu'on les ſuppoſe, ont toujours quelque défectuoſité; mais des productions d'un eſprit épuré, ſanctifié, & dont la capacité ſe trouve toute remplie de la Divinité : là ce ne ſont plus ces ſentimens que l'amour propre ou l'intérêt rendent toujours imparfaits; mais des affections qui deviennent en quelque ſorte infinies, à raiſon de leur grande intimité avec l'Etre des êtres. Ainſi les fleuves vont s'unir à la mer, & former ce vaſte

océan qui remplit l'Univers de ſon bruit & de majeſté.

J'ai beſoin d'appeller ici toute la grandeur d'ame que les hommes peuvent acquérir, pour exprimer cette vie future dont l'eſpérance étend nos deſirs, diſſipe nos afflictions, & conſacre nos travaux. En vain les Poètes & les Orateurs ont ſouvent entrepris de nous dépeindre la Jéruſalem céleſte; en vain ils ont fait intervenir les étoiles & les fleurs pour nous en tracer une magnifique copie : ce n'eſt qu'une ébauche informe, & tout-à-fait incapable de nous en donner une juſte idée. Comment, en effet, nous repréſenter un ſéjour où tout eſt lumiere; & où il n'y a ni lune, ni ſoleil : un Royaume où tout eſt harmonie & magnificence; & où

il n'y a ni inſtrument, ni décoration : un jardin où coulent des torrens de volupté ; & où il n'y a ni terre, ni eau : une Cité dont les portes s'ouvrent & ſe ferment ; & où il n'y a ni barriere, ni limite : un trône d'où il ſort des éclairs, des tonnerres & des voix ; & où il n'y a que de purs eſprits ? Il n'appartient qu'à Dieu, comme ſource de tout bonheur & de toute beauté, & comme Etre immenſe & tout puiſſant, qui ſe communique comme il veut & quand il veut, d'opérer de pareils prodiges, & de faire ſentir éminemment à nos ames une portion de ſa félicité, quoiqu'elle ſoit indiviſible.

Si les Livres les plus divins & les plus ſublimes, tels que l'Apocalypſe, dont les éclairs aveugle-

rent l'eſprit de *Newton* même, nous décrivent la vie future comme un Ciel de jaſpe & de ſaphirs, ou comme une Ville environnée de murailles d'or le plus pur, ce n'eſt que pour s'accommoder à notre foibleſſe. Tous les objets matériels diſparoiſſent à la mort, & les ames transfigurées dans celui qui eſt la lumiere du monde, ont pour habitation l'eſſence même de Dieu. *Comme mon Pere eſt en moi, & moi en mon Pere*, dit Jeſus-Chriſt, *mes Diſciples ſeront de même un en nous, afin qu'ils aient la plénitude de ma joie.*

Elevons nos eſprits à la ſuite de ces magnifiques paroles, & tâchons, s'il eſt poſſible, d'entrevoir quelque rayon de ces clartés céleſtes, qui font les délices des Saints; nous

en ſerons bientôt remplis, ſi nous préférons cet immenſe bonheur à tous les biens temporels. Cette vie n'eſt que l'enfance de notre être, & comme une nuit obſcure dont tous les plaiſirs ne ſont que des ſonges paſſagers : mais la vie future nous embellira des traits de la vérité même ; & il n'y aura pas juſqu'à nos corps, qui par la ſuite deviendront incorruptibles & radieux, pour participer à la gloire de l'ame. Oui, les Bienheureux abſorbés en Dieu, & toujours avides de ſon amour, quoique toujours pleinement raſſaſiés, deſireront & jouiront. Quelle extaſe ! On poſſédera celui qui poſſede tout, on exiſtera dans celui par qui tout exiſte, on s'élevera juſqu'à celui qui eſt au-deſſus de toute élevation.

Mais tout ce que nous pouvons dire n'eſt qu'une ombre de la vie future, où notre humanité, tranſformée de maniere à exprimer la Divinité même, puiſera une félicité immenſe qui cauſe à chaque inſtant les mêmes joies & les mêmes raviſſemens que ſi elle augmentoit. Dieu nous invite par la voix des inſpirations, des bons exemples & des inſtructions, à regarder continuellement ce Ciel tout ſpirituel, qu'on peut appeller l'élément des ames; & inſenſés, nous perdons nos jours à contempler de la pouſſiere, ou à nous enfoncer dans la boue. Cependant, ſi le firmament enrichi de ſes étoiles nous paroît un objet auſſi magnifique; que ſera l'Etre immortel, qui peut tirer quand il veut, des tréſors de ſa

toute puiſſance, des millions de mondes nouveaux ?

Le Dieu dont nous devons jouir, & qui doit ſe donner à nous d'une maniere ineffable, n'eſt ni ce Dieu des Païens, qui avoit des vices & des paſſions ; ni ce Dieu des Spinoſiſtes, qui n'exiſte que dans les élémens ; ni ce Dieu de nos Philoſophes modernes, qui, ſemblable aux idoles, demeure éternellement ſourd & muet, & ne s'embarraſſe ni de punir le crime, ni de récompenſer la vertu : mais le Dieu trois fois Saint, qui révéla ſa gloire à Abraham, ſes Loix à Moïſe, & qui, après nous avoir parlé par des Prophetes, a daigné nous parler par ſon propre Fils. C'eſt le Dieu qui touche les montagnes & les diſſipe en fumée, fond les rochers

dans des ſources d'eaux vives ; qui ſe promene ſur les aîles des vents, & qui répand ſur la terre ces couleurs qui nous raviſſent, ces odeurs qui nous embaument, ces ſaveurs qui nous parfument. C'eſt le Dieu qui tonne dans les Cieux, & qui ébranle la terre juſques dans ſes fondemens ; qui connoît toutes les étoiles, & qui les appelle par leurs noms ; qui ſouffle, & qui tarit le gouffre immenſe des mers ; qui donne le mouvement à la moindre feuille, & la nourriture aux plus vils inſectes. C'eſt le Dieu qui fait marcher la mort devant lui comme l'exécutrice de ſes vengeances, qui briſe les mauvais Rois dans le jour de ſa colere, & qui, d'une ſeule parole, fera rentrer l'Univers dans le néant d'où il l'a tiré. C'eſt

le Dieu qui enivre ſes Saints d'un torrent de délices, & qui les reçoit dans ſes Tabernacles éternels; tandis qu'il tient des abymes toujours ouverts, où ſa juſtice dévore les pécheurs, ſans jamais les anéantir. C'eſt le Dieu dont les miſéricordes ne peuvent s'épuiſer, qui pardonne toutes nos offenſes, & guérit toutes nos langueurs; qui nous arrache des portes de la mort, & nous rajeunit comme l'aigle; qui remue actuellement mes doigts, qui me fait reſpirer, & qui interceptera cette reſpiration quand il le voudra.

L'homme, vaſe d'argile, pouvoit-il eſpérer une communication auſſi intime avec un Etre auſſi incompréhenſible & auſſi puiſſant; & n'avons-nous pas droit de dire que

réellement on ſe mocque de notre ame, lorſqu'on oſe placer ſa grandeur dans la conquête de quelques Provinces, ou dans la jouiſſance de quelques honneurs? La ſeule vie future peut ſatisfaire nos deſirs toujours renaiſſans. Notre cœur s'inquiete & s'égare, juſqu'à ce qu'il ſe repoſe en Dieu. C'eſt le centre du repos univerſel où toutes les créatures doivent tendre, ſi elles ne veulent pas reſter indigentes, expatriées, & livrées au déſeſpoir. L'homme reſſemble à ces modifications qui ne peuvent ſubſiſter ſans ſujet: il s'anéantit, pour ainſi dire, ſitôt qu'il ne s'attache pas à l'Etre Créateur dont il emprunte tout ce qu'il eſt.

Mais quand même la vie future ne ſeroit que le dépouillement de

nos infirmités, & qu'on n'y auroit pas d'autre consolation que celle de ne point souffrir, & de respirer loin des fraudes, des parjures, & des calomnies, on devroit desirer avec toute l'ardeur une si heureuse situation. Combien de fois n'avons-nous pas gémi des scandales & des maux qui coulent avec impétuosité dans cette vallée de larmes! Combien de fois n'avons-nous pas desiré d'arrêter ce torrent qui trouble la paix, qui ravage les consciences, & qui répand de toutes parts la désolation & l'effroi! Mais le bonheur que nous espérons va bien plus loin, puisqu'il n'a point de bornes; tout ce que notre imagination peut feindre de plus admirable & de plus heureux, n'est que comme une goutte d'eau

en comparaiſon des mers. S. Paul lui-même, quoiqu'il n'avoit été ravi qu'au troiſieme Ciel, avoue que toutes les facultés humaines ne ſauroient atteindre au point d'exprimer ce qu'il a vu & ce qu'il a entendu. Ne deſirerons-nous pas, après un tel récit, de ſortir de la priſon de notre corps, & de briſer les liens qui nous retiennent dans un cloaque d'infirmités ? La terre eſt cet exil dont parle le Prophete, & où l'on ne peut chanter le Cantique du Seigneur ſans allarmes & ſans diſtraction. Les Juifs, aſſis ſur le bord des fleuves de Babylone, répandoient autrefois des pleurs, au ſouvenir de Sion, ſuſpendoient en ſigne de deuil leurs harpes aux ſaules, & répétoient ſans ceſſe le nom de

leur chere Jérusalem; & nous, quoique Chrétiens, nous oublions l'habitation de Dieu même, qui doit être la nôtre, pour nous livrer à des Concerts profanes qui flattent nos sens & réveillent nos passions. Il n'y a pas jusqu'au son des cloches que nous n'ayions pour ainsi dire en aversion, parcequ'au lieu de nous convoquer à des Bals & à des Festins, elles nous appellent à des exercices de Religion, & nous avertissent de cette vie bienheureuse qui nous attend.

Cependant il faut nous résoudre à des consolations infinies, ou à des tourmens éternels. L'arrêt est prononcé; & ni nos Dissertations en Poésie, ni nos Epigrammes en Prose, ne pourront l'annuller. Un Etre éternel récompense, ou punit,

d'une maniere éternelle ; & ce n'eſt pas avoir d'idée de Dieu, que de le ſuppoſer moins juſte que miſéricordieux. Toutes ſes perfections ſont également infinies. Mais comme ce n'eſt pas vivre, que de ſouffrir à jamais, nous n'envisageons la vie future que ſous l'aſpect d'un bonheur inexprimable. Toute ame qui en jouit eſt dans ſa ſuprême grandeur, puiſqu'une créature ne peut arriver à rien d'auſſi grand que la poſſeſſion d'un Dieu. Quelle eſt la gloire du monde, qu'on oſeroit comparer à celle-ci ? & quelle doit être notre honte, de ne pas nous élever de degré en degré, juſqu'à la ſublimité d'un Ciel ſans éclipſe & ſans nuage !

Nous n'aimons qu'une baſſe vanité, puiſqu'au lieu de mettre no-

tre honneur dans notre immortalité, nous le plaçons dans des choſes qui n'ont qu'une exiſtence momentanée.

On ne peut penſer au ſéjour des Bienheureux, ſans ſe rappeller cette multitude innombrable d'eſprits, qui, depuis Adam juſqu'à nous, ont mérité par leurs bonnes œuvres la céleſte Patrie; & ſans reconnoître que Dieu, dont la toute puiſſance eſt incommenſurable, a bien créé d'autres eſpaces que cet Univers expoſé ſous nos yeux. Où ſont en effet ces intelligences dont la terre a englouti les corps! Elles vivent d'un vie toute merveilleuſe; mais nous ne ſavons, ni où, ni comment. Dieu, qui les tient dans ſes ſecrets éternels, nous ouvrira bientôt ce Sanctuaire impé-

nétrable à nos ſens, & nous nous trouverons avec les Juſtes de tous les ſiecles. C'eſt-là que chacun, ſelon la capacité de ſon être, boit, pour ainſi dire, à longs traits une ſainte & inaltérable volupté; & que Dieu, par une communication ineffable, révele à ſes Elus les vœux que nous leur adreſſons. Il les revêt de ſa lumiere & de ſon incorruptibilité; & dans de continuelles extaſes que nous ne pouvons nous imaginer, il les nourrit de lui-même, & rend leur ame toute céleſte. Si jamais nous avons ſenti ces heureux momens où l'homme, tout eſprit, oublie ſon propre corps, ne tient plus à la terre, & s'abyme dans le ſein de l'éternité; ce n'étoit qu'une goutte de ce torrent immenſe qui enivre les Saints, &

que la grace divine faiſoit diſtiller juſqu'au fond de nos cœurs.

Il n'y a ici ni enthouſiaſme, ni imagination ; tout eſt merveilleux & tout eſt vrai : de ſorte que je dois bien plutôt me plaindre de la lenteur de mon eſprit, que de ſa vivacité. C'eſt dans les Prophetes, qu'on trouve ces traits lumineux qui peuvent réveiller l'idée du Ciel. Pleins d'une ardeur divine, ils décrivent en caracteres de feu la charité qui embraſe les Bienheureux & qui les vivifie, de même que la flamme épure les métaux. La mort, comme le prélude de ce bonheur, doit ſans doute nous être précieuſe, & il n'y a rien que nous ne devions tenter pour mourir chrétiennement. Laiſſons l'impiété s'applaudir d'une fin ſemblable à celle des bêtes, & ſe

rire des ſaints deſirs du Juſte : les Incrédules ont leur terme, & toute leur audace viendra ſe briſer contre le doigt qui ſoutient le monde, qui creuſe les abymes, & qui arrête l'impétuoſité des vents & des mers.

On ne ſauroit croire combien l'eſpérance de la vie future éteint les paſſions, & comme elle nous excite à la pratique des vertus. C'eſt elle qui encourageoit les Martyrs au milieu des flammes, qui fait trouver de la conſolation dans les pleurs, & qui imprime à l'ame cette grandeur que tout l'héroïſme profane ne ſauroit atteindre. Jean Caſimir, Roi de Pologne, eût-il quitté ſa Couronne d'une maniere auſſi admirable, ſi la vie future ne l'eût touché ? Il ſuffit de rapporter les paroles de ſon abdication, pour

connoître la ſublimité des motifs qui animent le Chrétien. Voici comme il s'exprime : *Je quitte enfin ma Couronne que les hommes eſtiment tant, & je choiſis pour Trône ſix pieds de terre qui vont me réunir à mes Peres. Je deſcends du faîte des honneurs, pour rentrer dans la foule. De Souverain que j'étois, je deviens Sujet ; & je m'enfuis dans la retraite, où je porte mon Peuple dans mon cœur, & où je ne ceſſerai de prier & de méditer, pour que Dieu lui donne un digne Monarque.* Ou c'eſt ici la vraie grandeur, ou il n'y a jamais rien eu de grand dans l'Univers. Les hommes les moins ſenſibles à la vie future, ne pourront s'empêcher d'admirer ce trait d'héroïſme, parceque la vertu ſeule a des caracteres qui la rendent précieuſe à ſes en-

nemis mêmes. Rien de plus heureux que les Empires où les Monarques agissent en vue de l'éternité : ils sont l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le pere de l'orphelin ; ils ne consentent à la guerre, que lorsqu'il s'agit de revendiquer leur bien, ou de désarmer des ennemis dangereux ; ils méditent, ils prient, & ils ne regardent leur couronne, que comme un fardeau, jusqu'à ce qu'ils obtiennent celle que Dieu réserve à ses Bien-aimés.

Nous devrions souvent nous demander à nous-mêmes pourquoi nous vivons ; & cela nous apprendroit que nous ne sommes dispersés sur cette terre, que pour mériter une vie bien plus heureuse & bien plus sublime. Car s'il suffisoit de végéter comme

les arbres, ou d'exiſter comme le quadrupede, la raiſon nous ſeroit entierement inutile; mais elle nous eſt donnée pour agrandir notre être, & pour l'exalter. On vient à bout d'élever l'ame en épurant ſes penſées, & en s'excitant ſoi-même à la contemplation des beautés inviſibles. Quels efforts David ne fait-il pas, lorſqu'il veut s'élancer vers Dieu! Tantôt il invite juſqu'aux abymes à benir le Seigneur, & tantôt il ſe livre à de ſaints tranſports qu'on peut appeller un raiſonnable & ſublime délire.

La grandeur d'ame, telle que nous l'avons expliquée dans tout cet ouvrage, n'eſt donc que l'apprentiſſage de la vie future. Tout retentit là, quand on ſe connoît; & l'on ne ſe connoît, que lorſqu'on

aime Dieu. C'eſt cette ſcience, que Saint Auguſtin appelle la ſcience univerſelle. Il y a pluſieur moyens d'arriver à la vraie grandeur ; mais ils ſe réuniſſent, ſi-tôt qu'il s'agit de la fin. On doit toujours retourner au principe dont on émane. L'homme eſt un ſpectacle divin, quand il s'oublie lui-même pour n'enviſager que le Ciel. Les Héros profanes n'ont qu'un tems, & les vrais Chrétiens ont toute l'éternité.

Le rien n'étant capable de rien, la créature ne peut faire des actions héroïques, qu'autant qu'elle s'attache au Créateur. Les exploits des mondains éblouiſſent, mais ils n'éclairent pas. C'eſt une grande baſſeſſe que de deſirer quelque choſe de moins que Dieu, & la plus gran-

de ambition consiste à pouvoir lui plaire. Nous n'avons été formés, ni pour composer des livres, ni pour enfanter des projets, ni pour remporter des victoires, ni pour imaginer des systêmes ; mais pour acquérir une éternité de bonheur : & si l'on écrit, ou si l'on combat, ce ne doit être qu'en vue de cette objet.

Ouvrons les Cieux par les efforts de la Foi, & nous ne douterons plus de la grandeur d'une ame qui ne s'exhalte qu'en Dieu. La mort dévore les triomphes de l'impie, & la Religion éternise ceux du Chrétien. C'est sur les débris de l'orgueil, qu'un esprit immortel doit s'élever. Toutes les victoires les plus éclatantes ne valent pas l'honneur de se vaincre soi-même. Que sert de

de commander à des Soldats, ſi l'on ne ſait pas impoſer ſilence à ſes propres paſſions ? L'ame eſt Roi chez le Sage qui connoît le prix de ſon être, & qui tient ſes deſirs & ſes ſens au-deſſous de la raiſon.

Nous finirons cet Ouvrage ainſi que nous l'avons commencé, c'eſt-à-dire, par des paroles tirées de l'Oraiſon funebre du grand Turenne. Voici comme Fléchier peint ce Héros : „ C'étoit, dit-il, dans les „ occaſions les plus éclatantes, que, „ ſe dépouillant de lui-même, il „ renvoyoit toute la gloire à celui à „ qui ſeul elle appartient légiti-„ mement. S'il marche, il recon-„ noît que c'eſt Dieu qui le conduit „ & qui le guide ; s'il défend des „ Places, il ſait qu'on les défend „ en vain, ſi Dieu ne les garde ; s'il

» ſe retranche, il lui ſemble que » c'eſt Dieu qui fait un rempart » pour le mettre à couvert de toute » inſulte ; s'il combat, il ſait d'où » il tire toute ſa force ; & s'il triom» phe, il croit voir dans le Ciel » une main inviſible qui le cou» ronne ".

C'eſt ainſi que la grandeur d'ame s'annonce ; & il n'y a que celle-là qui triomphe des événemens, qui nous éleve au-deſſus de nous-mêmes, & qui mérite une admiration univerſelle & durable. Si l'on ſe plaint de ce que le ſtyle n'a point répondu à la dignité du ſujet, & de ce que le Lecteur n'a point été remué par des deſcriptions pompeuſes, ni intéreſſé par des définitions nouvelles, je dirai que la vérité eſt ſimple, & que les métapho-

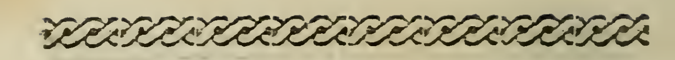
res, ainſi que les ſaillies, n'affectent qu'un moment. Nous cédons l'éloquence à la mode, c'eſt-à-dire, les antitheſes & les épigrammes, aux Philoſophes modernes qui ont beſoin de ce vernis pour colorer leurs paradoxes. On n'apperçoit ordinairement des éclairs, que lorſque le Ciel ſe couvre de nuages. Les jours ſereins s'annoncent ſans éblouiſſement & ſans fracas. Toute grandeur qui dreſſe un triomphe ſecret à ſoi-même, & qui ſe couronne de ſes propres mains, n'eſt qu'une idole orgueilleuſe, dont la vérité ſappe la baſe. Il faut s'oublier, & perdre de vue ce monde terreſtre, pour acquérir cette magnanimité qui fait l'eſſence du Chriſtianiſme. Je défie les Hiſtoires profanes d'oppoſer un Héros à Ju-

das Machabée, cet homme ſublime & généreux qui mit en déroute les ennemis de Dieu, qui les pourſuivit juſques dans leurs retraites, & qui s'enſevelit dans ſes propres triomphes, après avoir triomphé lui-même de toutes les paſſions.

F I N.

TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table.



APPROBATION.

J'ai lû, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, les *Œuvres de M. Caraccioli en dix Volumes*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce 12 Mars 1764.

MARCHAND.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé JEAN-LUC NYON, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire réimprimer & donner au Public un Livre qui a pour Titre : *Œuvres de M. le Marquis Caraccioli en dix Volumes*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire réimprimer ledit Livre autant de fois que bon lui semblera ; & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes ; faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de

quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi de réimprimer ou faire réimprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que la réimpression dudit Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le Contrescel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente, l'Imprimé qui aura servi de copie à la réimpression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur de Lamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France le Sieur de Maupeou, le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous

mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expofant & fes ayans caufe pleinement & paifiblement, fans fouffrir qu'il leur foit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préfentes, qui fera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Livre, foit tenue pour duement fignifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Confeillers-Sécretaaires, foi foit ajoûtée comme àl'Original : commandons au premier, notre Huiffier ou Sergent fur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceffaires, fans demander autre permiffion, & nonobftant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eft notre plaifir. DONNÉ à Paris, le neuvieme jour du mois de Mai, l'an de grace mil fept cent foixante-quatre, & de notre Regne le quarante-neuvieme. Par le Roi en fon Confeil.

LEBEGUE.

Regiftré fur le Regiftre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 159, fol. 110, conformément au Réglement de 1723. *A Paris, ce* 18 *Mai* 1764.

LE BRETON, *Syndic.*